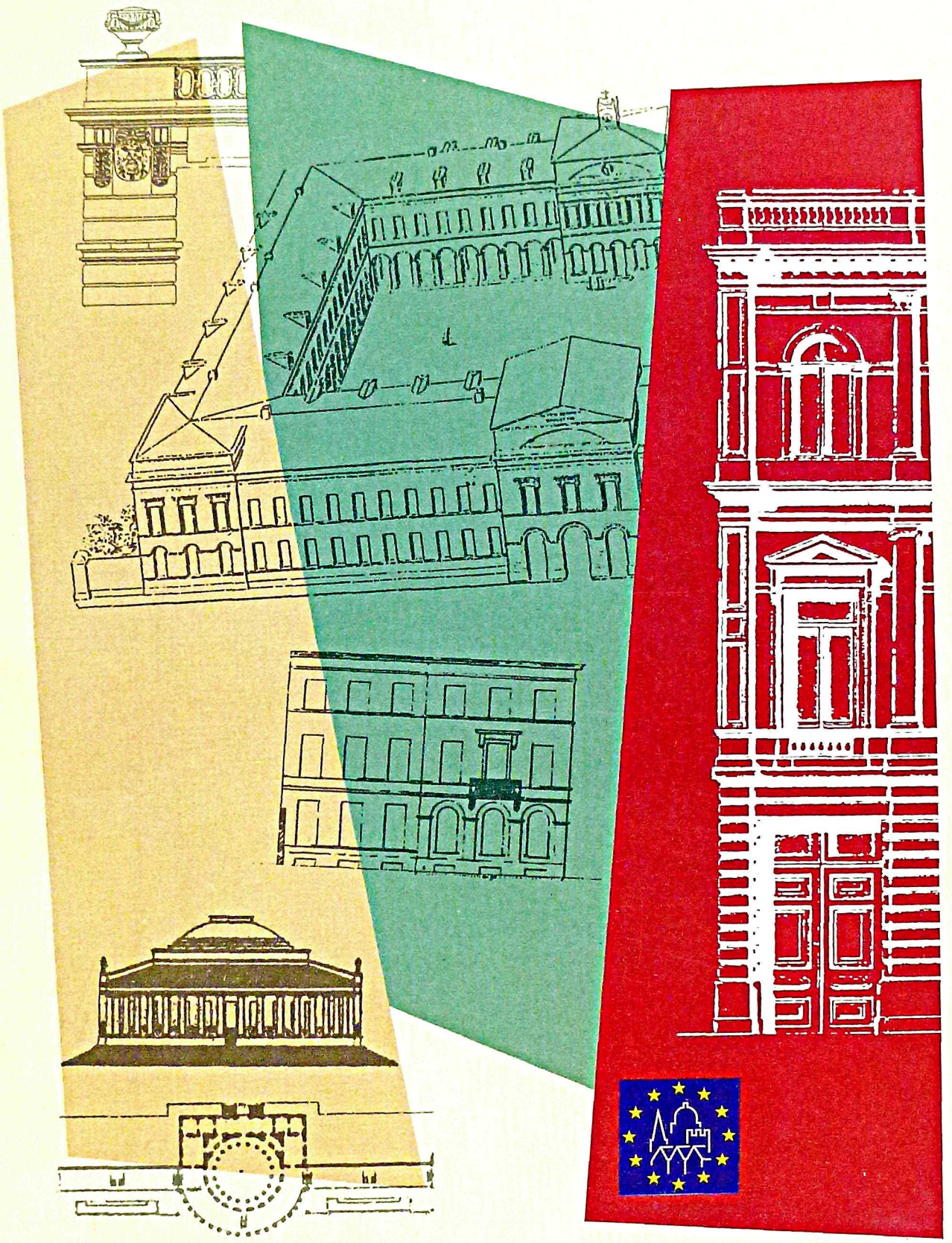
JOURNEE DU PATRIMOINE



Région de Bruxelles - Capitale

DIMANCHE 13 SEPTEMBRE 1992

INFO

Secrétariat de la Journée du
Patrimoine-Bruxelles
Fondation Roi Baudouin
rue Brederode 21
1000 Bruxelles
tél : **02/511.18.40**
fax: **02/511.52.21**
Permanence téléphonique les
12 et 13 septembre
de 9 à 18 heures

Le 13 septembre,
les publications
et renseignements peuvent
être obtenus à la
Bourse de Bruxelles
place de la Bourse
1000 Bruxelles

La Journée du Patrimoine a
également lieu, le dimanche
13 septembre 1992,
en Région wallonne
et en Flandre.

Renseignements:

Secrétariat de la Journée du
Patrimoine - Région wallonne
rue Montoyer 3
1040 Bruxelles
tél : 02/504.42.14/15

Secrétariat
Open Monumentendag
Vlaanderen
Fondation Roi Baudouin
rue Brederode 21
1000 Bruxelles
tél : 02/511.18.40

JOURNEE DU PATRIMOINE

Région de Bruxelles - Capitale

DIMANCHE 13 SEPTEMBRE 1992

Sous les auspices du Conseil de l'Europe
Avec l'appui de la Loterie Nationale

A l'initiative de :
Region de Bruxelles-Capitale, Fondation Roi Baudouin, Commission communautaire française, Vlaamse Gemeenschapscommissie, Commission Royale des Monuments et des Sites, Regie des Bâtiments, Assurances ABB, Kredietbank

Comité organisateur :
President : Monsieur Chr. SPAPENS
Mesdames : L. ANCIAUX,
T. VANDENSANDE, M. WILLE
Messieurs : H. AGNEESSENS, J. BREYDEL,
J.CAUDRON, E. GOEDLEVEN,
E. LERCANGEE, V.G. MARTINY,
W. MOENS, W. NIJS

Comité technique :
outre les membres du Comité organisateur,
Mesdames : C. DONNAY, L. MONDELAERS,
A. VAN LOO, L. VAN SANTVOORT
Messieurs : J. BRAEKEN, M. CELIS,
L. LEGRAND, P. LOZE, J. VANDENBREEDEN

Secrétariat :
Fondation Roi Baudouin

Collaborateurs au projet :
Br. JOUSTEN, A. ROSSENBACKER,
S. TOUSSAINT, A. VASSEUR,
Fondation Roi Baudouin
L. DE VLAM, B. DOOMS, Vlaamse Gemeenschapscommissie

Rédaction finale :
L. LIESENS, Historienne de l'art
Les notices ont été rédigees sur base de la documentation fournie par les responsables locaux et les propriétaires des monuments, des textes des brochures « Journee du Patrimoine Bruxelles » 1990 et 1991, de revues et d'ouvrages de référence.

Traitement de texte :
D. DOUBLET, A. MERCKX, M.R. VAN BEVER

Conception couverture et affiche Journée du Patrimoine 1992 :
MEGA L.UNA, Bruxelles

Cartographie :
ACTES s.a., Bruxelles

Mise en page et impression :
Société Populaire d'Edition S.A. Bruxelles - N.V. Volksuitgave Brussel

Crédits photographiques et documents :
G. BATZ, J. LUYTEN, L. SCHROBILTGEN, A.C.L., Archives d'Architecture Moderne, Archives de la Ville de Bruxelles, Bestuur Monumenten en Landschappen van het Ministerie van de Vlaamse Gemeenschap, Bibliothèque Royale Albert Ier, Sint-Lukasarchief

Dépôt légal : D/1992/2848/24

ISBN : 2-87212-086-6

AVANT-PROPOS

En matière de sensibilisation du public au patrimoine, la Journée du Patrimoine est un événement d'importance. Pourquoi?

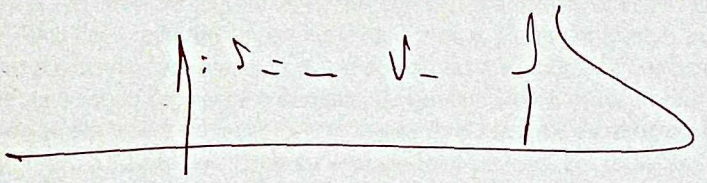
Elle crée un mouvement de foule, un plaisir de la découverte en commun des trésors architecturaux. En outre, grâce au choix des thèmes, elle met en lumière des aspects particuliers de la ville.

Cette année-ci, l'accent est mis sur le néo-classicisme.
Sans doute mal aimé car peu connu, il fait pourtant partie, plus que tout autre, de notre quotidien. Les rues aux hautes bâtisses enduites et peintes, agrémentées ou non d'un balcon, les maisons typiques du XIXe siècle sont nos représentantes les plus anonymes de ce courant architectural.

Celui-ci a ses fleurons:
- la maison privée de l'architecte Dewez rue de Laeken 73 qui a été classée en février 1992 et sera prochainement restaurée;
- le Palais des Académies, le Parlement, le Conseil d'Etat;
- la place Royale, la place du Musée, la place des Martyrs, enfin en chantier, ou le quartier Pachéco.

Sensible à la mise en valeur du néo-classicisme, j'ai demandé - et j'ai été suivi par l'Exécutif - le classement ou l'ouverture d'enquête préalable au classement d'une série de bâtiments illustratifs à divers points de vue de ce style, citons la gare de Forest-Midi, les maisons de la rue d'Assaut ou de la rue d'Accolay, l'Ecole internationale de Boitsfort ou la maison des Arts à Schaerbeek.

En tant que Secrétaire d'Etat chargé des monuments et des sites, je me réjouis d'une telle initiative et j'apporte mon appui à tous ceux qui y œuvrent.



Le Secrétaire d'Etat,
Didier van EYLL.

REMERCIEMENTS

Le Comité organisateur remercie très sincèrement toutes les administrations, les institutions publiques et privées ainsi que les propriétaires et toutes les personnes qui, par leur collaboration efficace, permettent la réussite de cette Journée du Patrimoine 1992 dans la Région de Bruxelles-Capitale.

LES MONUMENTS, NOTRE SOUCI

Une banque, un monument !

SECRETARIAT
FONDATION ROI BAUDOUIN
21 RUE BREDERODE
1000 BRUXELLES

SECRETARIAAT
KONING BOUDEWIJNSTICHTING
BREDERODESTRAAT 21
1000 BRUSSEL

Avec la collaboration de la S.T.I.B.

PREFACE

Le dimanche 13 septembre 1992 se déroule, dans les trois Régions du pays, la Journée du Patrimoine, action de sensibilisation des décideurs et du public à la conservation du patrimoine culturel immobilier.

Ce jour, chacun peut visiter nombre d'édifices, la plupart jamais ou rarement ouverts, offrant un accueil tout particulier voire une animation exceptionnelle dans des conditions avantageuses puisque toutes les activités proposées en Région bruxelloise sont gratuites.

Organisée depuis plusieurs années en différentes régions d'Europe, la Journée du Patrimoine est dorénavant coordonnée, toujours sous les auspices du Conseil de l'Europe, par un comité de concertation des Journées européennes du Patrimoine.

Sous l'impulsion de ce comité, quinze pays ont choisi le mois de septembre pour célébrer leur patrimoine.

En Région bruxelloise, la Journée du Patrimoine ne pourrait être mise sur pied sans le travail du Comité organisateur. Celui-ci associe les pouvoirs publics et des partenaires du secteur privé. La Région, et plus particulièrement le Secrétaire d'Etat chargé des Monuments et des Sites, Didier van EYLL, lui témoigne un parfait soutien. Grâce à l'action de la Régie des Bâtiments sont ouverts certains immeubles remarquables dont elle assure la gestion.

L'apport des Commissions communautaires française et flamande intègre le volet culturel, tandis que la Commission Royale des Monuments et des Sites partage sa connaissance du patrimoine. Les assurances ABB et la banque Kredietbank soutiennent également l'opération.

La Fondation Roi Baudouin assure le secrétariat de la Journée et la coordination avec les autres régions, développant ainsi l'identité de la Journée du Patrimoine.

L'édition de la présente brochure permet de prolonger la campagne de sensibilisation.

Une volonté didactique a particulièrement guidé le Comité dans le choix d'un thème, peut-être austère au premier abord: Bruxelles néo-classique.

De vastes pans du patrimoine régional sont constitués d'ensembles ou de quartiers néo-classiques. Si l'on en retient souvent les éléments les plus prestigieux, combien remarquables du reste: Palais des Académies ou de Charles de Lorraine, places des Martyrs ou Royale..., n'omettons pas ces rues plus modestes que le néo-classicisme a parées d'une homogénéité reposante: quartier du Béguinage à Bruxelles, du musée d'Ixelles, certaines rues à Molenbeek, ou des sobres «maisons de campagne» dont il subsiste de remarquables témoins, parfois menacés, à Schaerbeek, Uccle ou Woluwé-Saint-Lambert, par exemple.

Souhaitant être assisté dans la difficile sélection ainsi que dans l'élaboration des textes et notices, le Comité organisateur s'est ponctuellement élargi en un comité technique. Il a pu compter aussi sur la généreuse collaboration de différentes administrations communales et associations et en a chargé d'autres de missions.

Un programme rendant hommage à certain patrimoine régional que nous côtoyons si souvent sans le regarder vraiment a ainsi pu vous être proposé grâce à l'enthousiasme de tous ceux qui l'ont élaboré.

Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés, et puisse une vision renouvelée - et permanente - sur notre patrimoine classique - être leur récompense.

Christian SPAPENS,
Président du Comité organisateur.

SOMMAIRE

DANS LES COMMUNES BRUXELLOISES

Figurent ici les notices relatives aux bâtiments.
Elles sont reprises selon une répartition géographique dont les points de repère sont notés en marge.
Les numéros correspondent à ceux repris sur les cartes au centre de la brochure.

7

BRUXELLES ET LE NEO-CLASSICISME

POINTS D'HISTOIRE
31

ARCHITECTURE ET URBANISME
33

LE NEO-CLASSICISME AU FIL DES RUES
35

LE NEO-CLASSICISME ET L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE
38

REPERTOIRE DES BATIMENTS PAR COMMUNE
42

PLAN DE BRUXELLES-CENTRE
43

PLAN DE LA REGION DE BRUXELLES-CAPITALE
44

DANS LES COMMUNES BRUXELLOISES

1

PALAIS DE LA BOURSE
place de la Bourse

de 9h à 18h
métro lignes 1A/B Gare Centrale
pré-métro Bourse: trams 52-55-58-81
bus 29-34-47-60-63-65-66-71-95-96

Vers la fin des années 1850, la nécessité d'édifier un nouveau bâtiment destiné à abriter la bourse, se fait pressante. Les anciens locaux, successivement établis dans le couvent des Augustins, rue du-Fossé-aux-Loups, puis à l'Hôtel des Monnaies, rue de l'Evêque, étaient devenus inadéquats. Le bourgmestre Anspach fait de ce projet un des points essentiels de son programme d'assainissement de la ville. C'est l'occasion d'une transformation radicale des rues environnantes avec le percement de grands boulevards ponctués par la place de la Bourse et la place de Brouckère. La bourse est implantée au centre de la vie des affaires, près des quartiers du port et des bassins, avec en corollaire le bénéfice d'une immédiate plus-value des quartiers environnants.

En 1868, les travaux de construction de l'impressionnant bâtiment commercial sont entamés selon les plans dressés par l'architecte Léon Suys. La bourse est inaugurée en 1873. Conçue dans le style éclectique, on y décèle clairement les emprunts aux styles néo-Renaissance français et Second Empire.

Quoique rectangulaire, l'édifice présente les caractéristiques d'un bâtiment de plan central. En outre, on retrouve d'autres éléments architecturaux empruntés à Palladio tels que la coupole sur pendentif, le fronton, la colonnade de la façade principale et des ressauts. La variété des ornements sculptés témoigne de l'influence de divers styles «néo», parmi lesquels des motifs néo-Louis XVI.

L'intérieur de l'édifice renvoie à l'ordonnance et à la décoration extérieure. Le hall central qui rappelle les vastes halls de gares de l'époque, développe un plan en croix grecque et est pourvu de demi-croisons vitrées. La coupole et les voûtes sont supportées par des piliers à pilastres et des colonnes corinthiennes. Le stucage original des voûtes a été partiellement remplacé par des vitrages cintrés. D'innombrables sculptures ornent l'édifice, elles sont l'oeuvre d'illustres artistes, belges et français, dont A. Rodin (les cariatides).

Depuis quelques années le problème de l'affectation de ce gigantesque édifice est à l'étude. Une partie des activités boursières va se tenir dans un autre immeuble plus adapté aux nécessités de l'informatisation. D'autre part, on projette d'organiser dans ce cadre monumental des manifestations culturelles et artistiques telles qu'une exposition retraçant l'histoire du bâtiment et des projections video.

Point central d'information
Visites guidées assurées grâce à la collaboration de l'asbl ARCADIA à 10h, 11h, 14h et 15h

2

THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE
place de la Monnaie

de 10h à 13h
métro lignes 1A/B De Brouckère
trams 52-55-58-81
bus 29-60-63-65-66-91

Axée sur le Théâtre Royal de la Monnaie, la place de la Monnaie fut créée entre 1817 et 1822 sur le terrain où s'élévait autrefois un couvent de Dominicains et «le Grand Opéra». L'état de délabrement de l'opéra était tel qu'il fut démoli.

C'est en 1819, que l'architecte français Louis Damesme dessine les plans et réalise un nouveau théâtre d'un néo-classicisme austère, sobre et fonctionnel, quasiment dépouillé de toute décoration. Dès 1852, la Ville de Bruxelles rénove la Monnaie car elle ne considère pas le bâtiment digne du titre de «Théâtre Royal». Charles Sedan est chargé de remanier la salle de spectacle, qu'il décore dans le style Second Empire aux tons rouge et or.

En 1855, un incendie détruit le théâtre dont seuls le portique et les murs extérieurs sont épargnés. Pour sa reconstruction, la ville lance un concours remporté par Joseph Poelaert. Celui-ci utilise la fonte pour les structures du nouvel édifice et conçoit pour l'intérieur un somptueux décor Second Empire. Le plafond de la salle de spectacle est orné de peintures des parisiens Nolau et Rubé. Rapidement relevé de ses ruines, la Monnaie fête sa réouverture officielle en 1856.

Vers 1873, Gédéon Bordiau équipe le bâtiments d'un ingénieux système d'aération et de chauffage et le rehausse aussi d'un niveau de style éclectique où sont aménagés les locaux de service.

Régulièrement l'infrastucture technique de même que la sécurité du bâtiment sont critiquées pour leur vétusté. Des projets de remaniements et d'agrandissement sont élaborés et en 1985, une campagne de rénovation de grande envergure démarre. L'installation de machineries d'acier en remplacement de celles en bois a nécessité le rehaussement des cintres. En outre, le volume existant est doublé par l'adjonction d'un étage destiné aux salles de répétitions. L'architecte liégeois Charles Vandenhove, réaménage le hall d'entrée et le salon royal. Il conçoit la décoration du vestibule d'entrée en étroite collaboration avec des artistes : Sam Lewis signe la peinture du plafond et Sol Lewitt est l'auteur du pavement en marbre. Quant au salon royal, ses pavements et lambris en marbre rouge et blanc sont une création commune de Charles Vandenhove et Daniel Buren, tandis que la composition du plafond est due à Giulio Paolini.

Visites guidées de la salle de spectacle, du grand foyer, du salon royal, du foyer Kufferath et de la salle des choeurs (groupe de maximum 50 personnes), à 10h, 10h30, 11h, 11h30, 12h.
Librairie

3

PLACE DES MARTYRS: CRYPTE DU MONUMENT

de 10h à 18h
métro lignes 1A/B De Brouckère
trams 52-55-58-81
bus 29-60-63-65-66-71

La «Place Saint-Michel», appelée aussi «Place de la Blanchisserie» est définivement rebaptisée «Place des Martyrs» lors de l'indépendance de la Belgique en 1830. Elle doit son nom à la décision d'y enterrer les patriotes tombés lors des journées sanglantes de septembre 1830 et d'y ériger un monument dédié à leur mémoire. A l'origine, la tombe commune est ornée d'une croix de bois, de couronnes de lauriers, de cordons et de grands étendards. Ce n'est qu'en 1838, qu'un monument partiellement achevé est inauguré.

En 1897 et en 1898, deux monuments plus modestes sont érigés sur la place en l'honneur de héros de la révolution belge. L'un, en souvenir de Jenneval, auteur des paroles de la Brabançonne et son premier interprète au Théâtre Royal de la Monnaie, est dû au sculpteur Alfred Crick et à l'architecte Anciaux. La stèle de marbre blanc est ornée du ▶

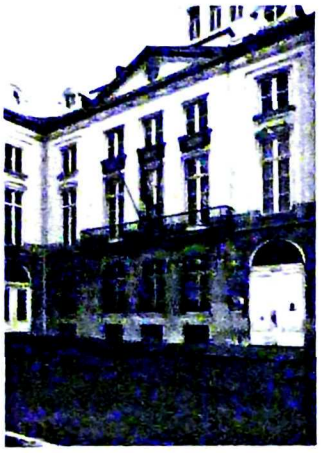
BRUXELLES
Dans le bas de la ville

Claude FISCO
(1736-1825)

Officier du Génie dans l'armée autrichienne, architecte et ingénieur de la Ville de Bruxelles, membre marquant de la Révolution brabançonne, professeur dans les Académies de Bruxelles et Louvain, Claude Fisco est l'une des personnalités les plus originales de l'architecture belge de la fin du XVIIIe siècle.

Né à Louvain, il rentre à vingt ans dans le corps du Génie de l'armée autrichienne et participe à la guerre de Sept Ans. A la fin des hostilités, il complète sa formation à l'Académie Militaire de Bruxelles (1764-1765) puis entame une carrière d'ingénieur qui le conduit à réaliser des travaux variés - écluses, canaux, ponts, fortifications, routes - dans l'ensemble du pays. En 1792, il devient contrôleur des Travaux de la Ville de Bruxelles et, trois ans plus tard, il est chargé de réaliser la place Saint-Michel (future place des Martyrs) qui, avec le Quartier Royal en gestation, marque l'introduction de l'urbanisme classique dans la capitale. Sa fonction le conduit également à intervenir dans divers travaux de la place Royale et des abords du Parc.

Entre 1789 et 1794, il participe activement à la révolution brabançonne et à tous les soubresauts qui marquent le passage du régime autrichien à la domination française. C'est au cours de ces années qu'il devient professeur d'architecture et directeur de l'Académie de Bruxelles. Vers 1802, il retourne à Louvain où il décède en 1825 après avoir assuré les charges d'architecte de la Ville et de professeur de l'Académie.



5

médaillon de Jenneval. Le second monument, édifié à la gloire de Frédéric de Mérode, est l'oeuvre de l'architecte Henry van de Velde et du sculpteur Paul Dubois. Sur la partie supérieure de la stèle de pierre sont appliqués en lettres de bronze les noms de 183 bruxellois, 132 flamands, 123 wallons et 28 étrangers. Ces deux stèles ont été restaurées en 1979.

Le monument central, à moitié excavé, est accessible par un petit escalier. Les parois du soubassement sont ornées de bas-reliefs réalisés en marbre blanc par Guillaume Geefs de 1838 à 1848. Le côté sud présente une effigie du comte de Mérode tenant le drapeau brabançon et recevant le serment des patriotes «Vaincre ou mourir pour l'indépendance» devant l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Le côté nord montre les troupes belges menées par Jean Van Halen s'élançant à l'assaut du parc royal. Les patriotes y sont revêtus du légendaire sarrau de toile bleue et coiffés du bonnet noir. A l'est, on peut voir le doyen de Sainte-Gudule bénir la tombe des patriotes, tandis que le côté ouest arbore le symbole de la Belgique libre et indépendante couronnant de lauriers ses fondateurs. Les angles sont occupés par quatre angelots en pleurs. La déesse de la patrie surmonte la composition, gravant de son stylet les dates mémorables des 23, 24, 25 et 26 septembre 1830 dans le livre de l'histoire, ainsi que les noms de ses fils morts pour elle. A ses pieds, un lion couché sur des chaînes brisées symbolise la liberté.

Visites guidées par l'asbl «Les Volontaires de Bruxelles 1830»

6

INSTITUT PACHECO

rue du Grand Hospice 7

de 10h a 18h
metro lignes 1A/B Sainte-Catherine
bus 47

L'ancienne infirmerie du Grand Béguinage de Bruxelles est à l'origine un hôpital où les béguines soignent leurs propres malades mais aussi d'autres femmes, le plus souvent sans ressources. Lorsque la Commission des Hospices et le Bureau de Bienfaisance, propriétaires des lieux après la Révolution française, décident que les femmes incurables doivent également y être accueillies, les bâtiments déjà vétustes deviennent trop exigus. Les hommes étaient, quant à eux, soignés depuis 1803 dans quatre petits hospices surpeuplés, rassemblés dans l'ancien couvent des Alexiens. La Commision des Hospices prend alors la décision de construire deux grands hospices, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, sur les terrains de l'ancien béguinage. Les fonds venant à manquer pour édifier l'hospice des femmes, on l'installe dans le couvent des Alexiens réaménagé. Le grand hospice destiné aux hommes conserve l'appellation d'Hospice de l'Infirmerie et est édifié de 1824 à 1827 par l'architecte Henri Partoes et l'entrepreneur G.J. Marcq. Il s'intègre dans un vaste projet d'amélioration des installations de soins aux malades et personnes âgées. L'édification du Grand Hospice se fait en parallèle avec l'implantation de nouvelles rues au tracé strictement rectiligne. Devant le Grand Hospice, la rue du même nom aboutit à une place bordée de groupes de maisons uniformes qui forment un ensemble monumental parfaitement symétrique.

Le Grand Hospice se compose de deux cours carrées entourées de larges arcades en pierres de taille. Les pavillons I, II, III et IV sont ajoutés ultérieurement. Plusieurs projets de démolition de l'hospice n'ayant pas abouti, la Commission de l'Assistance Publique décide de rénover l'ensemble en respectant les façades extérieures et divers éléments intérieurs. Les travaux de rénovation sont entamés en 1976 et achevés en 1980. Rebaptisé Institut Pachéco et classé en 1975, l'hospice est aujourd'hui équipé de 386 lits, pourvus des moyens thérapeutiques les plus modernes sur le plan gériatrique.

Visites guidées assurées grâce à la collaboration de l'asbl ARCADIA à 10h, 11h, 14h et 15h

4

5

INSTITUT SUPERIEUR DE MOT-COUVREUR

place du Nouveau Marché aux Grains 24-25

de 10h a 18 h
metro lignes 1A/B Sainte-Catherine
pré-metro Bourse : trams 52-55-58-81
bus 63

Jadis, les terrains situés entre le Vieux Marché aux Grains et la porte de Flandre appartenaient au couvent des «Dames-Blanches de Jéricho», communauté religieuse supprimée en 1783. Les biens du couvent sont alors liquidés, ses vergers et ses champs mis en location. En 1786, la Ville de Bruxelles obtient une partie des terres pour y aménager le Nouveau Marché aux Grains, bordé de quarante-six maisons conçues de manière homogène par Rémy Nivoy. Une de ces demeures est l'actuel «Institut De Mot-Couvreur».

Le marché conserve longtemps cette fonction économique et devient également un haut lieu d'attraction par «l'harmonie de ses édifices et sa double rangée de tilleuls taillés en berceau». A la fin du XIXe siècle, la place est traversée par une rue afin d'établir une communication rapide entre la Bourse et le port.

Au fil du temps les façades du Marché aux Grains sont reconstruites au gré des propriétaires successifs et seule la façade de l'Institut De Mot-Couvreur a à peu près conservé son aspect d'origine. Cet hôtel de maître d'un classicisme tardif, construit durant les années 1787-1788 était la propriété de C. F. Mosselman. Il compte trois niveaux et un sous-sol et développe un plan en forme de L. Sa façade sobre est enduite et peinte. L'intérieur a en grande partie été réaménagé.

L'édifice est mis en vente en 1879 et la Ville de Bruxelles l'acquiert dans le but d'en faire un bâtiment d'utilité publique. L'architecte P.V. Jamaer présente la même année un avant-projet d'aménagement des jardins et de l'hôtel en complexe scolaire. Trois bâtiments annexes sont construits entre 1884 et 1888 à l'emplacement d'anciennes servitudes. Jamaer realise également l'escalier en fer et le large préau couvert à ferme métallique placé entre le bâtiment principal et une cour de récréation arborée. Un bas-relief de J. Dillens surmonte une des portes ouvrant sur la cour de récréation. C'est en 1951, après de nombreuses pérégrinations, que

l'«Institut De Mot-Couvreur» s'installe dans les bâtiments scolaires de la place du Nouveau Marché aux Grains.

Visites guidées assurées grâce à la collaboration de l'asbl ARCADIA à 10h, 11h, 14h et 15h

6

HOTEL DE MAITRE
rue 't Kint 42

La rue 't Kint fut tracée vers 1840 sur les terres d'un riche propriétaire auquel elle doit son nom. Selon le schéma caractéristique du développement de Bruxelles au siècle passé, la construction des immeubles qui bordent la rue se réalise sur le mode de la spéculation privée. En 1858, un ancien négociant devenu entrepreneur, Jean-Baptiste Vanden Eynde construit plusieurs immeubles sur des parcelles dont il est propriétaire. L'hôtel de maître qu'il se fait bâtir au numéro 42, entre 1863 et 1865, d'après les plans de l'architecte bruxellois F. Deprez, représente l'aboutissement de son ascension sociale.

Le style de l'immeuble témoigne de la persistance de la tradition néo-classique qui accompagne l'expansion de la ville au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. Le règlement de bâtisse annexé au permis de bâtir délivré en 1863 spécifie encore à cette date que «les façades doivent être recouvertes d'un enduit couleur pierre de France». Le soubassement en petit granit, les frontons courbes et les puissants balcons à balustres qui accentuent les deux travées du bel étage rattachent cette façade à un éclectisme influencé par la Renaissance italienne.

Après le décès de son premier propriétaire, l'hôtel de maître est transformé et agrandi au gré de ses affectations sucessives. Entre 1892 et 1927, il abrite une crèche de la Société Protectrice de l'Enfance. Au début des années 50, l'installation d'une entreprise de réparation de machines à écrire occasionne d'importants dommages au bâtiment: plafonds moulurés détruits par le placement de gaines techniques et par la fixation de faux plafonds, modification du vestibule, chapes coulées sur les planchers...

En 1980, le bâtiment est acheté par la Ville de Bruxelles. Il est depuis occupé par les «Compagnons du Devoir du Tour de France», qui entreprennent eux-même la restauration de l'édifice. Les travaux réalisés, dans le respect de l'architecture originale, témoignent du talent et de la créativité de ces artisans particulièrement qualifiés, formés au sein même du compagnonnage.

Accessible uniquement dans le cadre de la promenade organisée par le Centre Urbain. Pour tout renseignement, voir animation p. 36

7

RESIDENCE DU GOUVERNEUR AU PALAIS PROVINCIAL
rue du Lombard 69

de 10h à 18h
pré-métro Bourse: trams 52-55-58-81
bus 34-48-95-96

Le Palais des gouverneurs de la province de Brabant, situé en fond de cour au numéro 69 de la rue du Lombard, est un des rares exemples bruxellois d'hôtel patricien du XVIIIe siècle.

En 1696, Charles Vanden Berghe achète des terrains désaffectés sur lesquels il construit un grand hôtel particulier qui forme selon toute vraisemblance le noyau du palais actuel et de son jardin. L'hôtel est vendu en 1764 à Georges Nuewens, procureur au Conseil de Brabant. A cette occasion, le bien est décrit comme: «une grande maison située en cette ville de Bruxelles, au bas de la Vieille-Halle-aux-Blés en la rue allant vers le Manneken Pis, avec cour, remise de carrosses, écuries, grand jardin, fontaine et orangerie... ayant une sortie venant du susdit jardin par la porte dans la rue du Veau vis-à-vis du Pondermerct, près de l'église Saint-Jean, maison ayant plusieurs chambres avec cheminées en marbre et boiseries». L'hôtel connaît ensuite différents propriétaires avant de devenir en 1823, sous le règne de Guillaume Ier des Pays-Bas, la résidence du gouverneur de Brabant.

C'est alors que l'aile droite est construite à la rue du Chêne. La façade vers cette rue est exhaussée en 1874 et modifiée en 1884 ainsi que l'aile gauche de la cour d'honneur. La salle des glaces, oeuvre de Paul Bonduelle, fait la liaison entre le palais du gouverneur et la rue du Lombard. Elle a été réalisée au moment de la prolongation de cette dernière en 1903 et fut achevée en 1920.

L'entrée principale de l'hôtel est aujourd'hui située rue du Lombard. Du hall d'entrée sobrement décoré de pierre de France on accède, par un double escalier de marbre à balustrade dorée et fer forgé, au vaste palier supérieur sur lequel s'ouvre la galerie des glaces dont les dorures, les miroirs et la tribune des musiciens rappellent la salle de bal de jadis. Le mobilier est de style Charles X tout comme celui du salon royal adjacent, rénové sous Léopold II. On y trouve une collection de portraits consacrée à la dynastie belge. Le salon royal donne sur un jardin suspendu, installé sur le bâtiment de la rue du Lombard dont il dissimule la différence de niveau avec la rue du Chêne.
De la terrasse, on découvre le salon des ambassadeurs avec une superbe commode Louis XIV en bois de violette. Les oeuvres de Rik Wouters sont mises à l'honneur dans un petit salon rond près duquel s'ouvre la salle à manger du gouverneur, dont les stucs et les lambris sont d'origine. Il faut enfin remarquer la splendide tapisserie du XVIIe siècle qui orne la cage d'escalier s'ouvrant sur la cour d'honneur.

Visites guidées
Exposition «Rik Wouters et d'autres peintres belges», également les 14, 15 et 16 septembre

8

MAISON PATRICIENNE
rue du Chêne 10

de 10h à 18h
pré-métro Bourse: trams 52-55-58-81
bus 48-34-95-96

En 1693, cet hôtel de maître est la propriété de la famille Ser Jacobs. En 1750, il est acquis par le baron von Sickenhausen, directeur général des Postes des Pays-Bas autrichiens. Les bâtiments annexes serviront de bureaux de poste jusqu'en 1794. Différents propriétaires l'occupent ensuite jusqu'en 1919, date à laquelle la Ville de Bruxelles l'achète et y organise ses réceptions. Sous sa forme actuelle, ce sobre édifice d'un classicisme tardif remonte au dernier quart du XVIIIe siècle. La demeure principale, au plan en forme de L, s'ouvre sur une cour intérieure. Au début du XIXe siècle, on adjoint une aile à la maison patricienne qui dès lors se trouve reliée à un bâtiment annexe, à l'arrière duquel il y a une deuxième cour intérieure.

La maison patricienne possède un intérieur homogène de style Louis XVI et Directoire. La cage d'escalier comporte un escalier d'honneur en chêne avec rampe en fer forgé et balustres. Le rez-de-chaussée et le premier étage se composent d'une enfilade de quatre admirables salons. Lors de l'importante restauration réalisée en 1920-1922 par l'architecte Malfait, les salons du premier étage reçoivent des lambris et des cheminées qui proviennent d'immeubles démolis au Vieux Marché aux Grains et 31 rue de Ruisbroeck.

9

INSTITUT SUPERIEUR DE MOT-COUVREUR
rue Terre-Neuve 114

de 10h à 18h
pré-métro Lemonnier et Anneessens:
trams 52-55-58-81 ▶

Henri Louis François PARTOES
(1790-1873)

Formé pendant la domination française dans les services du Génie de l'armée napoléonienne, Partoes est avant tout marqué par les théories de J.N.L. Durand dont il constitue l'un des principaux interprètes bruxellois.

Au moment de la chute de l'Empire français et de l'installation du régime hollandais en Belgique, il rentre à Bruxelles et est choisi comme architecte par l'Administration des Hospices qui entame un ambitieux programme de bâtiments hospitaliers (1814). Sa première réalisation importante est la construction du Grand Hospice, dont la conception très proche des modèles de Durand est complétée par la création d'une place et d'une rue axiale qui forment l'un des plus beaux ensembles néo-classiques de la ville (1822-1829). Cette réussite fixe à la fois le type de programme et le style de l'ensemble de l'oeuvre de Partoes. La plus grande partie de sa carrière est consacrée à la construction ou à la transformation des installations de bienfaisance de Bruxelles où il assouplit lentement l'austérité de son langage néo-classique: Hospice Pachéco (1829-1835), Hospices Réunis rue d'Accolay (1829), Hôpital Saint-Jean (1837-1843) puis la transformation de l'ancien couvent des Bogards en Hospice des Orphelines (1843) caractérisé par une influence très nette de la Renaissance italienne. A côté de diverses maisons bourgeoises très sobres, il est encore l'auteur de la place Saint-Jean (1843-1846). Ses réalisations et son style seront en grande partie poursuivis par son fils Alexis (1820-1887).

L'hôtel de maître situé 114 rue Terre-Neuve fut construit durant la période du classicisme tardif, à l'époque où s'érigent à Bruxelles de vastes hôtels particuliers. Ce bâtiment de la fin du XVIIIe siècle se présente comme une double habitation, l'une à front de rue, l'autre à l'arrière, séparées par une petite cour intérieure. Toutes deux comportent deux niveaux, un sous-sol et une toiture en bâtière.

La façade principale, de composition symétrique, est recouverte d'un enduit peint. L'horizontalité est soulignée par le soubassement, la balustrade ininterrompue au bel-étage et l'entablement; elle est encore accentuée par les joints apparents et les moulures dentelées. L'avant-corps central, en légère saillie, est pourvu d'une porte cochère rectangulaire coiffée d'un fronton lourdement mouluré. Les travées latérales comportent des surfaces aveugles. La façade côté jardin est tout aussi intéressante et se divise en sept travées avec cordons moulurés. L'intérieur de style Louis XVI et son parachèvement luxueux sont conservés. Il comprend un escalier d'honneur central en chêne avec balustres sculptés. On peut encore y admirer les lambris, les portes et de remarquables plafonds peints.

10

ECOLE D'APPLICATION CHARLES BULS

boulevard du Midi 86

de 10h à 18h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
pré-metro Lemonnier · trams 52-55-58-81

Vers le milieu du siècle passé, la Ville de Bruxelles finit par répondre aux demandes pressantes de nouvelles structures scolaires, en faisant édifier une sixième école communale au boulevard du Midi. L'architecte attitré de la ville, Joseph Poelaert, dresse les plans d'un bâtiment néo-classique qui sera achevé en 1851. Premier bâtiment scolaire conçu par la ville à cet usage, il répond au programme d'une école communale destinée à accueillir 500 garçons et 300 filles.

Contraint par l'exiguïté et l'irrégularité de la parcelle comprise entre le boulevard du Midi et la rue Terre-Neuve, Poelaert n'a pas la possibilité de réaliser un édifice rigoureusement néo-classique. La façade sur le boulevard du Midi comprend deux niveaux et se prolonge symétriquement par deux ailes latérales semi-ouvertes, à un niveau. A chaque extrémité, sont prévues deux entrées séparées, l'une pour les filles, l'autre pour les garçons. L'espace à ciel ouvert compris entre les deux ailes est réservé à la cour de récréation. La façade latérale, rue Terre-Neuve comporte onze travées.

Dès 1874, il est question d'agrandir l'école. Après avoir dessiné trois avant-projets, l'architecte P.V. Jamaer étend le bâtiment jusqu'à la rue Lenglentier tout en lui conservant une certaine homogénéité par le respect de sa disposition et de son style. En 1879, vingt nouvelles classes et deux préaux couverts sont mis en service et en 1904, l'aile de la rue Terre-Neuve est rehaussée d'un étage.

En dépit de ces remaniements profonds, l'ordonnance de la façade principale, boulevard du Midi, conserve l'esprit de Poelaert.

Le bâtiment est aujourd'hui occupé par l'«Ecole Normale Charles Buls - Section d'Application».

Exposé sur l'histoire du bâtiment par le Directeur à 11h et 15h

BRUXELLES

Dans le haut de la ville

11

ANCIENNES ECURIES DU PALAIS D'EGMONT

boulevard de Waterloo 31

de 10h à 18h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
metro ligne 2 Porte de Namur et Louise
trams 92-93-94
bus 34

L'Institut Supérieur pour l'Etude du Langage Plastique (ISELP) est, depuis sa création en 1971, un centre d'étude des arts plastiques contemporains. Il occupe depuis 1975 des bâtiments annexes au Palais d'Egmont.

Les origines du Palais d'Egmont remontent à 1532, lorsque la veuve du comte Jean d'Egmont fait édifier une petite maison de maître dans la rue aux Laines. Lors de son agrandissement en 1548, l'hôtel de maître s'étend jusqu'au mur d'enceinte de la ville sur le site duquel sera aménagé le boulevard de Waterloo. Vers 1835, l'architecte Tilman-François Suys construit à l'arrière des bâtiments un manège et des écuries auxquels on accède par le «Passage de Milan» reliant les jardins du palais et les annexes de l'hôtel au boulevard de Waterloo à la hauteur du numéro 31. De part et d'autre du «passage» s'élèvent des bâtiments aux façades identiques rythmées par des arcs en plein cintre. Cet ensemble est édifié dans un style néo-classique d'une grande sobriété. Le «passage» se termine en portique pourvu de trois arcades qui mènent au parc.

Peu après la fondation de l'ISELP, il fut question de lui affecter les bâtiments annexes inoccupés du Palais d'Egmont, projet qui n'a pu se réaliser qu'à la condition d'une rénovation en profondeur. Une grande partie des écuries (102 m2) bordant le «passage» sont transformées en salle polyvalente destinée aux expositions et aux conférences. Quant aux services administratifs et à l'accueil, ils sont installés à l'extrémité du passage de Milan. Le foyer communique avec la grande salle par une grande baie vitrée.

A la suite du succès de l'ISELP, on projette d'étendre le complexe. Des rénovations importantes vont avoir lieu en vue d'aménager des ateliers, des salles d'expositions temporaires, des entrepôts qui permettraient encore d'étendre les activités de l'Institut.

D'autres parties du bâtiment sont aujourd'hui occupées par la société Intercom et par l'ancien atelier de feu le sculpteur Dobbels

12

CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE

rue de la Régence 30

de 10h à 18h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
trams 92-93-94
bus 20-34-95-96

Le Conservatoire de Musique de Bruxelles est installé, jusqu'en 1872, dans l'hôtel de Tour et Taxis, mais le bâtiment n'étant pas adapté aux exigences d'un conservatoire, il est question de trouver un lieu plus adéquat. Dès 1838-1839, J.P.Cluysenaar dessine deux projets à la demande du ministre des Affaires Intérieures et un troisième en 1842. Ce dernier projet, de conception monumentale, est retenu et comprend un vestibule et une salle de concert particulièrement fastueux, pourvus de colonnades où deux ordres se superposent, selon les principes de l'esthétique néo-classique de Cluysenaar.

En 1867, il est à nouveau question d'un nouvel édifice destiné à abriter le Conservatoire de Musique. En attendant on décide du tracé de la rue de la Régence dans l'axe du futur Palais de Justice, auquel l'hôtel de Tour et Taxi doit être intégré. Cluysenaar est chargé de concevoir le nouveau conservatoire sis rue de la Régence. Les travaux sont enta-

més en 1872 et l'inauguration du bâtiment a lieu en 1876. La demeure attenante du directeur est achevée en 1876-1877.

L'édifice comprend deux ailes que relie un bâtiment principal et qui sont implantées autour d'une cour d'honneur. La façade présente une composition symétrique érigée en briques et pierres de taille. Les cinq façades sont identiques et présentent toutes un avant-corps central en légère saillie, pourvu d'une décoration sculptée abondante. Une vaste salle de concert est aménagée dans l'aile droite des auditoires, des bureaux et des bibliothèques dans les deux autres ailes. Le hall d'entrée monumental comporte un péristyle éclectique orné de nombreux bustes. Il est régi par un puissant effet d'optique dû à l'enfilade de colonnes doriques posées sur des socles élevés. Les stucs des encadrements et des couronnements de portes sont d'une facture exubérante. Un escalier métallique domine la cage d'escalier. La salle de concert, de style Second Empire est surchargée d'ornements sculptés. Peinte aujourd'hui en une couleur unie, elle comporte un amphithéâtre avec parterre, trois balcons, des loges d'honneur séparées et un plafond à caissons. Sur la scène, on peut encore admirer un orgue de concert de 1880, oeuvre du facteur français A. Cavaillé-Coll.

Dans la cour d'honneur, se dresse le monument de François Auguste Gevaert, directeur du conservatoire de1871 à 1908, un projet de l'architecte G. Hendrickx. Le buste a été sculpté par P. Braecke.

Animation musicale par les élèves du Conservatoire

13

HOTEL DE MAITRE
rue des Sablons 7

de 10h à 18h
trams 92-93-94
bus 20-34-48-95-96

Dans le courant des XVIIe et XVIIIe siècles, les maisons en bois du Sablon sont peu à peu remplacées par de vastes maisons patriciennes parmi lesquelles l'hôtel de maître situé au numéro 7 rue des Sablons, presqu'en face de l'entrée de l'église Notre-Dame du Sablon. C'est l'architecte François Coppens qui, en 1827, construit le bâtiment sur une partie des jardins de l'ancienne et magnifique propriété de la famille van Wemmel. La façade néo-classique très sobre comprenait à l'origine trois niveaux, une porte cochère et trois travées. Les deux travées de droite ont été ajoutées en 1834.

En 1833, le bâtiment est occupé par la comtesse de Mérode et de

1843 à 1846, c'est le nonce apostolique J. Pecci, futur pape Léon III, qui y demeure. Une plaque sur la façade commémore ce séjour. En 1899, Emile De Mot, bourgmestre libéral de Bruxelles, s'y établit jusqu'à son décès en 1909. L'intérieur de style néo-classique et Empire est partiellement conservé. Après avoir franchi le porche en plein cintre et sa porte en bois d'origine, on aboutit à un hall central qui conduit à l'étage par un escalier tournant. Le palier débouche sur un salon où se sont tenues d'innombrables causeries; les fauteuils étaient alors poussés près de la cheminée en marbre blanc où brûlait un feu de bois. La cheminée de la salle à manger, décorée d'une copie des «Mendiants» de Murillo, est elle aussi remarquable. Les cuisines, reliées à la salle à manger par un passe-plat, sont installées au sous-sol. Une très belle pompe est placée dans une niche cintrée de la cour intérieure.

Avec sa façade enduite et peinte, cet hôtel de maître, comme tant d'autres dans le quartier, est aujourd'hui devenu un magasin d'antiquités. Chaque semaine, depuis 1960, un marché d'antiquités se tient d'ailleurs sur la place du Grand Sablon.

14

HOGER INSTITUUT EN ATHENEUM KAREL BULS
rue de Rollebeek 22

de 10h à 18h
bus 20-34-48-95-96

L'actuel Institut Charles Buls était à l'origine une école primaire, l'école communale n° 10. L'architecte A. Samyn en dresse les plans en 1899-1901; les travaux démarrent en 1902 et l'inauguration a lieu en 1906.

Le bâtiment, qui peut accueillir mille élèves, est d'un éclectisme inspiré par le style néo-Renaissance. On retrouve dans le plan la typolo-

12

gie de l'«Ecole Modèle», située boulevard Maurice Lemonnier, se référant aux idées progressistes de la Ligue de l'Enseignement. Ce modèle type de complexe scolaire, qui va servir de base à la construction de toute école bruxelloise pendant trois décennies, est aussi appliqué à l'école de la rue de Rollebeek. Celle-ci comporte un édifice à front de rue où sont aménagés l'entrée et les locaux de service et auquel est relié le bâtiment qui abrite les classes. Le préau est bordé sur les trois niveaux d'un total de vingt et une classes, d'une bibliothèque, de deux salles de gymnastique, d'un auditoire, d'une salle de projections, d'un atelier et d'une cage d'escalier centrale. Quant au réfectoire et aux douches, ils sont installés dans les sous-sols.

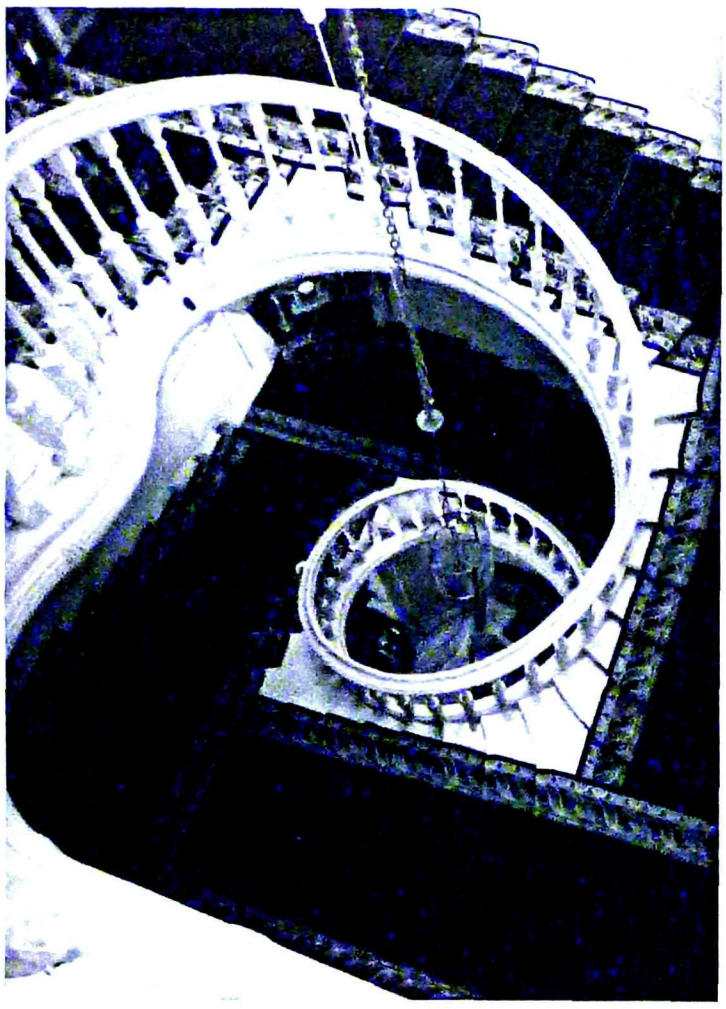
La façade s'articule en trois travées sur deux niveaux; elle est pourvue d'un soubassement, d'un cordon et d'un entablement. L'entrée en saillie s'élève au niveau de l'étage; elle est constituée d'un porche en plein cintre en pierres de taille et porte sur l'entablement l'inscription «Ecole communale n° 10». Le pendant néerlandais «Gemeenteschool n° 10» est inscrit sous la corniche. Sur le fronton triangulaire, trône le blason de la Ville de Bruxelles. Le bâtiment arrière est construit en briques ponctuées de quelques pierres de taille. La toiture du préau couvert est entièrement vitrée sur ossature métallique et une rose des vents orne le dallage.

Une réplique du «Monument 't Serclaes» décore l'entrée de l'école. Le bas-relief original se trouve sur la façade de la maison de l'Etoile sur la Grand-Place et représente des scènes historiques de la vie d'Everard 't Serclaes, échevin et libérateur de Bruxelles (1356), décédé dans cette maison.

Jean-Pierre CLUYSENAAR
(1811-1880)

Formé par T.-F. Suys, Jean-Pierre Cluysenaar assure de manière particulièrement intéressante la transition entre le néo-classicisme et l'architecture éclectique de la seconde moitié du XIXe siècle.

Issu d'une famille d'architectes et d'ingénieurs, Cluysenaar travaille pendant plusieurs années dans le bureau de T.-F. Suys où il se familiarise avec la Renaissance italienne, qui caractérisera une grande partie de son oeuvre (1831-1836). Vers 1836, il entame sa carrière personnelle où les oeuvres se succèdent à un rythme soutenu, en Belgique et à l'étranger. Apprécié pour sa souplesse et ses compétences techniques, il est aussi reconnu pour la rapidité de ses chantiers et l'exactitude de ses devis qui lui permettent d'aborder avec succès tous les types de programmes, des maisons de campagne aux bâtiments officiels en passant par une série de gares rurales ou de grands projets urbanistiques. Dès 1837, il conçoit le projet des galeries Saint-Hubert qui, réalisées dix ans plus tard, offrent l'un des principaux exemples européens de passages couverts. Parmi ses autres réalisations bruxelloises, il faut citer le marché de la Madeleine et la galerie Bortier (1847-48), l'aménagement des Bas-Fonds de la rue Royale (1847-1857, détruits), les deux hôtels qui encadrent l'église Saint-Joseph du square Frère-Orban (1860), le Conservatoire de Musique (1872-1876)... où il élargit progressivement son répertoire stylistique à la Renaissance italienne du XVe siècle, à la Renaissance française puis aux expériences de ses jeunes confrères comme Joseph Poelaert.



14

15

HOTEL DE MAITRE
place du Grand Sablon 5

de 10h a 18h
trams 92-93-94
bus 20-34-48-95-96

Daté des années 1785, ce vaste hôtel de maître sur cour est de style classique. Le bâtiment principal présente un plan en forme de L.
A l'origine, la façade principale à trois niveaux comportait quatre travées auxquelles l'architecte F. Pauwels adjoignit deux travées, en 1857.

A l'époque, on érige au rez-de-chaussée un porche cintré, identique à l'actuelle entrée au niveau de la quatrième travée. Ce porche disparaît en 1954 lorsque la façade est remaniée et transformée en devanture de magasin, subdivisée par des pilastres que surmonte un balcon en fer forgé occupant toute la largeur de la façade.

L'aile du jardin compte deux niveaux, des écuries y sont accolées. D'autres annexes sont bâties à l'ouest de la cour intérieure. Quant à l'orangerie, elle fut édifiée au début du XIXe siècle dans le style néo classique. Deux petites bâtisses font encore partie de l'hôtel, sans doute des parties de l'ancien couvent datés du XVIIe siècle.

L'hôtel conserve un magnifique intérieur de style Louis XVI. Le point d'orgue en est la cage d'escalier et son décor en stuc, son escalier en colimaçon avec balustrade et rampe richement travaillées, ses niches ornées de sculptures et sa petite coupole. Dans les salons, on peut aussi admirer les lambris, les cheminées et les plafonds.

16

ORGUE DE L'EGLISE NOTRE-DAME DES VICTOIRES AU SABLON
rue de la Régence 3b

De 14h a 17h45
le batiment est accessible aux personnes a mobilité réduite
trams 92-93-94
bus 20-34-48-95-96

L'église Notre-Dame du Sablon est l'un des plus remarquables témoins du style gothique tardif en architecture religieuse. Fondée en 1304 par la gilde des arbalétriers, elle n'est à l'origine qu'une modeste chapelle. La légende veut que Béatrice Soetkens y ait déposé en 1348 une vierge miraculeuse, enlevée à une église d'Anvers et amenée par ses soins. Dès lors, les pélerins affluent et l'oratoire devient bientôt trop exigu. Dans le courant des XVe et XVIe siècles est édifiée une église à part entière qui, par le concordat de 1801, acquiert le statut de paroisse. En 1874 débute une campagne de restauration dirigée par les architectes A. Schoy et J. et M. Van Ysendijk à qui sont dues les caractéristiques néo-gothiques de l'édifice. Des parties endommagées ou disparues de l'église sont alors restituées, d'autres à peine ébauchées seront achevées tandis que d'autres encore, restées à l'état de projet seront exécutées.

L'intérieur de l'église a conservé son aspect originel de style gothique tardif ce qui explique le contraste marqué entre une décoration et un aménagement intérieur d'une très grand sobriété et un aspect extérieur chargé d'ornements.

L'église abrite un orgue dont la récente restauration fait suite à un long passé historique. Les archives attestent dès 1515 la presence d'un orgue, remplacé au cours du XVIIIe siècle par un orgue de Goynaut, auquel succède un instrument de Schyven inauguré le 19 novembre 1894. Le buffet d'orgue est l'unique exemplaire fin XVIIIe que l'on peut trouver à Bruxelles malgre les transformations apportées par Boeckx en 1935 au meuble et à la laye. En 1986, après analyse des différentes possibilités de restauration, la décision est prise de remplacer l'orgue de Schyven par un nouvel instrument conçu selon le modèle bruxellois du XVIIIe siècle et plus spécifiquement selon les caractéristiques stylistiques de J.-B. Barnabé Goynaut. Le nouvel instrument est intégré dans le buffet d'orgue à la manière dont l'avait réalisé Goynaut en 1764; les éléments manquants sont reconstitués selon les principes constructifs et avec les matériaux des orgues du XVIIIe siècle. Les motifs décoratifs sont restaurés dans un souci de respect des couleurs originales, des dorures et du traitement du bois. Le clavier est à sa place d'origine, sous la tourelle centrale. La traction et la laye sont conçues selon les principes anciens. Un buffet complémentaire est adjoint à l'arrière de l'orgue pour abriter les régistres de pédale et la soufflerie qui donnent à l'orgue toutes ses potentialités d'instrument de concert au vaste répertoire. L'inauguration a eu lieu en octobre 1989.

Exposé relatif à l'orgue, assuré par Monsieur Hubert Rémy, organiste titulaire, à 14h, 15h, 16h et 17h
Illustrations musicales:
- Maximilienne Ghijssaert interprétera J.P. Sweelinck et L.N. Clérambault
- Arnaud Van de Cauter interprétera des oeuvres de la famille Bach
- Eric Mairlot interprétera P. Du Mage et J.S. Bach
- Bertrand van Oldeneel interprétera le Gloria de la Messe pour les paroisses de F. Couperin
Animation réalisée grâce à la collaboration de l'asbl «La Renaissance de l'Orgue»

17

GALERIE DE SCULPTURES DU MUSEE D'ART ANCIEN
rue de la Régence 3

de 10h à 12h et de 13h à 17h
trams 92-93-94
bus 20-38-60-71-95-96

En juin 1992, les Musées Royaux des Beaux Arts de Bruxelles inaugurent une salle de sculptures au rez-de-chaussée du musée. La nouvelle galerie jouxte le jardin des sculptures ouvert en septembre 1991.

C'est dans cette salle que s'était établie en 1907 la bibliothèque des Sociétés Savantes et plus tard l'administration de l'Union des Villes d'où lui vient son nom. A la veille de la deuxième Guerre Mondiale les locaux sont définitivement attachés au musée. Le projet d'en faire une galerie de sculptures remonte aux années 80 et c'est à cette fin que sont menés les travaux de transformation commencés en 1989. Cent quinze sculptures sont aujourd'hui exposées sur une superficie de 575 mètres carrés, vingt-cinq d'entre elles datent du XVIIIe siècle, les nonante autres ont été réalisées entre la fin du XVIIIe et le début du XXe siècle. La collection est entièrement consacrée à la sculpture belge à l'exception de quelques oeuvres des Français François Rude et

Auguste Rodin réalisées lors de séjours en Belgique, et de deux oeuvres de l'artiste flamand, actif en Angleterre, Michael Rysbrack. La figure de proue de la section XVIIIe siècle est Gilles-Lambert Godecharle. Baroque à ses débuts, son oeuvre est profondément imprégnée de néo-classicisme à la fin de sa vie. Le romantisme est représenté par l'oeuvre de Guillaume Geefs dont le tombeau de Frédéric de Mérode annonce ce courant en sculpture. Ce sont les oeuvres de Léopold Harzé et de Constantin Meunier qui témoignent du mouvement réaliste. La très riche collection de bronzes qui se trouve au fond de la galerie illustre également cette période. L'idéalisme et le symbolisme, contemporains du réalisme, sont représentés par les oeuvres de George Minne et Victor Rousseau.

Grâce à la création de cette nouvelle salle, le musée peut enfin exposer ces oeuvres importantes qui, par manque de place, sont restées enfouies dans les réserves pendant des années. Cette collection complète celles des XIXe et XXe siècles qui sont exposées dans les autres salles du musée.

Les guides du Service Educatif sont présents pour fournir tout renseignement

18

PALAIS DE CHARLES DE LORRAINE

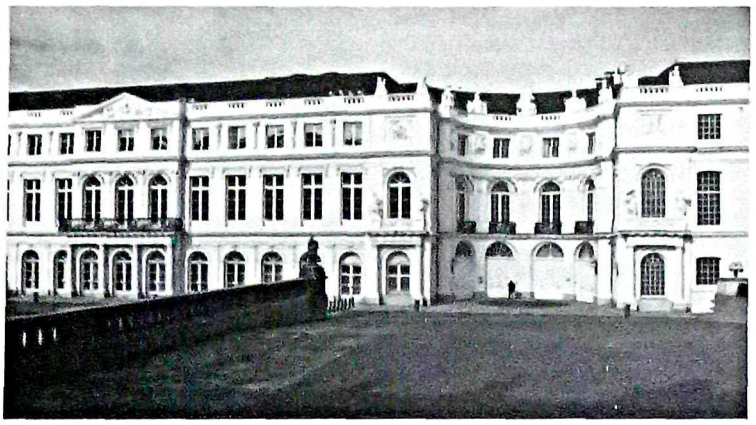
place du Musée 1

de 10h à 18h
trams 92-93-94
bus 20-38-60-71-95-96

Les origines du Palais de Charles de Lorraine remontent à 1344, année où Guillaume de Duvenvoorde fait construire un manoir avec cour et chapelle. En 1404, la famille de Nassau hérite de la demeure par mariage et à la fin du XVe-début XVIe siècle, fait édifier sur son emplacement un remarquable hôtel de style gothique tardif, constitué de quatre ailes et d'une cour intérieure, avec plusieurs tours polygonales et une chapelle dédiée à saint Georges.

Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas, achète l'hôtel en 1756 et réaménage les bâtiments ainsi que les jardins pour en faire un luxueux palais. L'architecte de la Cour, J. Faulte, entame en 1760 la reconstruction de l'aile est sur la place du Musée et, à sa mort, c'est L.B. Dewez qui achèvera le bâtiment. Cette nouvelle aile de style Louis XVI présente une entrée en hémicycle et une élégante chapelle, appelée la Chapelle Royale. Outre les appartements princiers, le palais comprenait une imprimerie, deux laboratoires, des cabinets de sciences naturelles, de physique et de chimie qui témoignent, pour le collectionneur et bibliophile qu'est Charles de Lorraine, de son intérêt pour les arts et les sciences. Sous la domination française, le palais est occupé par l'«Ecole centrale de la Dyle» et la «Bibliothèque de Bourgogne». Plus tard, il abritera un Musée de Peinture et une Académie des Sciences et des Lettres. Malgré quelques transformations intérieures, les bâtiments sont devenus trop exigus. En 1825, l'architecte de la Ville, Nicolas Roget, construit une deuxième aile perpendiculaire à celle du Palais de Charles de Lorraine et dans le dernier quart du XIXe siècle on bâtit une troisième aile. Les trois façades sont identiques et forment un ensemble stylistiquement homogène, développant un plan en U autour de la place du Musée. Les deux édifices du XIXe siècle sont actuellement affectés aux Musées Royaux des Beaux-Arts. En 1837, les appartements du Palais de Charles de Lorraine sont mis à la disposition de l'Université Libre de Bruxelles et la Bibliothèque Royale de Belgique est créée. Une part considérable du palais de Charles de Lorraine est démolie en 1960 lors de l'édification du Mont des Arts, ensemble qui comprend la Bibliothèque Royale et le Palais des Congrès. L'ancienne chapelle de Nassau est intégrée dans les bâtiments de la bibliothèque et une partie du palais de la place du Musée est attachée à la Bibliothèque Royale. A l'intérieur, la rotonde sous coupole du premier étage se distingue par la profusion des éléments décoratifs. Les peintures de la coupole sont signées par L. Cardon. Murs et plafonds des anciens appartements de Charles de Lorraine sont recouverts de stucs et de luxueuses garnitures de satin des Indes et de soies de Lyon.

Visites guidées de 10h à 11h30, de 13h à 14h30 et de 15h à 16h30 par le Service Educatif de la Bibliothèque Royale Albert Ier



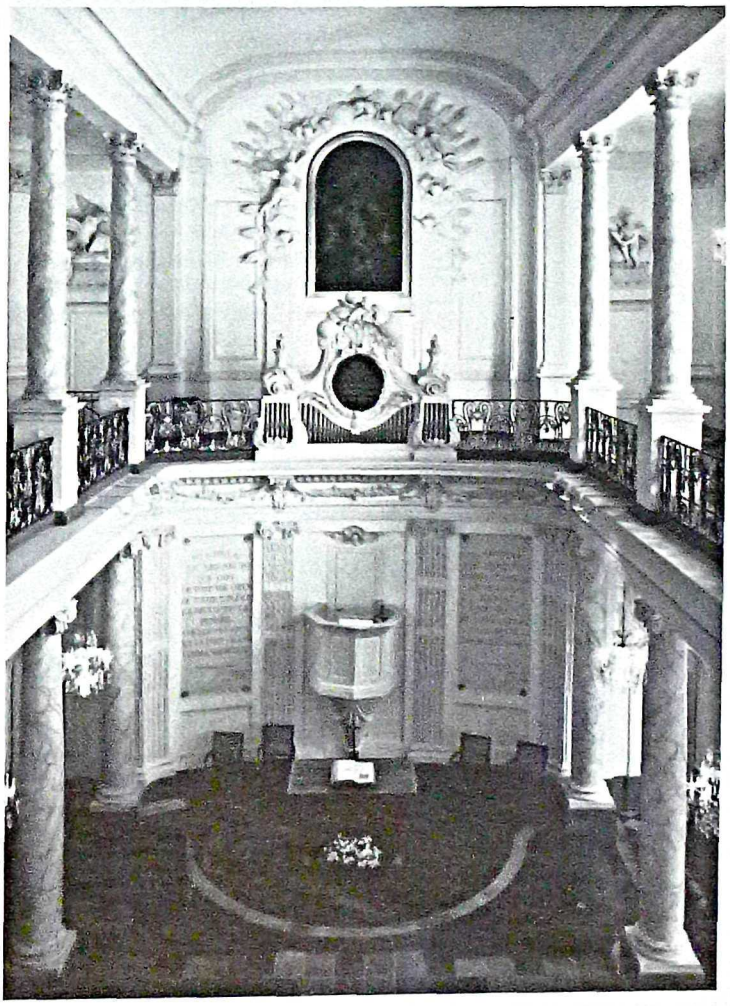
19

EGLISE PROTESTANTE

place du Musée 2

de 11h30 à 17h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
trams 92-93-94
bus 20-38-60-71-95-96

Lors de la construction du Palais de Charles de Lorraine sur la place du Musée (1760), on érigea la chapelle de la Cour. Cette «Chapelle Royale» est intégrée dans l'aile nouvellement construite et entièrement réalisée en style Louis XVI. L'église protestante s'établit, à la suite d'un décret de 1804, dans «la Chapelle Royale». En 1965, après avoir été ▶ **19**



ANIMATION

En correspondance avec le thème de la Journée du Patrimoine, la Vlaamse Gemeenschapscommissie propose un environnement musical classique dans quelques bâtiments prestigieux des environs du Parc de Bruxelles:

Palais de Charles de Lorraine
place du Musée 1
Musique de W.A. Mozart et J.Chr. Bach par le «Spring Quartet», cordes et hautbois, à 14h30 et 15h

Eglise protestante
place du Musée 2
«Duo All'Armi», A. Roelant, trompette et J. Van Landeghem, orgue, à 17h

Musée Bellevue
place des Palais 7
Duo L. vanden Berk, flûte et H. Grociak, harpe, à partir de 14h30

Parlement
place de la Nation 1-2
«European Brass Quintet», *cuivres, à 10h30 et 12h30, au* premier étage du Sénat
Animation réalisée grâce à la *collaboration de l'asbl «Artists* Promotion»

Louis Joseph MONTOYER (1747-1811)

L'activité de Montoyer en Belgique est avant tout celle d'un directeur de chantier. Associé à un nombre impressionnant de réalisations dans tout le pays, il n'est que rarement responsable de la conception des bâtiments qu'il construit.

Né à Morlanwelz près du château royal de Mariemont, il semble débuter comme tailleur de pierre sur les chantiers de Charles de Lorraine puis entame une fructueuse carrière d'entrepreneur qui l'associe notamment aux chantiers de Dewez (château de Seneffe, abbaye de Bonne-Espérance) et de Guimard (Conseil de Brabant).

Après la disgrâce de Dewez et le décès de Charles de Lorraine en 1780, il gagne rapidement les faveurs des nouveaux gouverneurs Albert et Marie-Christine de Saxe-Taschen qui en font leur architecte de confiance. Devenu l'un des plus gros entrepreneurs du pays, il est notamment chargé de la construction de l'intérieur de Saint-Jacques sur Coudenberg, du château de Laeken, d'après un projet de Charles de Wailly (1782-84), et de nombreux bâtiments du Quartier Royal d'après les plans de Guimard.

Après la fin du régime autrichien, il suit Albert de Saxe-Taschen à Vienne. C'est le début d'une brillante carrière au service de l'aristocratie et de la cour autrichienne, jalonnée par la réalisation de la Redoutensaal à Baden (1799-1801), celle du vaste palais de Saxe-Taschen (1801-1804), l'agrandissement de la Hofburg et du palais Razoumovski (1805-1811).

22

préalablement restaurée, repeinte et rehaussée d'un niveau, la chapelle est enclavée dans un ensemble de bâtiments. La dernière restauration en 1986-1987 a rétabli plusieurs éléments du XVIIIe siècle, notamment la superposition de colonnes ioniques et corinthiennes. La décoration constitue un bel exemple des décors de stuc raffinés du style Louis XVI, auquel se mêlent ici des motifs Régence et Louis XV. La croix de Lorraine est reprise dans les fers forgés de la tribune de même que sur les chapiteaux et le pavement de marbre.

Visites guidées

20

EGLISE SAINT-JACQUES SUR COUDENBERG

place Royale

de 10h à 18h avec service à 11h
trams 92-93-94
bus 20-38-60-71-95-96

Erigée dans l'axe de la Montagne de la Cour, l'église Saint-Jacques sur Coudenberg fait partie de l'ensemble classique de la place Royale. Alors que les premiers projets présentent une église couronnée d'une imposante coupole, l'édifice réalisé en 1775 par Barnabé Guimard, d'après les plans légèrement modifiés du parisien J.B.V. Barré, n'en comporte pas. La façade est pourvue d'un péristyle à colonnes corinthiennes surmonté d'un fronton.

En 1785-1786, L. Montoyer achève le monument qui se compose d'une nef à un vaisseau terminée par une abside semi-circulaire, d'un transept avec des chapelles et de quelques bâtiments de service. Montoyer ajoute à la façade un attique, une balustrade et un premier campanile. L'église est inaugurée en 1787 et fait office d'«Eglise de la Cour», d'abbaye et de paroisse.

En 1843-1845, Tilman-François Suys ajoute deux bas-côtés à la nef, orne l'attique actuel de sculptures, et réalise un nouveau campanile octogonal en bois muni d'une coupole et d'une lanterne. Le tympan du fronton est couvert d'une fresque à la détrempe de J.F. Portaels qui met en scène Notre-Dame de la Douleur, un des premiers et des rares exemples en Belgique de peintures monumentales réalisées à l'extérieur. Le genre va se développer au XIXe siècle et sera presque exclusivement appliqué aux intérieurs d'églises et de bâtiments publics.

Tant l'intérieur que l'extérieur de l'église sont à maintes reprises l'objet de restaurations au cours de ce siècle. L'intérieur d'origine, avec ses murs de stuc gris-clair, rythmés de colonnes corinthiennes et son vaste entablement supportant les voûtes de la coupole est d'un classicisme harmonieux. Parmi les oeuvres d'art qui y sont conservées, on peut citer des peintures historiques de Portaels, un chemin de croix de Joseph Geefs et le tombeau de marbre du peintre M.F. Jacops, une oeuvre de G.-L. Godecharle. Les stalles en chêne de style Régence et la grille en fer forgé de style Louis XIV sont remarquables, de même que le buffet d'orgue néo-classique en chêne abritant un orgue réalisé par P. Schyven en 1883.

Visites guidées à 14h, 15h, 16h et 17h
Exposition d'ornements et de pièces d'orfèvrerie
Renseignements sur l'orgue fournis par l'asbl «La Renaissance de l'Orgue»

21

MUSEE BELLEVUE

place des Palais 7

de 10h à 18h
trams 92-93-94
bus 20-38-60-71-95-96

Avant d'abriter depuis 1978 des collections d'objets et de mobilier des XVIIIe et XIXe siècles appartenant aux Musées royaux d'Art et d'Histoire, l'immeuble situé à l'angle de la place des Palais et de la place Royale connut une histoire mouvementée. Il peut s'enorgueillir d'avoir été construit sur la première parcelle des terrains de la place Royale vendue à un particulier, celle-là même où s'élevait l'ancien palais ducal. En 1776, le riche négociant en vin et aubergiste Philippe de Proft en acquiert la propriété en vente publique avec le projet d'y édifier une élégante résidence pour voyageurs: l'hôtel de Bellevue. Avec ses trois façades classiques, l'aspect extérieur du bâtiment correspond strictement aux stipulations contenues dans les lettres patentes de Marie-Thérèse pour l'ensemble de la place Royale. Le voyageur découvre à l'intérieur des appartements cossus, aux belles proportions, décorés de cheminées de marbre, qui sont désservis par un escalier monumental. Une fontaine décore le palier du premier étage. L'hôtel voit défiler les derniers témoins de l'époque autrichienne. Puis vient le temps de l'occupation française. De ses fenêtres, on peut voir, en 1815, l'inauguration du règne de Guillaume des Pays-Bas, puis, le 21 septembre 1831, la prestation de serment de Léopold Ier. Entretemps les «Quatre Glorieuses» de 1830 voient Bellevue transformé en camp retranché par les patriotes. Parmi les hôtes de marque, on note encore le duc d'Enghien, le comte Axel de Fersen, Jérôme Bonaparte, Honoré de Balzac, le Prince de Metternich, le député français A. Thiers, Franz Liszt...En 1902, l'hôtel est acheté par la Fondation de la Couronne, le roi Léopold II désirant réaménager tout le Palais royal. Sa fille, la princesse Clémentine, y demeure avant son mariage avec le prince Napoléon. Quelques années plus tard, Bellevue est transformé par l'architecte Flanneau pour le prince Léopold et la princesse Astrid qui y résident au début de leur mariage, en 1926. Le futur roi y gardera son bureau jusqu'à son avènement en 1934. Bellevue reste alors inoccupé jusqu'en 1953 quand Baudouin Ier met l'immeuble à la disposition de la Croix Rouge qui secoure les victimes des terribles inondations qui ravagent alors la côte belge et la Zélande. En 1960, ce sont les réfugiés de l'ex-Congo belge qui y trouvent assistance et en 1978 l'hôtel est adapté pour recevoir un public amateur d'art.

22

HOTEL ERRERA

rue Royale 14

de 10h à 18h
trams 92-93-94
bus 20-38-60-71-95-96

Connu sous le nom d'«Hôtel Errera», le bâtiment au numéro 14 de la rue Royale, est à l'origine le refuge de l'abbaye de Grimbergen. C'est Barnabé Guimard qui dessine les plans de cet hôtel classique édifié en 1779. Comme semblent l'attester les termes de la vente publique en 1797, il s'agirait d'un ensemble constitué d'un hôtel de maître principal et d'une habitation plus modeste (rue Baron Horta n° 15). Les familles Hennessy et Obert de Thieusies sont successivement propriétaires de l'hôtel, avant que J. Errera ne l'acquière en 1868. En 1980, le Fonds des bâtiments scolaires achète l'édifice et le met à la disposition du Conservatoire Royal de Musique. Depuis 1987, il est désaffecté.

Un mur décoré d'une balustrade et de sculptures clôture la cour

d'honneur et l'ancien jardin donnant sur la rue Royale. Un enduit peint recouvrait les façades dont l'aspect original est partiellement restitué depuis la restauration effectuée en 1986-1987.

La particularité de cet édifice classique réside dans la parfaite conservation de son intérieur et de sa somptueuse décoration de style Louis XVI. La cage d'escalier centrale est ornée de pilastres ioniques, l'escalier est en marbre et chacun des trois niveaux du bâtiment est composé d'une enfilade de pièces entièrement lambrissées avec parquets, cheminées de marbre, miroirs et plafonds en stuc. Tous les éléments décoratifs caractéristiques du style Louis XVI sont présents dans la ligne des guirlandes, des rosaces, des aigles, des vases et des vasques à fleurs.
La restauration de l'hôtel Errera et de son intérieur devrait être entreprise au plus vite si l'on souhaite préserver ce témoin exceptionnel de l'architecture classique.

Visites guidées par Sint-Lukasarchief mettant l'accent sur la décoration intérieure d'origine et présentation de l'ensemble néo-classique de la Warande suivie d'une courte promenade à 11h, 13h, 14h, 15h et 16h
Accompagnement musical par les élèves du Conservatoire Royal de Musique

23

SIEGE DE LA SOCIETE GENERALE DE BELGIQUE
rue Royale 30

de 10h à 18h
métro lignes 1A/B Parc
trams 92-93-94

La Société Générale a été fondée en 1822 par Guillaume d'Orange dans le but de développer l'industrie et le commerce des provinces du Sud des Pays-Bas. Dès sa création, la Générale a son siège social dans le quadrilatère formé par la rue Royale, le passage de la Bibliothèque (actuellement la rue

23

Baron Horta), la rue des Douze Apôtres (actuellement rue Ravenstein) et la rue Montagne du Parc. Elle occupait au numéro 3 de cette dernière, un hôtel de maître de la série d'édifices Louis XVI qui s'élevaient face au parc de Bruxelles. Cette adresse a été conservée par sa descendante, la Générale de Banque.

Le bouleversement que subit Bruxelles au début de ce siècle amena la disparition de nombreuses petites rues avoisinant la rue Montagne du Parc. La Générale eut ainsi l'occasion d'agrandir ses locaux que l'expansion de ses activités rendait trop exigus.

L'immeuble actuel de la Société Générale qui a été reconstruit en deux phases (1966/1972 et 1972/1980) par les architectes Housiaux, van Kuyck, Guillissen et Polak. Il répond aux règles stylistiques prévues par l'Edit signé en 1776 par Marie-Thérèse et s'inspire du bâtiment original. Cependant, réalisé avec des matériaux nobles tels que le marbre et des bois précieux, le nouveau bâtiment n'est pas enduit mais revêtu de pierre de France.

De par sa situation entre le Palais Royal et le Parlement, faisant face au parc de Bruxelles - berceau de la révolution belge -, l'environnement de la Générale constitue une page de l'histoire de Belgique.

Visites guidées des salles de réception avec exposition dans la salle des pas perdus

24

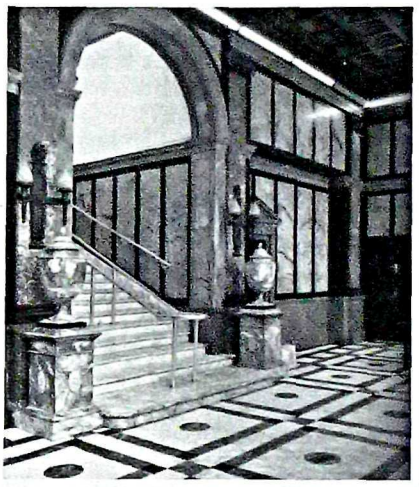
INSTITUT SUPERIEUR INDUSTRIEL DE BRUXELLES
rue Royale 150

de 10h à 16h
métro ligne 2 Botanique
trams 92-93-94

En 1849 Joseph Poelaert remporte le concours pour l'édification de la colonne du Congrès. Les travaux évoluent lentement et la colonne du Congrès n'est inaugurée que dix ans plus tard. Poelaert dessine également les plans des deux hôtels de maître érigés entre 1850 et 1852 qui bordent la place du Congrès.

L'hôtel de maître au numéro 2 de la place du Congrès est identique au numéro 1, occupé depuis peu par la Cour d'Arbitrage. La façade, recouverte d'un enduit, est d'une composition strictement horizontale, régie par les lignes saillantes des linteaux de fenêtres qui se prolongent de manière ininterrompue sur toute la largeur de la façade. Cette horizontalité est encore accentuée par la corniche en saillie pourvue d'une balustrade. Au niveau supérieur, les surfaces évidées entre les fenêtres sont un rappel du style Louis XVI.

Toutefois, Poelaert s'écarte des schémas constructifs rigides du néo-classicisme par des éléments tels



24

que les fenêtres coiffées d'un fronton, le bossage rustique aux angles, la corniche fortement en saillie qui annoncent le style néo-Renaissance italien. A l'exception du balcon discontinu, la façade latérale, rue Royale, est identique à la façade principale. Lors de l'élargissement du bâtiment vers la rue Royale en un immeuble à quatre travées, la symétrie de l'ensemble est quelque peu sacrifiée. Le propriétaire, la société les «Savonneries Lever Frères», fait appel en 1922 à l'architecte Paul Saintenoy pour harmoniser les deux façades de la rue Royale dans l'esprit du bâtiment de Poelaert. L'apport personnel de Saintenoy transparaît au niveau de la décoration de la travée centrale. En outre, il rénove en 1919-1920 l'intérieur de l'hôtel de maître. La décoration d'origine est toutefois clairement perceptible dès le vaste hall d'entrée et son escalier, remarquablement conservés, ainsi qu'au premier étage. A gauche dans le hall, une niche abrite une sculpture signée Paul Wissaert; celle de droite est l'oeuvre d'Isidore De Rudder. Elles évoquent le ▶

Nicolas ROGET (1780-1865)

Parisien d'origine, Nicolas Roget s'installe définitivement à Bruxelles en 1823 pour y remplir la fonction d'architecte de la ville. Il est depuis plus de dix ans associé aux grandes réalisations entreprises à Bruxelles sans toutefois se limiter aux exigences de l'administration.

Parmi ses premiers projets, on peut mentionner l'aménagement du Marché aux Poissons. En 1827 il participe au projet de restauration de la Porte de Hal et, en 1829, il ajoute une aile perpendiculaire au palais de Charles de Lorraine. La même année, il réalise une charmante maison de maître néo-classique, boulevard Botanique. Il s'avère aussi que c'est Nicolas Roget et non J.B. Vifquain qui conçoit les maisons de la place des Barricades, réalisation dont l'étude devrait aujourd'hui permettre de mieux situer son oeuvre. Il quitte ensuite la fonction d'architecte de la ville et devient ingénieur des ponts et chaussées.

Imprégné d'architecture française et disciple de J.N.L. Durand, il participe à la diffusion des modèles français à Bruxelles et les transmet à une jeune génération d'architectes par le biais de l'enseignement qu'il donne au Musée des Sciences et des Lettres et plus tard à l'Académie. Parmi ses élèves, il faut citer Auguste Payen qui lui succèdera comme architecte de la ville.

De 1835 à 1846, il est membre de la Commission Royale des Monuments et des Sites.

▶ rôle joué par la société Lever Frères au Congo où elle possédait d'importantes concessions pour l'exploitation de l'huile de palme. La «Maison Lever», rue Royale, était le siège du service de propagande de cette société qui y avait aménagé un musée colonial et une salle de cinéma où était projeté en permanence le film didactique intitulé «Du Congo Belge au Consommateur Belge».

La société Lever Frères occupe le bâtiment jusqu'en 1957 avec une interruption pendant la deuxième guerre mondiale, quand le ministère de l'Agriculture y installe son siège. Le ministère de l'Enseignement acquiert l'immeuble en 1957 et l'Institut Supérieur Technique d'Ingénierie Nucléaire s'y établit. Aujourd'hui c'est l'Institut Supérieur Industriel de Bruxelles qui l'occupe et qui y centralise tous les services d'informations. Une bibliothèque de 50.000 ouvrages est installée dans le grand hall. Cette nouvelle affectation a impliqué un réaménagement complet, quoique non irréversible, des lieux. Cet ensemble est classé depuis le 19 avril 1977.

Des guides sont présents

25

HOTEL PULLMAN ASTORIA
rue Royale 103

de 10h à 18 h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite avec aide de tiers
metro ligne 2 Botanique
trams 92-93-94

C'est en 1909 que s'ouvre l'hôtel Astoria, rue Royale, à l'emplacement de l'ancien hôtel Mengelle. L'Exposition Universelle de 1910, qui doit se tenir à Bruxelles, n'est évidemment pas étrangère à l'événement. Il est l'oeuvre de l'architecte H. Van Dievoet. La façade de l'hôtel est d'un éclectisme tardif avec plusieurs références au style Louis XVI de la place Royale toute proche. Trois vitrines de magasin, dont la partie supérieure forme un arc en plein cintre, flanquent de part et d'autre l'entrée principale. On accède ensuite à un hall imposant de style néo-victorien entouré d'une vingtaine de colonnes corinthiennes. L'harmonie établie entre les colonnes rectilignes et les courbes de l'ornementation séduit les visiteurs les plus critiques. Autour du hall s'articulent divers salons dont la salle Wardorf éclairée de huit lustres vénitiens, ornée d'immenses miroirs et réservée aux galas et banquets. On découvre ensuite le bar Pullman, reconstitution fidèle d'une voiture de l'ancien train express européen «La Flèche d'or» qui reliait Londres à Istanbul.

L'Astoria a fait l'objet d'une restauration approfondie en 1986. La quasi totalité du mobilier a pu être conservée ce qui a permis de préserver tout le charme et l'authenticité d'un établissement de la Belle Epoque. Les 125 chambres sont adaptées aux normes actuelles de confort et de sécurité. L'Astoria répond d'ailleurs aux exigences de ses hôtes comme l'atteste le nombre de personnalités et de célébrités qui y ont logé. Parmi celles-ci on compte l'empereur Hirohito, Churchill, Montgomery, le duc de Wellington, Ben Gourion et Eisenhower, mais aussi des artistes tels que Salvator Dali, Arthur Rubinstein, David Oistrakh et, plus récemment, Hugo Claus, Placido Domingo, Christopher Lee, Karl Appel, Peter Ustinov...

Visites avec commentaire de la suite royale et du foyer

26

PLACE DES BARRICADES

metro ligne 2 Botanique
trams 92-93-94

La décision prise sous le règne de Napoléon de détruire les remparts médiévaux de Bruxelles marque le début d'une métamorphose urbanistique de la ville. Un concours est ouvert en 1818 pour l'aménagement de boulevards-promenades sur les terrains libérés. C'est le «Projet général des Boulevards» de l'ingénieur architecte Jean-Baptiste Vifquain qui est retenu. Ce projet ne fut pas intégralement exécuté mais les grandes lignes en seront réalisées. Les boulevards ont été aménagés sur les terrains bordant directement le périmètre délimité par les anciens remparts; par cette opération la ville augmente sa superficie d'origine d'un quart. Il convient d'aménager en rues et places le nouvel espace ainsi créé et d'intégrer ces nouveaux espaces publics à la trame urbaine existante. Les anciennes portes de la ville sont remplacées par des pavillons d'octroi aux abords desquels sont aménagées de vastes places.

On ne trouve aucune trace de la place des Barricades dans le projet de Vifquain, mais plusieurs avant-projets ont été élaborés avant la réalisation de la place. Le géomètre Van Keerberghen est le premier à dessiner une «Place du Prince d'Orange» à l'emplacement actuel de la place des Barricades. C'est finalement à l'ingénieur architecte Nicolas Roget qu'est attribuée la place. Un type de façade est imposé à tous les propriétaires ce qui permet d'assurer l'unité de l'ensemble. La monumentalité dans la simplicité est créée par les portails, par une très grande régularité dans la répartition des fenêtres, par les moulures horizontales et par le camouflage des limites mitoyennes. La régularité de l'ensemble est encore accentuée par l'enduit uniforme qui recouvre les façades et par les lucarnes des toitures. Au centre de la place se dresse la statue d'André Vésale, due au sculpteur Joseph Geefs; la clôture en fer forgé est réalisée d'après un projet de Joseph Poelaert. Jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, l'obligation de respecter les servitudes ou prescriptions architecturales préserve le caractère original de la place. En 1876, le bourgmestre Jules Anspach supprime les servitudes et, lors du tracé de la rue de la Révolution, deux maisons, les numéros 11 et 12, sont démolies et reconstruites en style éclectique. La parcelle d'angle avec le boulevard Bischoffsheim est reconstruite par l'architecte A. Sigwalt dans le style Beaux-Arts. Cet immeuble, entre temps démoli, devrait être reconstruit dans le style de la place. D'autres petites transformations sont effectuées comme l'élargissement et le déplacement de portes et de fenêtres, l'ajout d'un étage mansardé, l'usage d'enduits et de peintures de tons différents...

Toutes les maisons de la place des Barricades sont classées depuis le 8 août 1988. On peut espérer que cette mesure de protection permettra de reconstituer l'harmonie et l'unité de la place et que se réalisera ici un projet exemplaire d'embellissement de la ville.

27

PARLEMENT
place de la Nation 1-2 (rue de la Loi)

de 10h à 17h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
metro lignes 1A/B Parc
trams 92-93-94
bus 63-65-66-29

Le Parlement, qui abrite depuis 1830 la Chambre des Représentants et le Sénat, et plus récemment les Conseils Communautaires, est un édifice à cour ouverte, construit entre 1778 et 1783 en même temps qu'on aménage la place Royale et ses abords. Les façades sont dessinées par l'architecte Barnabé Guimard tandis que l'intérieur est l'oeuvre de Ph. J. Sandrié. L'allégorie de la Justice qui orne le fronton est de la main du sculpteur Gilles-Lambert Godecharle (1781) et témoigne de la destination première du bâtiment qui fut d'accueillir la cour de justice du Conseil souverain de Brabant. Avec la disparition de ce conseil, sous le régime français, le palais est occupé par différents tribunaux. A l'époque du royaume des Pays-Bas, les Etats Généraux s'y réunissent.

Dans la nuit du 29 décembre 1820, un violent incendie endommage le bâtiment; l'architecte Charles

Vander Straeten est chargé de le reconstruire et Godecharle procède lui-même à la restauration du fronton. Peine perdue: un nouvel incendie détruit la Chambre des Représentants le 6 décembre 1883 et il faudra trois ans à Henry Beyaert pour la réédifier.

L'intérieur luxueux est surtout remarquable par la salle des séances du Sénat édifiée entre 1846 et 1849 par T.-F. Suys, le maître de Beyaert. Elle comprend une galerie de portraits historiques dus au pinceau de Louis Gallait, qui y travailla durant quinze ans. L'augmentation du nombre des sénateurs exige son agrandissement, ce dont Gédéon Bordiau se charge en 1903. Le mur du fond est alors décoré par une vaste peinture murale de Jacques de Lalaing.

La salle des séances de la Chambre conserve en revanche, grâce à Beyaert, une très grande sobriété; seule une statue de Léopold Ier, copie d'une oeuvre de Geefs par Fraikin, occupe le mur du fond. D'autres sculptures ornent le palais, en particulier celles du hall d'entrée qui représentent des figures légendaires de l'histoire de Belgique au Moyen-Age et au XVIe siècle.

Parcours libre avec brochures

28

THEATRE ROYAL DU PARC

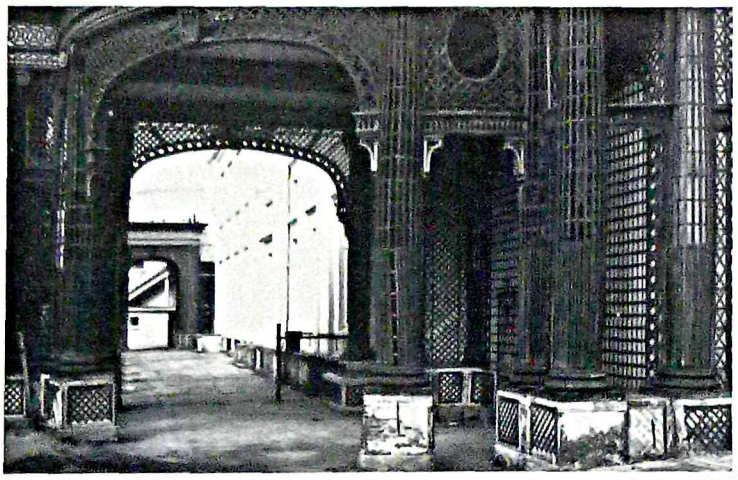
rue de la Loi 3

de 10h à 13h
le hall et la salle sont accessibles aux personnes à mobilité réduite
métro lignes 1A/B Parc
trams 92-93-94
bus 65-66

En 1782, les frères Bultot font bâtir un Waux-Hall dans le Parc de Bruxelles, à l'instar de ceux de Paris et de Londres. Avec sa salle de spectacle, son café et ses salles de bal, il devient rapidement un lieu de rencontre pour le public bruxellois.

Encouragés par le succès de leur initiative, les propriétaires doublent l'établissement d'un théâtre pour enfants appelé «Petit Théâtre» mais rebaptisé par le public «Théâtre du Parc».

Ce théâtre est conçu comme un bâtiment circulaire de style classique. La façade actuelle, recouverte d'un enduit blanc, correspond dans ses grandes lignes au projet de l'architecte Montoyer. Les plans réservaient dans l'édifice une place à des boutiques de luxe telles que bijouterie, librairie, parfumerie, magasin de soieries et de gravures. Dans le courant des XIXe et XXe siècles, l'édifice subit à plusieurs reprises des travaux de modernisation, d'embellissement et d'agrandissement auxquels ont contribué les architectes A. Payen, H.F.L. Partoes, J. Poelaert



29

et P.V. Jamaer. Au cours du XIXe siècle, le théâtre connaît un succès permanent. Offenbach l'honore de sa présence et y dirige plusieurs de ses compositions. En 1879, le Théâtre du Parc opte résolument pour un autre répertoire, opéras comiques et opérettes sont abandonnés au profit d'une orientation littéraire. C'est notamment grâce aux «Lundis littéraires» que le Théâtre du Parc acquiert une réputation, mais c'est seulement en 1899 que des représentations théâtrales y ont à nouveau lieu. La salle de représentation est en forme de fer à cheval et a une capacité de 720 places assises. Le décor de style Louis XVI, aux tons rouge et or se compose de guirlandes de lauriers, de rinceaux et de motifs en médaillon. C'est sous la direction de Jean Nergal, en 1976, que le Théâtre du Parc est reconnu «Etablissement d'Utilité Publique». Yves Larec, l'actuel directeur, succède à Jean Nergal en 1987.

Visites guidées du hall, du foyer et de la salle

29

CERCLE ROYAL GAULOIS

rue de la Loi 5

de 10h à 18h
métro lignes 1A/B Parc
trams 92-93-94
bus 65-66

Le «Cercle Gaulois» est aux francophones ce que la «Warande» est aux néerlandophones: un club, mais à la manière anglaise, unique en son genre à Bruxelles. Fondé en 1911 par de jeunes diplômés des universités de Bruxelles et de Louvain, le «Gaulois» occupe depuis 1951 un bâtiment du Parc de Bruxelles, appartenant au fameux ensemble du Waux-Hall. En 1782, l'architecte Louis Montoyer est chargé par les frères Bultot, concessionnaires du Théâtre de la Monnaie, de concevoir un ensemble Louis XVI composé d'un théâtre de plan circulaire, d'un bâtiment rectangulaire avec salles de bal et de réception, d'un portique et de pavillons. Cet ensemble demeure inchangé jusqu'en 1820, date à laquelle la Ville de Bruxelles obtient tous les droits sur le Waux-Hall et projette de louer séparément les différentes bâtisses au risque de porter atteinte à l'unité architecturale de cet ensemble classique du XVIIIe siècle. Le café du Waux-Hall et quelques annexes sont occupés en 1820 par la «Société du Concert Noble» qui y adjoint une prestigieuse salle de bal, selon les plans de l'architecte Charles Vander Straeten. L'ensemble est loué en 1871 au «Cercle Artistique et Littéraire» qui, en 1951, accueille le «Cercle Gaulois». Le bâtiment occupé aujourd'hui par le «Cercle Gaulois» comprend la salle de Lorraine et la salle de bal, restée intacte, qui se caractérise par les quatre cariatides du sculpteur François Rude. La salle de Lorraine date de 1783 et appartient à la partie la plus ancienne de l'ensemble. Des pilastres de style composite rythment l'espace et le plafond est paré d'admirables stucs décoratifs. Elle fut un des hauts lieux de la vie musicale bruxelloise du XIXe siècle. De la salle de Lorraine on accède au salon vert et au salon royal où furent reçus de nombreux chefs d'état.

Visites guidées

30

PALAIS DES ACADEMIES

rue Ducale 1

de 10h à 18h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
métro ligne 2 Luxembourg
bus 20-34-38-54-71-95-96

Le Palais des Académies est un édifice néo-classique bâti entre 1823 et 1826, selon les plans de l'architecte Charles Vander Straeten, pour le prince d'Orange. Une rigoureuse symétrie régit les façades dont l'unique élément décoratif est l'utilisation contrastée de différents matériaux. Sur un parement de pierres bleues, des pilastres ioniques en ▶

Gilles Barnabé GUIMARD (1734-1805)

Architecte français installé à Bruxelles, Gilles Barnabé Guimard joue un rôle central dans l'introduction du premier néo-classicisme des années 1760-1780 issu de l'école de J.A. Gabriel et de J.F. Blondel.

Né près de Amboise, il étudie à l'Académie royale d'Architecture de Paris puis se fixe dans les Pays-Bas méridionaux. Dès 1761 il travaille sous la direction de J. Faulte dans le Bureau des Ouvrages de la Cour de Bruxelles qu'il abandonne en 1765 pour ses premières commandes personnelles: le catafalque dressé à Sainte-Gudule lors du décès de l'empereur François Ier et une fontaine à obélisque près de l'église de la Chapelle. En 1766, il est choisi comme professeur de la nouvelle section d'architecture de l'Académie créée par Charles de Lorraine mais abandonne rapidement sa charge. A partir des années 1770, il consacre l'essentiel de son activité au nouveau Quartier Royal où il assume des rôles variés, adapte et surveille la réalisation des projets parisiens, conçoit à titre personnel plusieurs bâtiments, dirige l'entreprise de quelques chantiers et accomplit un énorme travail de dessinateur pour la plupart des édifices. Pour la place Royale, il réalise la mise au point définitive des projets de l'architecte français Barré et assure la surveillance des chantiers. Autour du Parc, il est notamment l'auteur de la façade du Conseil de Brabant (Parlement actuel) et des entrées du jardin.

La fin de sa carrière est marquée par la construction d'une des plus élégantes résidences néo-classiques de Belgique: le Château de Wanneghem-Lede (Audenarde) conçu vers 1784 dans un style proche de celui de J.A. Gabriel. Après la chute du régime autrichien, il retourne en France où il est nommé en 1796 professeur de l'Ecole Centrale de Tours.

▶ pierre de taille marquent de leur stricte verticalité l'articulation des façades. L'aménagement intérieur est conçu par Tilman-François Suys.

Le prince d'Orange réside dans ce bâtiment jusqu'à l'indépendance de la Belgique en 1830. L'immeuble est alors mis sous séquestre et ce n'est qu'en 1842 qu'il est cédé à l'Etat belge. Il est offert en 1853 au duc de Brabant, le futur roi Léopold II, ce dernier n'y résidera jamais. Pendant quelques années, entre 1859 et 1862, il est aménagé pour servir de Musée d'Art moderne et ce n'est qu'en 1876 qu'il est mis à la disposition de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts ainsi que de l'Académie royale de Médecine. Quatre bas-reliefs intégrés dans les façades de l'édifice évoquent chacune de ces disciplines. En 1965, le délabrement de la charpente du bâtiment nécessite une restauration en profondeur qui va s'effectuer sur une période de dix ans. A cette occasion, la salle centrale est rétablie dans son état d'origine et l'escalier d'honneur est reconstitué.

A l'extérieur, les jardins qui entourent le palais sont rehaussés par des monuments sculptés. Notamment la statue en marbre d'Adolphe Quetelet, mathématicien et statisticien, réalisée par Charles Fraikin, qui rend hommage au fondateur de l'Observatoire royal et à l'éminent membre de l'Académie des Sciences. Non loin est érigé un monument à la mémoire du chimiste Jean-Servais Stas, oeuvre du sculpteur Vinçotte. Les autres statues qui ornent le parc du Palais des Académies sont de la main de H.-J. Rutxhiel (Zéphir et Psyché), M. Kessels (Le Discobole), J. Geefs (L'Aurige), L. Jehotte (Cain Maudit) et J.-B. Van Heffen (La Surprise).

30

31 PALAIS ROYAL
place des Palais

de 9h30 à 18h
métro ligne 2 Luxembourg
trams 92-93-94
bus 20-38-60-71-95-96

Le Palais royal a été construit sur le Coudenberg à l'endroit où se trouvait jadis le palais des ducs de Brabant. Cette résidence est détruite par le feu et ce n'est que quarante ans plus tard que les ruines de la «cour brûlée» sont dégagées afin de pouvoir y construire un nouveau quartier dans le style néo-classique. La place Royale et les rues autour du parc prennent alors leur caractère actuel.

A l'endroit où s'érige aujourd'hui le palais, Louis Montoyer (1743-1811) bâtit deux hôtels de maître d'après les indications de l'architecte français Gilles Barnabé Guimard de Larabe (1734-1805). Le premier hôtel nommé Hôtel Belgiojoso d'après son premier occupant, est destiné au ministre plénipotentiaire autrichien. La deuxième demeure est connue sous le nom d'Hôtel Bender, le dernier occupant autrichien. Ces deux maisons sont séparées par la rue Héraldique, qui se trouvait dans le prolongement de l'axe central du parc, et perpendiculaire à la place des Palais.

Quand le roi Guillaume des Pays-Bas prend possession de ces deux demeures, il veut les réunir afin d'en faire une seule résidence. Sous la direction de l'architecte des Palais royaux, Ghislain Joseph Henry (1754-1820), *plusieurs architectes* dessinent ensemble un plan pour ce palais royal. Henry meurt avant que les travaux de construction ne commencent réellement. Charles Vander Straeten (1771-1834) lui succède. Plus tard ce dernier est remplacé par Tilman-François Suys (1783-1861). Ces derniers architectes ont incontestablement imprimé leur *empreinte sur les nouvelles constructions* quoique liés par les plans originaux, approuvés par le roi.

Le monarque ne réalise ces plans que petit à petit, afin de pouvoir en contrôler les dépenses. Pour cette raison, une partie seulement des travaux est terminée à la veille de l'indépendance belge: l'aile d'habitation est prête, les deux hôtels de maître sont reliés et le palais doté d'une façade uniforme. Restent encore à réaliser un escalier monumental, des salons d'apparat dans la partie centrale ainsi que la réfection complète de l'aile gauche. Ces projets ne seront exécutés que beaucoup *plus tard, sous le règne* du roi Léopold II, mais dans un style différent.

Les Salons blancs, la Salle Empire et la Grande Antichambre faisaient partie des appartements d'apparat du ministre plénipotentiaire autrichien dont la résidence fut construite entre 1780 et 1785. Ces salons sont préservés sous le règne du roi Guillaume des Pays-Bas. Le roi Léopold Ier occupe le palais tel qu'il le reçoit et n'y fait pas de grands travaux. Son fils, le roi Léopold II, le fait rafraîchir au début de son règne. C'est à ce moment-là que les lustres actuels y sont installés. Au début du siècle, la nouvelle façade du palais est construite. A cette occasion, le Salon blanc est rallongé et les fenêtres et cheminées adaptées. Malgré tous ces travaux, la décoration originale est respectée. La Salle Empire, qui compte cinq travées séparées par des colonnes corinthiennes, est conçue à la fin du XVIIIe siècle comme salle de bal et de fête. Le roi Guillaume Ier, qui régnait sur nos régions entre 1815 et 1830, la fait agrandir en y ajoutant une antichambre, qui interrompt la régularité à l'avant-dernière travée, à hauteur des deux grands miroirs. Cette transformation est exécutée sous la direction de Suys qui fait appel à François Rude (1784-1855) pour la décoration du plafond et à Jean-Louis Van Geel (1787-1852) pour celle autour des trois miroirs du fond. La Salle Empire change encore d'apparence en 1867, quand Alphonse Balat (1818-1895) remplace les lustres Empire par les luminaires actuels et fait démolir deux cheminées qui se trouvaient devant les deux grands miroirs. Les girandoles qu'il fait apposer à chaque colonne, seront enlevées lors de récents travaux de restauration.

La Grande Antichambre date de l'époque hollandaise. Elle réunit les Hôtels Bender et Belgiojoso bien avant que Suys ne construisit la nouvelle façade du palais de Guillaume Ier. L'Antichambre est alors soutenue par une colonnade qui permet le passage vers la rue Héraldique, réalisation de Vander Straeten. Cet architecte travaille entre-temps pour le prince héritier à la construction d'un palais en ville (l'actuel Palais des Académies) et d'un pavillon d'été à Tervueren. Pour la décoration de ces demeures, il fait appel au sculpteur français François Rude qui réalise, plus tard, sous la direction de Suys, la frise en bas-relief de

la Grande Antichambre. Cette frise rappelle les principales activités économiques du royaume des Pays-Bas, à savoir: le commerce, la navigation, l'industrie et l'agriculture. On y voit aussi les qualités que le roi met en oeuvre pour gouverner son pays : la force, la paix, la richesse et la sagesse. Au-dessus de la porte, trône le lion hollandais que l'on reconnaît aux flèches et à l'épée qu'il tient dans ses pattes. Beaucoup de meubles et d'objets décoratifs qui agrémentaient la résidence du roi Guillaume subsistent dans le palais.

Il existe encore d'autres vestiges néo-classiques parmi lesquels la Cour d'Honneur, visible à partir du Salon bleu. En face de ce Salon bleu se trouvaient les appartements privés de la reine Wilhelmine.

Le palais a beaucoup changé depuis cette époque. Sous l'impulsion du roi Léopold II, l'architecte Alphonse Balat l'a agrandi vers 1870 avec l'Escalier d'Honneur, la Salle du Trône, la Salle des Marbres, la Grande Galerie, le Salon du Penseur et les appartements de l'aile gauche. La façade arrière et la façade

31

latérale du côté de l'Hôtel Bellevue datent également de cette époque. Au début de ce siècle, la nouvelle façade du palais fut réalisée. Tout comme la Salle des Glaces elle est l'oeuvre de Henri Maquet (1839-1909). Le Palais royal n'a plus guère changé d'apparence depuis.

L'accent est mis sur les Salons blancs, la Salle Empire et la Grande Antichambre

32

FONDATION ROI BAUDOUIN

rue Brederode 21

de 10h à 18h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
métro ligne 2 Luxembourg et Porte de Namur
bus 20-34-38-54-60-71-95-96

Situé derrière le Palais royal, cet hôtel de maître néo-classique est édifié en 1779. Il est, à l'origine, destiné à abriter le Bureau des Ouvrages de la Cour, administration responsable de la mise en oeuvre et de la maintenance des édifices de la Cour.

Le contrôleur L.J. Baudour y réside jusqu'en 1798, date à laquelle il a l'opportunité d'acquérir le bâtiment pour son usage personnel lors de sa mise en vente publique.

Des personnalités importantes vont ensuite occuper l'hôtel, comme De Brouckère, père du futur bourgmestre, puis plusieurs générations de la lignée d'Oultremont dont certains membres sont liés, à des titres divers, aux maisons royales d'Orange puis de Saxe-Cobourg.

La famille de Mérode y séjourne également avant que la maison ne passe à la Donation Royale et que s'y installe le Musée de la Dynastie, poursuivant ainsi sans surprise sa destinée royale.

Lorsqu'en 1981, le bâtiment devient le siège de la Fondation Roi Baudouin, la boucle est pour ainsi dire bouclée. Pour mieux répondre à sa nouvelle affectation, les anciennes écuries à droite de l'hôtel de maître sont transformées pour abriter un nouveau bâtiment contenant l'actuelle salle de réunion. L'ordonnance des écuries avec sept travées rythmées par des arcs en plein cintre au rez-de-chaussée et des fenêtres rectangulaires à l'étage est entièrement conservée.

C'est dans ce lieu qu'une équipe motivée et enthousiaste travaille à l'amélioration des conditions de vie de l'ensemble de la population, et ce dans nombre de domaines comme le social, l'aménagement du territoire, l'environnement naturel, le patrimoine architectural et culturel, l'économique, la prospective, l'aide au développement et, récemment, la formation de la jeunesse et le rapprochement entre les communautés de notre pays.

33

CONSEIL D'ETAT

rue de la Science 33

de 10h à 18h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
métro ligne 2 Luxembourg
bus 20-34-38-54-60-95-96

En 1858, le marquis d'Assche fait édifier un grand hôtel de maître au square Frère-Orban. Pour Alphonse Balat, l'architecte, c'est la première réalisation d'importance à Bruxelles. Influencé par la Renaissance italienne, il donne à ses façades l'austérité des palais romains. C'est la polychromie qui caractérise ici la façade en pierre de taille jaune alternant avec la pierre bleue utili-

33

BRUXELLES
Extension

Charles VANDER STRAETEN (1771-1834)

Devenu architecte du roi au moment où Guillaume Ier lance un programme de constructions monumentales, Charles Vander Straeten réalise, pendant une courte décennie, quelques-uns des principaux édifices néo-classiques de Bruxelles.

Sa formation pendant les années troublées qui suivent la révolution brabançonne reste très mal connue. Dès l'installation du régime hollandais en 1815, il seconde l'architecte du roi Ghislain-Joseph Henry sur divers chantiers bruxellois et entame une carrière au service du gouvernement. A partir de 1816, il transforme entièrement l'intérieur du Conseil de Brabant converti en Palais des Etats Généraux. L'année suivante, il conçoit pour le prince héritier une élégante villa à proximité du Château de Tervueren (1817, détruite). A la mort de Henry en 1820, il reprend immédiatement sa fonction et est chargé de poursuivre sans délai les travaux du nouveau Palais royal aménagé à l'extrémité du Parc, à partir de la réunion de deux hôtels de la fin du XVIIIe siècle. D'autres commandes affluent. Le gouvernement lui confie le projet définitif du monument de Waterloo qu'il dessine sous la forme d'un tertre conique surmonté d'un lion en fer. Pour le prince héritier, il construit encore la vaste résidence en bordure du Parc - le futur Palais des Académies - qui restera son oeuvre la plus connue (1823-1826). Parmi ses autres réalisations disparues ou fortement altérées, il faut encore citer la salle de bal du Concert Noble (1820), l'aménagement du boulevard du Régent, le Château de Schiplaken.

34

▶ see pour les angles et les encadrements de fenêtre. Ce judicieux jeu de couleurs est une innovation à l'époque et procure à l'édifice un éclat particulier. Conservant de grands espaces entre les fenêtres, Balat crée sur la façade de larges champs aveugles qui mettent en valeur les encadrements accentués des fenêtres, coiffées de frontons. L'entrée monumentale placée dans l'axe de la façade revêt la forme d'un porche en plein cintre typiquement florentin, flanqué de colonnes doriques et couronné d'un balcon. Ce «palais» dont la façade est trois fois plus large que celle d'une maison bourgeoise possède un intérieur remarquable. L'allée carrossable donne accès à deux vestibules reliés l'un à l'autre par un palier sous coupole. Ce palier peut être considéré comme une préfiguration de l'escalier que Balat conçoit quelques années plus tard au Palais royal. Le premier étage se compose de salons et de salles de réception au luxueux décor de style Louis XVI.

Le futur couple royal, Albert et Elisabeth, y demeure de 1901 à 1909. Léopold III, son frère Charles et sa soeur Marie-Josée y naîtront.

Le Conseil d'Etat s'installe dans l'hôtel en 1946. Il a pour mission, d'une part de conseiller le parlement et la royauté sur le plan législatif et réglementaire, d'autre part, en tant que juridiction administrative, de régler les différends entre administrations.

Visites guidées assurées grâce à la collaboration de l'asbl ARCADIA, à 10h, 11h, 14h et 15h

34

EGLISE SAINT-JOSEPH

square Frère-Orban

de 10h a 16h30
metro ligne 2 Luxembourg
bus 20-34-38-54-60-95-96

C'est en tant qu'architecte attaché à la Société Civile pour l'Agrandissement et l'Embellissement de la Ville que Tilman-François Suys est désigné pour dresser les plans du nouveau quartier Léopold. La «Société Civile» considère que l'édification d'une église stimulerait l'essor de ce quartier, l'un des premiers à être implanté à l'extérieur de l'ancienne enceinte de la ville. La construction de l'église Saint-Joseph est également confiée à Suys, les travaux sont entamés en 1842 et l'église inaugurée en 1849.

La silhouette de la façade est visiblement inspirée de l'église romaine de la Trinité des Monts bâtie au XVIe siècle. Construite en pierre d'Ecaussinnes et en pierre de taille bleue, elle présente un amalgame de diverses influences stylistiques. On peut déceler des influences palladiennes au niveau de la partie inférieure de la façade, notamment le porche en plein cintre, flanqué de deux parties latérales fortement rythmées par des colonnes ioniques. Quant aux tours, c'est le modèle architectural du classicisme français qui prévaut. Un tel agencement de volumes autonomes, sans transition visuelle, est caractéristique du néo-classicisme.

Le plan de l'église est rectangulaire et comporte trois vaisseaux d'égale hauteur, séparés par deux rangées de colonnes corinthiennes qui se répètent contre les murs des vaisseaux latéraux sous la forme de colonnes semi-engagées. De larges fenêtres cintrées diffusent une lumière intense et amplifient le volume. Le choeur se termine par un mur plat couvert par une immense peinture de Wiertz figurant la «Fuite en Egypte». A l'extrémité de chacun des deux vaisseaux latéraux sont présentées à gauche une peinture de Van Maldeghem, «Notre-Dame du Bon Conseil», et à droite, une oeuvre de Guffens, «Saint-Alphonse, docteur de l'Eglise». Le grand autel est en marbre blanc. L'église compte quelques joyaux d'ébénisterie dont la chaire, les confessionnaux richement sculptés et les stalles de style Renaissance.

Visites guidées assurées grâce à la collaboration de l'asbl ARCADIA, à 10h, 11h, 14h et 15h

35

MAISON DE LA FRANCITE

rue Joseph II 18

de 10h a 18h
metro lignes 1A/B et ligne 2 Arts-Loi

Parmi les derniers hôtels de maître qui subsistent dans la rue Joseph II, cet édifice conserve un soubassement entièrement constitué de pierre bleue. Construit au milieu du XIXe siècle, il doit sa configuration actuelle à l'architecte Léon Govaerts qui, au moment de l'épanouissement de l'Art Nouveau, le modernise à la demande de son propriétaire, monsieur Hele. Dans le cadre de ces transformations, le permis de bâtir est introduit en 1894 à la Ville de Bruxelles. Govaerts remplace le balcon du premier étage par un bow-window qui donne à la façade un élément structurel vertical. Chaque fenêtre est pourvue d'un volet à armature métallique dont le caisson est ajouré de palmettes.

L'intérieur est un chef-d'oeuvre de l'éclectisme. Les murs du hall et de la cage d'escalier sont recouverts de marbre rose et blanc, le sol est fait de mosaïques et la lumière du jour est diffusée par des vitraux colorés. A l'étage, le salon côté rue conserve un remarquable décor de stucs, de boiseries et de panneaux moulurés. Le plafond est orné d'une peinture allégorique de Privat-Livemont, l'artiste qui signe aussi l'affiche de l'Exposition Internationale de Bruxelles en 1897.

Vers le jardin, le salon communique avec une grande salle constituée de trois volumes successifs que l'on traverse en passant de l'obscurité à la lumière et d'un décor néo-classique (avec cheminée en marbre supportée par des cariatides) à un décor Art Nouveau. Une douce lumière bleutée, diffusée par une coupole vitrée, éclaire le dernier de ces trois volumes, un atrium avec de fines colonnes en laiton et des architraves métalliques.

Installée dans le bâtiment depuis 1976, la Maison de la Francité oeuvre pour la défense et le rayonnement de la langue française à Bruxelles et en Wallonie.

36

ECOLE ROYALE MILITAIRE

avenue de la Renaissance 30

de 10h a 18h
metro lignes 1A/B Merode
bus 20-61

La revue «La Belgique Militaire» commente la visite de l'attaché militaire français aux nouveaux bâtiments de l'Ecole Royale Militaire, installée jadis dans l'Abbaye de La Cambre, en concluant: «Notre école militaire est certainement un des plus beaux établissements militaires de l'Europe».

Le bâtiment principal de l'Ecole Militaire, situé avenue de la Renaissance et daté de 1907, n'a rien perdu de son élégance et de son allure royale. Il illustre à la fois la persistance de l'inspiration néo-classique au XXe siècle et le choix stylistique imposé par Léopold II (le souverain de l'époque) au développement architectural de Bruxelles. L'architecte Henri Maquet dresse les plans d'un édifice de style Louis XVI. L'entrée principale est flanquée des statues de Mars et Minerve signées par Braecke. Le

fronton monumental, sculpté par Hérain, représente une allégorie de la Belgique qui, sous la protection de Mars, fait appel au patriotisme, aux arts et aux sciences pour former ses futurs chefs militaires.

Dans le hall, on découvre quatre plaques de bronze de J. Marin dédiées aux professeurs et élèves de l'école morts pour la patrie. A droite se trouve la bibliothèque où sont conservés des ouvrages originaux des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles (Bernoulli, Descartes, Diderot, Rousseau...), dont une édition de l'«Encyclopédie de Diderot et d'Alembert».

L'escalier d'honneur mène à la chapelle et au grand auditoire qui est aujourd'hui converti en salle d'exposition et de réception. C'est dans cet auditoire que se déroulent chaque année les examens d'admission.

La chapelle a été conçue sur le modèle des édifices du culte attachés aux châteaux et palais: le rez-de-chaussée est accessible au public et un étage réservé aux châtelains et à la famille royale. Du point de vue architectural, la chapelle s'intègre parfaitement au bâtiment. Les vitraux, attribués à Spreters, sont d'inspiration Art Nouveau.

Visites guidées dès formation d'un groupe

37

LE BOTANIQUE-CENTRE CULTUREL DE LA COMMUNAUTE FRANCAISE

rue Royale 236
Saint-Josse-ten-Noode

de 10h à 18h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
métro ligne 2 Botanique
trams 92-93-94
bus 61

Un premier jardin botanique fut créé en 1797 pour former les élèves de l'Ecole centrale de la Dyle. Il est supprimé en 1826.

C'est alors que, à la demande de la Société Royale d'Horticulture des Pays-Bas, tout est mis en oeuvre pour réaliser un nouveau jardin botanique destiné à abriter les anciennes collections. Tilman-François Suys dessine deux projets qui, tour à tour, sont refusés car trop coûteux. Suys publie néanmoins son second projet, un bâtiment central circulaire surmonté d'une coupole et prolongé par deux ailes qui se terminent par un portique à colonnes; la coupole et les façades des ailes latérales sont vitrées.

L'actuel jardin botanique est finalement réalisé par Pierre Gineste, auteur de la décoration du Théâtre Royal de la Monnaie, qui s'inspire largement du projet de Suys sans parvenir à en conserver le caractère grandiose.

L'inauguration a lieu en 1829. Elle s'accompagne d'un banquet suivi d'une fête champêtre. Entre 1842 et 1854, Suys complète l'édifice d'un portique d'entrée rue Royale, d'une grande salle de fête et d'une extension de l'orangerie.

De 1939 à 1958, la plupart des collections sont transférées au domaine de Bouchout et le jardin botanique est alors abandonné. Il ne renaîtra de ses cendres qu'en 1984, complètement restauré, sa rotonde transformée en salle de spectacle, ses anciennes serres en salles d'exposition, de cinéma et en cafétéria. Le «Botanique» était né. Devenu Centre culturel de la Communauté française de Belgique, ce superbe témoin de l'architecture néo-classique a trouvé une nouvelle raison d'être.

Visites guidées assurées grâce à la collaboration de l'asbl ARCADIA à 10h, 11h, 14h et 15h

37

38

HOTEL PUCCINI

rue Royale 294
Saint-Josse-ten-Noode

de 10h à 18h
le rez-de-chaussée du bâtiment
est accessible aux personnes à mobilité réduite
métro ligne 2 Botanique
trams 92-93-94

Giacomo Puccini (Lucques 1858 -Bruxelles 1924) avait choisi d'habiter, pendant ses séjours dans notre capitale, un immeuble faisant partie de quatre maisons groupées, construites par l'architecte A. Mennesier sur une commande du baron de Menil. L'ensemble est formé d'une double habitation centrale flanquée de deux petites maisons, à l'origine identiques, qui assurent sa liaison avec les autres immeubles de la rue Royale. La sévérité de la construction est remarquable dans cette façade et rappelle le palais du marquis d'Assche (actuellement le Conseil d'Etat) de l'architecte Balat, un des premiers exemples de la néo-Renaissance italienne à Bruxelles (1858). Une des autres caractéristiques de l'Hôtel Puccini est la réintégration de la pierre ou l'emploi visible de matériaux de construction.

L'intérieur de l'habitation du baron de Menil, qui devint l'Hôtel Puccini, est un exemple intéressant d'un style éclectique où l'on retrouve des accents néo-Renaissance, néo-Louis XV, néo-Louis XVI et même néo-gothique. Le style de l'intérieur correspond très peu à celui de la façade. La polychromie joue un rôle important dans cet intérieur: les plafonds, les portes et les lambris sont peints. Un salon au premier étage possède encore ses meubles originaux. Dans la plupart des salons, les lustres, très beaux, n'ont pas été remplacés.

Le bâtiment abrite les salles culturelles de la Province de Brabant qui en est propriétaire.

Exposition rétrospective du peintre A.P. de Kat (rez-de-chaussée)
Exposition de portraits appartenant au patrimoine artistique de la Province de Brabant (1er étage)

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE

SCHAERBEEK

EVERE

ANIMATION

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE

Rallye du néo-classicisme

Observer, rechercher, analyser, découvrir le patrimoine néo-classique à Saint-Josse-ten-Noode et aux environs, tel est l'objectif du rallye destiné aux jeunes de 18 à 25 ans à l'occasion de la Journée du Patrimoine. L'itinéraire précis est présenté sous forme d'énigmes et se parcourt individuellement. Trois lauréats seront primés.
Le questionnaire bilingue est disponible au lieu de départ:
rue du Marteau 19
de 10h à 12h et de 14h à 16h
métro lignes 1A/B et ligne 2 Arts-Loi
bus 29-63-65-66

Pour plus de renseignements:
Service d'Information et d'Animation des Jeunes
rue du Marteau 19
1040 Bruxelles
tél. 02/219.46.80

Auguste Jean Joseph PAYEN
(1801-1877)

Issu d'une lignée d'architectes tournaisiens, Auguste Jean Joseph Payen est le fils de l'architecte de la Ville de Bruxelles Auguste Payen (1759-1812) et le petit-neveu de Antoine Payen, collaborateur de Charles de Wailly.

Il suit d'abord l'enseignement de Bruno Renard à l'Académie de Tournai puis entre dans le bureau de l'architecte de la Ville de Bruxelles Nicolas Roget avec lequel il réalise les deux nouvelles ailes de la place du Musée et l'observatoire de la place Quetelet. Au lendemain de l'indépendance de 1830, il reprend la charge d'architecte de la Ville. Il termine le tronçon du boulevard entre la porte de Hal et la porte d'Anderlecht, réalise cinq paires d'octrois pour les portes de Namur, d'Anderlecht, de Ninove, de Flandre et du Rivage puis construit les nouveaux abattoirs placés en bordure du boulevard entre la porte d'Anderlecht et la porte de Flandre (détruits).

En 1841, il renonce à la charge d'architecte de la Ville et entame la seconde partie de sa carrière, dominée par la fonction d'architecte-ingénieur des Chemins de Fer de l'Etat. Pendant plus de vingt ans, il dote la Belgique d'une partie importante de son premier réseau de gares avec les stations de Bruxelles-Midi, Ostende, Bruges, Verviers, Manage, Pépinster, Gand, Courtrai, Lier, Wetteren... Parallèlement à son activité d'architecte officiel, il est encore l'auteur de nombreux bâtiments privés et enseigne à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles de 1835 à 1870.

39

EGLISE SAINTS-JEAN ET NICOLAS
rue de Brabant 73-75
Schaerbeek

de 10h à 11h15 et de 12h30 à 18h
bus 38

A sa mort, en 1849, Jean-Nicolas Névraumont destine une partie de son héritage à la construction d'une nouvelle église à Schaerbeek. Ce projet répondait à un besoin réel du fait de l'accroissement continu de la population schaerbeekoise. L'architecte J.P.J. Peeters est chargé de concevoir les plans et de réaliser l'édifice. Dès décembre de la même année, les travaux sont entrepris mais le projet de Peeters ne sera jamais tout à fait achevé et il subira de considérables modifications. C'est ainsi que la tour carrée n'est pas surmontée d'une flèche. Toutes les interventions de personnalités telles que D. Peeters, E. Carpentier et G. Hansotte pour terminer l'édifice restent sans effets.

Le porche est d'une exécution beaucoup plus élaborée que ne le projetaient les plans d'origine. L'étroite entrée principale conçue par J.P.J. Peeters est insérée entre deux massifs à refends qui supportent le niveau supérieur avec colonnes et fronton. Cet ensemble est d'apparence néo-classique, mais indéniablement pourvu d'éléments éclectiques.

De plan en croix latine, l'église comporte une nef principale terminée par une abside couverte par trois coupoles séparées par des doubleaux jumelés. L'ensemble de la voûte est soutenu par des colonnes corinthiennes jumelées, agencement auquel renvoient les pilastres qui scandent, sur toute leur longueur, les murs des vaisseaux latéraux. Ce type de voûte classique, d'usage dans l'architecture civile, est ici ajusté pour correspondre aux dimensions d'un édifice religieux.

Cette église, dont la finition intérieure est d'une très grande richesse, est classée depuis le 22 février 1984.

40

MAISON DES ARTS
chaussée de Haecht 147
Schaerbeek

de 10h à 18h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
trams 92-93

Situé à l'arrière d'un bâtiment édifié au n° 147 de la chaussée de Haecht, le château construit en 1826 pour Charles-Louis Eenens, marchand de drap dans le hameau dit «Op den Zavel», est aujourd'hui connu sous le nom de Maison des Arts. A l'origine la riche propriété s'étend sur 81 ares, jusqu'à la rue de la Poste, derrière la rue Royale. Elle est aujourd'hui nettement plus modeste, même si elle est dans un premier temps agrandie par le fils du propriétaire, le général Alexis-Michel Eenens qui annexe deux ailes au bâtiment.

En 1875, une partie du terrain est expropriée pour y construire des habitations. Grâce à la fille du général, laquelle avait épousé le vicomte Georges Terlinden, le château Eenens où elle vécut jusqu'à sa mort en 1950, devient la propriété de la Commune de Schaerbeek. Celle-ci y crée un centre culturel et le rebaptise Maison des Arts. A l'intérieur, on peut admirer décors et mobiliers Louis XV et Louis XVI. Inattendu mais remarquable, le manteau de cheminée de la salle à manger est décoré de carreaux de «Delft» fabriqués à Gand avant l'installation des protestants à Delft même.

41

41

LYCEE DE LA COMMUNAUTE FRANÇAISE
rue Verwée 12
Schaerbeek

de 10h à 18h
trams 92-93

Vers 1870, la Commune de Schaerbeek dispense un enseignement gratuit au sein de deux écoles moyennes, la première rue des Palais, la seconde destinée aux filles place de la Reine. Cette dernière possède des locaux dans deux bâtiments distincts: les classes de maternelle et de primaire étaient installées à la rue des Palais tandis que les classes supérieures se trouvaient à la rue Vandeweyer.

Lorsqu'en 1881, 383 élèves sont inscrits à l'école de la rue Vandeweyer, le problème du manque de locaux se fait pressant. Au début, on aménage des classes dans la maison communale et enfin, en 1904, l'école s'installe dans ses propres bâtiments de la rue Verwée, récemment achevés et édifiés par l'architecte communal H. Jaumot.

L'édifice présente une façade néo-classique composée de deux niveaux séparés par un cordon-larmier. Des colonnes ioniques engagées séparant les fenêtres à l'étage, une frise de métopes et de triglyphes, un fronton triangulaire à la travée de gauche et la balustrade ajourée complètent le langage formel strictement néo-classique de cette façade.

Le néo-classicisme domine aussi à l'intérieur de l'école dans le large vestibule qui débouche sur le préau. Dans cet espace couvert, le traitement des arcs en plein cintre des fenêtres retombant sur des pilastres est encore classique bien que le métal soit partout présent aussi bien dans les fermes de charpente que dans les escaliers, les balustrades etc. Les bâtiments annexes ont été achevés récemment et l'école mixte compte aujourd'hui une section maternelle, une école primaire et les deux degrés inférieurs du secondaire.

42

ANCIENNE VILLA DE J.B. ROL
rue Chaumontel 5
Schaerbeek

de 10h à 18h
accès pour les personnes à mobilité réduite rue Chaumontel 3
bus 59

Vers la fin du XIXe siècle, la congrégation de la Sainte Famille implantée rue Ducale à Bruxelles acquiert, à l'extérieur de la ville, le Château d'Helmet afin que les religieuses et leurs élèves puissent s'y rendre les jours de congé et bénéficier ainsi de meilleures conditions de santé. La propriété de campagne est occupée par la congrégation dès février 1891.

Le Château d'Helmet se transforme rapidement en un établissement d'instruction pour jeunes filles de classe aisée à qui on donne une formation morale personnalisée plutôt qu'un enseignement ordinaire. Le succès de l'école est tel qu'il devient bientôt nécessaire d'agrandir les bâtiments. En juin de la même année, la première pierre d'une aile nouvelle est posée et les travaux sont achevés au mois d'octobre. Dans les nouveaux locaux, chaque pensionnaire dispose de sa chambre.

En 1892, la décision est prise d'y fonder aussi une école gratuite aménagée dans l'orangerie; en 1893 d'y ouvrir une école dominicale pour adultes et, en 1894, s'y ajoute une école gardienne. De nouveaux bâtiments sont construits à front de rue pour abriter les différentes sections de l'enseignement gratuit. On fait appel à l'architecte Emar Collès pour édifier une nouvelle chapelle qui est conçue en style néo-gothique.

Bien d'autres constructions sont adjointes depuis cette époque: une cour de récréation couverte, un musée, une nouvelle aile, une salle des fêtes et des classes.

Le charme de l'«Institut d'Helmet» réside en grande partie dans le parc, l'ancien jardin Walckiers (du nom d'un des propriétaires), aux arbres rares, aux statues à l'antique et aux fabriques romantiques. Aujourd'hui, l'«Institut de la Sainte Famille d'Helmet» comprend une école maternelle et primaire et une école d'enseignement secondaire général.

43

CIMETIERE DE BRUXELLES

avenue du Cimetière de Bruxelles 151
Evere

de 8h30 à 16h30
le cimetière est accessible aux personnes à mobilité réduite
bus 63-66-67

Bruxelles comprenait jusqu'en 1872 trois cimetières situés respectivement à Saint-Gilles, Saint-Josse-ten-Noode et Molenbeek-Saint-Jean. Le Conseil Supérieur d'Hygiène Publique les considère comme «un danger permanent pour la santé publique» et, dans ce contexte, la décision est prise d'aménager un nouveau cimetière à Evere.

La ville prévoit initialement d'y affecter 15 hectares de terrain mais le projet retenu est celui d'un cimetière romantique avec des pelouses, des allées arborées, des chemins et des ronds-points où seulement la moitié de la superficie est affectée aux sépultures. C'est la raison pour laquelle, en 1874, la ville achète finalement un terrain de 30 hectares à cinq kilomètres du centre de la ville.

Le 6 août, le bourgmestre Jules Anspach annonce aux Bruxellois l'ouverture du cimetière d'Evere et la fin des inhumations dans les trois anciens cimetières. Le plan du nouveau cimetière s'inscrit dans un grand carré entièrement clôturé d'un haut mur de briques rouges bordé d'un cordon de pierres de taille. Environ 900 tombes sont transférées à Evere entre 1879 et 1888. Dessiné par l'architecte Victor Jamaer, l'ensemble comporte une grille à l'entrée. Le cimetière devient opérationnel en 1885.

Dans le courant de l'année 1889, on lui adjoint encore un terrain de 11 hectares. Dès lors, le cimetière comprend quatre ronds-points. Une hiérarchie dans l'attribution des concessions est établie en fonction de la structure du cimetière: les tombes individuelles sont aménagées aux ronds-points selon leurs qualités esthétiques ou la célébrité du défunt; les autres tombes sont établies le long des allées et des chemins. C'est ainsi qu'au Grand Rond-Point des Bourgmestres sont enterrés Charles De Brouckère, Jules Anspach, Emile De Mot, Charles Buls et Adolphe Max.

La grande avenue est bordée de sépultures remarquables parmi lesquelles celles des barons de Quadt Huchtenbruck et de Roisin de Taintegnies.

Visite guidée à 11h, mettant l'accent sur les monuments funéraires se rapportant au thème de la Journée du Patrimoine

WOLUWE-SAINT-LAMBERT

AUDERGHEM

WATERMAEL-BOITSFORT

44

CHATEAU MALOU

chaussée de Stockel 45
Woluwé-Saint-Lambert

de 10h à 18h
bus 28

Dès le milieu du XVIIe siècle, un petit château, le «Speelgoet», ainsi que le vaste domaine de 37 hectares de terres, de prés et d'étangs qui l'entourent, appartiennent aux Preud'homme, famille d'origine brabançonne. Contraints pour des raisons financières à s'en défaire, ils cèdent le domaine au surintendant général des Monts-de-Piété, Charles Coeberger, qui s'empresse de le revendre en 1654 aux Jésuites de Bruxelles. Lors de la suppression de la Compagnie, en 1773, le domaine est acquis par un banquier d'origine liégeoise, Lambert de Lamberts, qui fait raser le château existant et, en 1776, construit une imposante demeure néo-classique: l'actuel Château Malou.

Entre 1829 et 1850, Pierre-Louis Van Gobbelschroy, ministre de l'Intérieur, des Colonies et de l'Industrie sous le régime hollandais, réside dans le château et l'enrichit d'une bibliothèque exceptionnelle.

En 1853, Jules Malou, une des figures majeures du monde politique et financier belge du XIXe siècle, achète le château auquel son nom sera désormais attaché. Catholique et conservateur, Malou devient tour à tour premier ministre et vice-gouverneur de la Société Générale avant de perdre sa popularité sous le gouvernement libéral, lors de la guerre scolaire. Ses descendants conservent le domaine jusqu'en 1952, date à laquelle ils cèdent le château à la Commune de Woluwé-Saint-Lambert. Restauré en 1970, il constitue aujourd'hui un lieu culturel particulièrement marqué sur le plan artistique par la présence de la Galerie de Prêt d'Oeuvres d'Art. C'est en 1977 que les écuries datant du XVIIIe siècle et appelées «la maison espagnole», sont restaurées. Elles abritent aujourd'hui la Maison des Arts Spontanés et Naïfs.

Exposition et montage audiovisuel sur l'architecture néo-classique à Woluwé-Saint-Lambert

45

ROUGE-CLOITRE

rue du Rouge-Cloître 10
Auderghem

de 10h à 18h
le bâtiment est accessible aux personnes à mobilité réduite
bus 72-96

La dénomination historique de ce monastère établi au centre de la forêt de Soignes est «Saint-Paul en Soignes». Le nom de «Rood Kloos-ter» lui aurait été attribué en raison des murs d'enceinte recouverts d'un enduit rouge, à moins que le terme «rode» ne signifie «terrains déboisés et débroussaillés» comme c'est le cas pour Rhode-Saint-Genèse.

Le cloître est fondé en 1367-1369 et devient rapidement prieuré lorsque les moines adoptent la règle de saint Augustin. La proximité de Bruxelles et de la Cour, l'abondance du gibier dans les bois qui l'entourent, attirent au Rouge-Cloître les princes et les seigneurs. Charles Quint s'y serait souvent arrêté pour se désaltérer à l'une des sources appelée depuis «source de l'empereur».

Peu à peu, le monastère acquiert la réputation de centre spécialisé en reliure et en miniature. C'est ici que Hugo Van der Goes passe les dernières années de sa vie (1478-1482) en tant que frère convers.

Endommagé en 1572 par un incendie provoqué au cours des guerres de religion, le monastère n'est réoccupé par les chanoines qu'en 1607. Il est fermé sous le règne de Joseph II, en 1784. Cinq ans plus tard, les Augustins y reprennent la vie monacale, mais en 1797, à la suite de la Révolution française, les bâtiments sont définitivement abandonnés.

Dans le courant du XIXe siècle, il passe aux mains de différents propriétaires et est racheté en 1911 par l'Etat belge qui le classe en 1965.

Après une histoire aussi mouvementée, quelques bâtiments ou parties d'entre-eux seulement sont conservés dans leur état d'origine. Il s'agit du mur d'enceinte en pierres de taille datant de 1452, du portail et de différentes parties de la ferme du XVIIIe siècle, du réfectoire et cuisines attenantes du XVIe siècle, fortement défigurés, et de l'aile sud du couvent avec le chapitre et le dormitorium reconstruits au XVIIIe siècle, aujourd'hui transformé en restaurant. Quant à l'église, elle est totalement détruite par un incendie en 1834. Le bâtiment principal de la ferme, restauré, abrite le Centre d'Art du Rouge- ▶

▶ Cloître qui comprend des ateliers de peinture et le centre d'information «La Forêt de Soignes»

Exposition d'oeuvres participant au prix 1992 du Centre d'Art

46

CHATEAU BISCHOFFSHEIM
Kattenberg 19
Watermael-Boitsfort
de 10h a 18h
bus 95

A la lisière de la forêt de Soignes se dresse, dans un vaste parc conçu à l'anglaise, le Château Bischoffsheim de style néo-classique. Mieux connu sous le nom du château «des Fougères» ou «de Bauer», cette construction accueille actuellement l'administration et la direction de l'International School of Brussels.

Le premier propriétaire de cette demeure est le célèbre Jonathan Raphaël Bischoffsheim, homme politique libéral (sénateur), banquier, fondateur et administrateur de maintes entreprises industrielles et de transport. Ami et confident de Léopold Ier («Mon cher Bisch»), il est incontestable que J.R. Bischoffsheim marque son époque. La commune de Watermael-Boitsfort a souvent bénéficié des dons de ce philanthrope et mécène.

J.R. Bischoffsheim acquiert à Boitsfort des étendues de terrains qu'il fait aménager en parc, avec l'intention d'y construire une résidence d'été pour les siens. En 1848, la maison du jardinier et les étables sont achevées. Les travaux de construction du château lui-même sont entrepris six années plus tard.

C'est en 1900 que Ferdinand Bischoffsheim, fils de Jonathan Raphaël, ajoute deux ailes à ce vaste bâtiment rectangulaire. Les plans de ces remaniements sont de la main du célèbre architecte Henri Maquet (1839-1909). Ce dernier est notamment l'auteur de nombreuses maisons de maître et hôtels particuliers pour la haute société. Il est également conseiller de Léopold II qui lui confie les transformations et les aménagements du Palais royal.

La spacieuse maison d'été des Bischoffsheim est un témoin intéressant d'une architecture néo-classique tardive. Les salons du rez-de-chaussée sont décorés dans le style éclectique, d'inspiration néo-classique, avec plusieurs éléments empruntés à la néo-Renaissance. Les matériaux utilisés (parquets composés de différentes essences de bois, plafonds peints, cheminées sculptées en marbre, portes ouvragées, etc.) témoignent du faste que les propriétaires ont voulu donner à leur seconde résidence.

Exposition et montage audiovisuel de cartes postales anciennes et de documents relatifs au château et à l'architecture néo-classique

WOLUWE-SAINT-PIERRE

ETTERBEEK

IXELLES

SAINT-GILLES

47

ECOLE COMMUNALE «LES MARRONNIERS»
rue Fétis 29
Etterbeek
de 14h a 18h
bus 34-36

La rue Fétis porte le nom de François-Joseph Fétis, compositeur, musicologue et premier directeur du Conservatoire Royal de Bruxelles. Elle fut aménagée au début des années 1870 sous le majorat de Edouard Lacomblé. C'est dans cette rue qu'est établie l'entrée d'une école édifiée en 1870. Elle accueille les classes qui auparavant occu-

47

ANIMATION
WOLUWE-SAINT-PIERRE

Ballade sur une voie royale

Une promenade guidée, en français et en néerlandais, permet de découvrir le long de l'avenue de Tervueren la persistance de caractéristiques néo-classiques sur les facades de certains hôtels de maître, témoins de l'époque de creation de l'avenue par Léopold II.

Heures de départ: 10h et 14h
Lieu de départ: sous les arcades du Cinquantenaire
métro lignes 1A/B Mérode tram 81 bus 20-80
Lieu d'arrivée: Musée du Transport urbain
avenue de Tervueren 364b
ouvert de 10h à 19h, accès gratuit
trams 39-44 bus 36-42
Trajet retour: du Musée au square Montgomery, en trams anciens accessibles avec le ticket spécial mis en vente par la S.T.I.B. à l'occasion de la Journée du Patrimoine

Une collaboration entre le Fonds du Patrimoine communal et le Sociaal-Kulturele Raad de Woluwé Saint-Pierre, la S.T.I.B. et l'asbl «Musée du Transport urbain bruxellois».

paient une partie des locaux de la maison communale. Vers la fin du XIXe siècle, lorsqu'une nouvelle école pour garçons est ouverte à la chaussée Saint-Pierre, les filles s'installent dans l'établissement de la rue Fétis et les bâtiments de la maison communale sont alors définitivement libérés de toute affectation scolaire.

Au XIXe siècle, l'enseignement est une des principales préoccupations des autorités communales ce qui explique le système scolaire étendu (communal, de l'Etat et écoles libres) dont dispose encore aujourd'hui la commune d'Etterbeek. L'école «Les Marronniers» appartenait à l'époque à l'enseignement communal et s'appelait l'école communale numéro 2.

48

MAISON COMMUNALE

place Fernand Cocq / chaussée d'Ixelles 168
Ixelles
de 10h à 18h
bus 54-71

Conçu et réalisé par l'architecte Vander Straeten entre 1833 et 1835, à l'emplacement d'un ancien manoir dit «Le Tulipant», le pavillon de style néo-classique qui sert aujourd'hui de maison communale à Ixelles est construit sur la commande du violoniste Charles de Bériot (1802-1870). Il n'y vit que quelques mois avec son épouse, la célèbre cantatrice Maria-Félicité Garcia, dite «La Malibran». Elle meurt en effet accidentellement en septembre 1836. Son nom reste cependant attaché à l'édifice, que le musicien cédera à la Commune d'Ixelles en 1849. Il acquiert entre-temps un autre pavillon qui deviendra la maison communale de Saint-Josse-ten-Noode!

De facture classique, le bâtiment a gardé l'essentiel de sa structure d'origine. Précédé d'un large escalier, il s'ouvre sur une rotonde largement éclairée par cinq hautes baies en plein cintre. Ce sont là les principales concessions à la courbe, l'ensemble du pavillon, en brique enduite et peint en blanc, étant dominé par le volume cubique et la ligne droite.

Lors des transformations intervenues entre 1905 et 1909, cette belle sobriété est quelque peu mise au goût du jour par l'ajout d'encadrements de baies, de balustrades et de frontons.

En 1922, à la suite de l'accroissement de la population, la commune annexe et acquiert des immeubles sis à l'arrière du pavillon ainsi que le long de la chaussée d'Ixelles.

L'intérieur s'organise autour d'un espace central éclairé d'une verrière, la «salle des pas perdus»; en façade se trouve la salle du conseil et sa rotonde; sur les côtés, la salle du collège et le cabinet du bourgmestre.

Que ce soient les peintures murales, les aquarelles, les toiles de Meunier, Tytgat, Hannon, De Saedeleer, etc. ou les sculptures de Dillens et Vinçotte, que ce soient les collections d'oeuvres d'art et de meubles, tout contribue à donner à cet intérieur un éclat particulier. Aujourd'hui le pavillon ne remplit plus qu'une fonction de représentation, l'administration étant répartie dans les immeubles annexes.

49

ECOLE EDMOND PEETERS

rue Sans-Souci 94
Ixelles
de 10h à 18h
bus 54-71

En 1846, la Commune d'Ixelles dispense un enseignement gratuit à 350 filles et garçons dans ses trois écoles communales. Lorsqu'en 1858, il lui faut refuser l'inscription de 170 élèves par manque de locaux, la décision de bâtir une nouvelle école ne se fait pas attendre. Erigée dans la rue Sans-Souci grâce aux subventions de l'Etat et de la Province, la nouvelle école communale n° 1 est le premier complexe scolaire de qualité d'Ixelles. L'établissement ouvre ses portes en 1860 et accueille 392 élèves.

Dès la création de cette école, une nouvelle politique de l'enseignement est menée au niveau de la commune. On crée le poste de «directeur de l'instruction publique» et les élèves sont regroupés par tranches d'âge en cinq niveaux. Le budget consacré à l'enseignement est de quatre fois supérieur au minimum légal et malgré cela, ce sont uniquement les enfants de la bourgeoisie francophone des «faubourgs» qui bénéficient de cet enseignement modernisé.

L'architecte de l'école, L. Rousselle, se réfère aux dispositions du programme de la construction et de l'aménagement de bâtiments scolaires promulgué en 1852. Son école est donnée comme modèle dans le livre de référence des bâtiments scolaires de Belgique établi par L. Blandot. Initialement, l'école se composait de deux ailes parallèles d'un seul niveau. Chacune d'elles comporte quatre locaux pour garçons et quatre locaux pour filles, les classes comptaient de 48 à 64 élèves. Entre ces deux ailes, un couloir central est divisé en deux parties avec entrée et sanitaires séparés. L'édifice, aux façades enduites en blanc, est implanté au centre d'un terrain et séparé de la rue par une cour de récréation arborée.

En 1870, le bâtiment est surélevé d'un niveau, ce qui modifie sensiblement son aspect, mais il conserve l'articulation de la façade principale avec ses fenêtres à linteau cintré et son avant-corps central. De part et d'autre de cette façade est édifiée une entrée en saillie. Aujourd'hui, c'est l'Ecole professionnelle communale Edmond Peeters qui occupe les lieux.

Visites guidées assurées par le Cercle d'Histoire locale d'Ixelles

50

ECOLE SANS-SOUCI

rue Sans-Souci 130
Ixelles
de 10h à 18h
bus 54-71

En 1873-74, près de 2000 élèves suivent les cours des écoles communales d'Ixelles alors que dix ans auparavant, ils n'étaient que la moitié. Ce succès est dû à la contribution de la «Ligue de l'Enseignement», une association libérale pour la propagation de l'instruction laïque qui cherche à encourager la scolarité des enfants, notamment par des dons de vêtements et la gratuité des repas au sein de l'école.

Dès 1866, il est question de construire une école pour filles. Ouverte en 1874 seulement, elle est implantée dans l'alignement de la rue Sans-Souci. L'architecte Louis Coenraets conçoit un bâtiment scolaire en retrait de la rue, aux façades enduites en blanc et capable d'accueillir 560 élèves. La façade principale comporte une travée centrale légèrement en saillie avec une entrée. Cet avant-corps est pourvu de pilastres aux angles et couronné d'un fronton triangulaire. Les fenêtres aveugles du premier étage réalisent la symétrie classique.

Cette école préfigure de manière embryonnaire le modèle de la typologie établie par la «Ligue de l'Enseignement» : le préau, à la fois cour de récréation couverte, salle de fête et espace de circulation, constitue le centre de l'école. Il est ▶

ANIMATION SAINT-GILLES

Exposition «L'architecture néo-classique à Saint-Gilles»

L'exposition présente à l'aide de photographies, plans, archives et illustrations anciennes, une quarantaine de bâtiments parfois méconnus ou oubliés.

Hôtel de Ville de Saint-Gilles
Place Maurice Van Meenen, 39
de 10h à 18h
métro ligne 2 Porte de Hal
trams 18-55-81-90
bus 48-54

Visite guidée «Saint-Gilles classique»

Visite à travers les rues, impasses, boulevards et avenues de Saint-Gilles, sous la conduite de Jean de Salle, membre de la Commission Royale des Monuments et des Sites et résidant à Saint-Gilles.
Cette promenade commentée retrace l'histoire de l'urbanisation de la commune et met l'accent sur les éléments de façades, témoins de l'esprit néo-classique.
Une documentation avec notice biographique des architectes est mise à disposition.

Lieu de départ: Hôtel de Ville de Saint-Gilles à 14h.

Publié à l'occasion de la Journée du Patrimoine, l'ouvrage de G. De Keyser, *Les dossiers de l'urbanisme saint-gillois* présente un inventaire des bâtiments de la commune.

50

▶ bordé des classes et du bureau du directeur. Dans ce cas-ci, le préau prend, au rez-de-chaussée, la forme d'un couloir long et étroit situé dans l'axe de l'entrée principale. A l'étage, il se déploie en un hall lumineux avec galeries bordées de classes. Une lanterne vitrée à ossature métallique l'éclaire et en amplifie le volume. Deux cages d'escalier séparent les classes et donnent accès à la cour de récréation qui entoure l'école.

Visites guidées assurées par le Cercle d'Histoire locale d'Ixelles

51

HABITATION
rue Paul-Emile Janson 36
Ixelles
de 10h à 18h
trams 81-93-94

La fin du XIXe siècle voit la construction, rue Paul-Emile Janson à Ixelles, d'une série de maisons aux façades en pierres de taille de style éclectique et d'une grande sobriété. Elles appartiennent encore à la tradition architecturale classique malgré l'édification en 1893, au numéro 6 de la même rue, de l'Hôtel Tassel de Victor Horta qui par son vocabulaire architectural novateur marque la naissance de l'Art Nouveau à Bruxelles. Cet étonnant contraste entre classicisme et modernité témoigne de l'enracinement de la tradition dans l'architecture bruxelloise.

La première habitation érigée dans le quartier est le numéro 36. Elle fut occupée par une famille de brasseurs, les Rodenbach. On y retrouve aujourd'hui encore la distribution intérieure traditionnelle, à savoir les pièces en enfilade avec couloir latéral et, à l'extrémité du couloir, l'escalier en bois qui conduit à l'étage. A partir du bel-étage, on découvre dans la cage d'escalier un jeu de miroirs recouvrant toute la surface murale du palier. Les très belles moulures des plafonds au bel-étage sont attribuées au sculpteur français Auguste Rodin qui (quoi qu'il en soit) séjourna à Bruxelles de 1871 à 1877.

Le jardin situé derrière la maison est aujourd'hui public et porte le nom de parc Faider. Le légendaire Buffalo Bill y aurait planté un arbre.

UCCLE

FOREST

ANDERLECHT

52

OBSERVATOIRE ROYAL
avenue Circulaire 3-5
Uccle
de 10h à 17h
le site est accessible aux personnes à mobilité réduite
bus 60

L'observatoire est depuis 1831 installé au boulevard Bischoffsheim à Bruxelles. Vers 1880 naît l'idée de créer un vaste centre scientifique. L'observatoire est alors transféré à Uccle et implanté dans un lieu privilégié, champêtre à l'origine, qui aujourd'hui encore est convoité par la bourgeoisie bruxelloise.

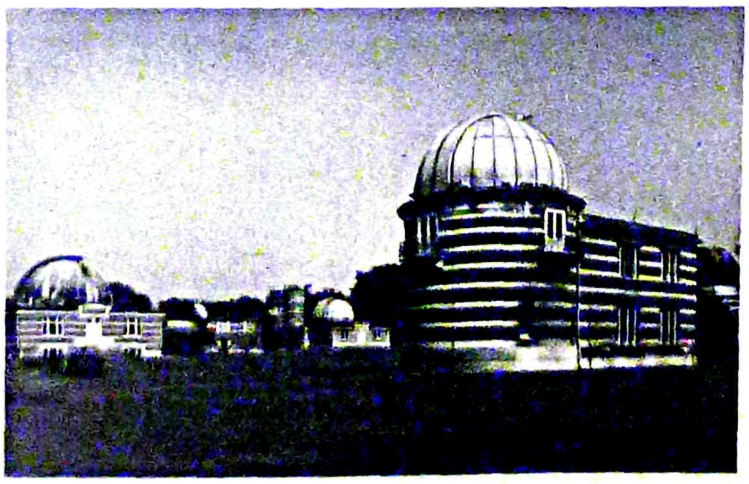
Le nouvel observatoire et ses installations sont établis à une altitude de 100 m, sur une surface parfaitement circulaire de 12 hectares, comme le rappelle le nom de l'avenue qui en fait le tour. Ses plans sont confiés à Octave Van Rysselberghe en collaboration avec deux de ses frères, Charles et François.

Au fil des années, de nouveaux bâtiments sont venus s'ajouter aux premières constructions, mais la disposition générale du plan de Van Rysselberghe reste bien apparente.

Cet ensemble d'édifices, reliés les uns aux autres par des galeries, s'ouvre sur une vaste cour d'honneur. Le bâtiment central, d'une austérité encore accentuée par l'emploi de la brique, est relié à deux constructions identiques conçues dans la même veine. Par contre, les deux vastes pavillons disposés aux extrémités de cet ensemble font appel à des matériaux plus luxueux. Ces pavillons peuvent aisément être qualifiés d'hôtels de maître, ce qui se justifie aussi par leur fonction puisqu'ils abritent la demeure du directeur pour l'un et la résidence de fonctionnaires pour l'autre. Ils sont reliés aux autres constructions par une petite galerie couverte, en parfaite harmonie stylistique. Le parc est parsemé de plusieurs petits édicules dont certains se distinguent par leur toiture en cuivre, arrondie et amovible, permettant d'y installer les lunettes. Le long de l'avenue Circulaire, la grosse bourgeoisie s'est fait élever d'imposantes maisons de campagne, comme la villa «Les Epinglettes» conçue en 1899 par Victor Horta. Dans les environs immédiats, sont implantés des villas et châteaux entourés de parcs tels que celui de Wolvendael.

Promenade accompagnée
Exposition des travaux de J. Van Grieken sur l'Observatoire, organisée par «Candelaershuys».

52



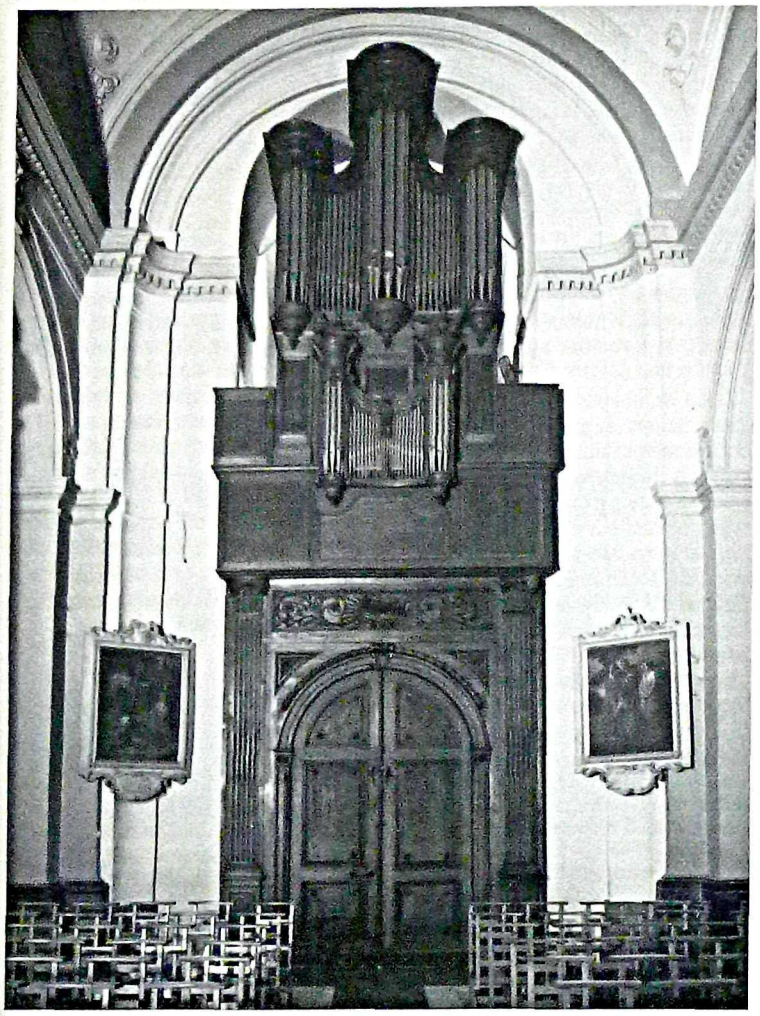
53

EGLISE SAINT-PIERRE
parvis Saint-Pierre
Uccle
de 13h à 16h30
trams 55-91-92
bus 38-41-43-51

La tradition rapporte que la naissance de la Commune d'Uccle remonte à 804, année où le pape Léon III se rend en compagnie de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Au passage il inaugure l'église Saint-Pierre. Quoiqu'il ne soit pas aisé de prouver ces faits, il reste que la consécration de l'église au premier évêque de Rome est le signe d'une origine ancienne. Les premières sources crédibles relatives à l'existence de l'église datent du XIe siècle.

La première église connue, de style roman, est édifiée vers 1200 et reste en fonction jusqu'en 1776. Devenue trop vétuste et trop exiguë pour une population croissante, elle est démolie après l'échec du projet d'agrandissement proposé par l'architecte Laurent-Benoît Dewez. Peu après, l'architecte Claude Fisco présente sans plus de succès les plans d'un nouvel édifice.

C'est le projet de Jean-François Wincqz qui est finalement adopté et



53

la nouvelle église est inaugurée en 1782. La façade est strictement conforme aux canons classiques qui prévalent à l'époque. Son décor dépouillé est animé d'une alternance de briques et de pierres. Trois travées soulignées par des encadrements de pierre divisent la partie inférieure de la façade. L'avant-corps central est pourvu d'une porte à linteau droit surmonté d'une fenêtre en demi-lune. L'étage supérieur se rattache au rez-de-chaussée par des ailerons de forme concave. L'ensemble est dominé par une tour. De plan basilical sans transept, l'église s'inscrit dans un rectangle divisé en trois nefs et sept travées. Au dépouillement de la façade correspond celui de l'intérieur qui présente une double rangée de colonnes toscanes au socle massif auxquelles répondent les pilastres adossés aux murs des collatéraux. Ni les travaux d'embellissement de 1884, ni l'agrandissement et la restauration entre 1938 et 1952 n'ont altéré le classicisme de l'édifice.

Echelonné du XVIIe au XXe siècle, le mobilier reflète l'évolution de l'art religieux dans nos régions. La plupart des pièces sont contemporaines de la construction de l'édifice ou des restaurations et remaniements. Le mobilier comprend de nombreuses pièces d'argenterie réalisées vers 1770 par l'orfèvre J. F. Vander Donck.

Visites guidées assurées par le Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Uccle et environs
Illustrations musicales par M. De Smet, organiste titulaire, à 14h, 15h et 16h. Oeuvres de A. Raison, M. Corrette, G.-G. Nivers et N. de Grigny.
En collaboration avec l'asbl «La Renaissance de l'Orgue»

54

ANCIENNE ABBAYE
place Saint-Denis 9
Forest

de 10h à 18h
trams 18-52
bus 50-51

L'abbaye de Forest a été fondée entre 1102 et 1106 par les premières moniales de l'ordre de saint Benoît. C'est à l'origine un prieuré qui ne deviendra abbaye qu'en 1239, lorsque les bénédictines deviennent indépendantes. En 1400, on érige une nouvelle église destinée exclusivement aux moniales tandis que la population de Forest fréquente l'ancienne église.

Les premiers bâtiments de l'abbaye ainsi que les archives qui y étaient conservées sont détruits le 26 mars 1764 par un incendie. A peine quelques semaines plus tard la communauté religieuse décide la reconstruction de l'abbaye. Les plans sont dessinés par l'architecte néo-classique Laurent-Benoît Dewez, défenseur du retour aux principes de l'architecture antique. Le majestueux bâtiment d'entrée donne accès à une cour rectangulaire autour de laquelle sont disposées, avec une rigoureuse symétrie, différentes bâtisses en briques roses: le cloître, l'hôtellerie, la maison du chapelain et les chambres des domestiques. A l'arrière-plan sont implantés les écuries, la laiterie et les communs. L'ensemble est entouré d'un mur d'enceinte et dispose d'un étang, de deux vergers et de jardins parcourus de chemins.

Trente ans plus tard les armées révolutionnaires envahissent le pays et pillent l'abbaye qui est vendue comme bien national.

La Commune de Forest acquiert les bâtiments de l'ancienne abbaye en 1964. Elle les restaure peu à peu et y organise des activités culturelles.

Exposition rétrospective du sculpteur V. Rousseau

55

PORTAIL DE LA MAISON VANDENPEEREBOOM
place de la Vaillance 17
Anderlecht

de 10h à 18h
métro ligne 1B Saint-Guidon
tram 103
bus 47-49

En 1890, Jules Vandenpeereboom, ministre des Chemins de Fer, des Postes et Télégraphes, acquiert une propriété, située place de la Vaillance à Anderlecht, sur laquelle était établie une maison de chanoine datant du XVIe siècle. Le propriétaire la fait démolir et construit à son emplacement une habitation dont les plans sont signés par l'architecte François Malfait. Lors de la reconstruction, l'architecture du XVIe siècle est fidèlement reproduite.

Très vite, l'édifice se fait connaître sous le nom de «Château d'Anderlecht», de «Maison Flamande» et de «Musée Vandenpeereboom», grâce à la riche collection d'objets d'art conservée par le propriétaire.

Lorsque l'ancien ministre décède en 1917, il lègue sa propriété et sa collection d'art à l'Etat. En 1924, le bâtiment abrite les archives de l'armée. En 1958, au moment de la démolition des bâtiments occupés par Les Archives Générales du Royaume pour faire place à la Bibliothèque Albertine, les archives relatives à l'histoire de Belgique ▶

Laurent-Benoît DEWEZ (1731-1812)

Architecte attitré de Charles de Lorraine, le liégeois Laurent-Benoît Dewez jouissait d'une réputation prestigieuse, due sans aucun doute à sa formation «internationale». Grâce à une bourse, il se rend en Italie en 1754 où il étudie à l'Académie de Rome et de Naples. Au cours de son séjour, il travaille avec l'architecte Luigi Vanvitelli et rencontre l'architecte anglais Robert Adam qui le persuade d'entreprendre un voyage à Londres. Avant de s'installer définitivement à Bruxelles en 1760, il travaille quelque temps au Portugal.

Cette formation lui vaut d'être nommé par Charles de Lorraine premier architecte à la Cour de Bruxelles. Il achève alors la construction du Palais de Charles de Lorraine à Bruxelles (place du Musée), oeuvre entreprise par son prédécesseur, J. Faulte.

Dewez laisse derrière lui une oeuvre importante qui comprend des couvents, des abbayes et des églises, notamment celles de Gembloux (1761), de Forest (1763), d'Affligem (1764), l'abbaye Saint-Pierre de Gand (1770), Vlierbeek (1780)... A l'analyse de son oeuvre, on peut définir l'architecture de Dewez comme rigoureusement conforme aux règles du classicisme et en totale harmonie avec la hiérarchie qui prévaut dans les monastères et abbayes. Dewez réalise également des châteaux (Seneffe 1760, chapelle Saint-Ulrik), d'agréables demeures rurales, mais aussi de plus modestes habitations urbaines ou encore la Maison de Force de la province à Vilvoorde (1773-1794). Sa maison personnelle, située rue de Laeken 75, est un des exemples les plus réussis de l'architecture privée de style Louis XVI à Bruxelles.

A la sobriété des façades correspondent souvent des intérieurs très luxueux, comme c'est le cas pour l'ancienne demeure abbatiale de Dieleghem à Jette (1775).

La période de gloire de Dewez est étroitement liée à celle du gouverneur des Pays-Bas autrichiens, Charles de Lorraine. Après la révolution, il se retire à Grand-Bigard où il finit ses jours.

Tilman-François SUYS (1783-1861)

Ne à Ostende, Suys suit pendant quatre ans les cours de l'Académie de Bruges puis, en 1805, il s'inscrit à l'Ecole Spéciale de Peinture, Sculpture et d'Architecture de Paris, ouverte à tous les citoyens de l'Empire français. Bénéficiant de l'enseignement de Rondelet, Dufourny, Percier et Fontaine, il se révèle un élève particulièrement brillant. Il remporte plusieurs concours d'émulation puis, en 1812, il gagne le prestigieux Grand Prix d'Architecture qui lui permet de faire un séjour de quatre ans à l'Académie des Beaux-Arts de Rome. Arrivé en Italie en 1813, il réalise pendant plusieurs années des relevés d'edifices de l'Antiquité et de la Renaissance qui lui permettent d'acquérir une culture classique exceptionnelle.

Entre-temps la Belgique est passée sous le régime hollandais et c'est au roi Guillaume Ier qu'il offre ses services à son retour d'Italie. Nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Amsterdam (1820) puis architecte du roi (1825), il partage ses activités entre les Pays-Bas (Nieuwe Kerk d'Amsterdam) et la Belgique où il dirige les projets royaux: reconstruction du Palais royal (détruit), aménagement intérieur du Palais du prince d'Orange, porte Guillaume à l'extrémité de la rue de Laeken (détruite). En 1826, il est chargé de concevoir le nouveau jardin botanique de Bruxelles dont la réalisation finale sera assurée par Gineste.

Après la révolution de 1830 et la fermeture des chantiers royaux, son activité se déplace vers une clientèle privée: villa Cazeaux rue Royale (détruite), Château Warocqué à Mariemont (détruit), église Saint-Joseph à Bruxelles, église Moïse et Aaron à Amsterdam..., ainsi que vers les travaux de restauration (Hôtel de Ville de Bruxelles, cathédrale Saint-Michel)

▶ sont transférées au «Château d'Anderlecht».

Après quelques détours, l'édifice est finalement affecté à l'Ecole Supérieure pour les Arts Plastiques qui l'occupe depuis 1979. Le bâtiment est implanté à l'arrière d'un édifice au porche néo-classique, place de la Vaillance. Entre les deux immeubles se trouve une cour intérieure typique avec un puits et une pompe. Cet ensemble constitue un decor idéal pour la pratique de la sculpture et de l'artisanat. L'école est réputée pour ses ateliers créatifs mais aussi pour ses ateliers de restauration.

56

JUSTICE DE PAIX
place de la Résistance 3
Anderlecht

de 10h a 18h
tram 103
bus 47-49

Le bâtiment qui abrite la Justice de Paix d'Anderlecht fut édifié en 1898 d'après les plans établis par l'architecte 's Jonghers. La construction n'était pas encore achevée que les locaux étaient occupés.

Comme un grand nombre de bâtiments publics du XIXe siècle, l'édifice reprend divers motifs de l'architecture antique. La façade est d'inspiration néo-Renaissance et présente une ordonnance symétrique. Un fronton couronne la partie centrale de l'édifice tandis que la frise sous corniche, telle une frise dorique, est décorée de métopes mentionnant les communes faisant partie, à l'origine, du canton d'Anderlecht: Grand-Bigard, Zellik, Dilbeek, Itterbeek, Anderlecht, Bodeghem-Saint-Martin et Berchem-Sainte-Agathe. Les armoiries de la commune sont représentées au-dessus des six piliers. L'ensemble de la façade est composé d'un mélange harmonieux de matériaux du pays: la brique de Tubize et la pierre bleue.

Exposition de photographies (partim) "Anderlecht, paysages urbains, paysages humains", organisée par la Mission locale d'Anderlecht et la Papeterie

57

MAISON DES ARTISTES
rue du Bronze 14
Anderlecht

de 10h a 18h
tram 103

De 1952 à 1972, la Maison des Artistes, située dans le parc Astrid et appelée jadis «La Laiterie du Parc» accueillait les artistes anderlechtois. Lorsque la commune décide d'en faire une école, les artistes s'installent dans la maison de maître située 14 rue du Bronze. Construite en 1870, elle appartenait à Jacques Manne, un ingénieur qui fit fortune en inventant un nouveau traitement du bronze par le phosphore. Manne est aussi un des fondateurs du «Cercle d'Art» anderlechtois qui est encore actif aujourd'hui.

La commune acquiert la maison de la rue du Bronze en 1932 avec l'intention d'en faire une école. Elle y fonde une galerie d'art en 1976.

L'état de la maison s'étant progressivement dégradé, elle a été complètement remise à neuf l'an passé et de nouvelles salles d'exposition ont été aménagées. L'inauguration officielle a eu lieu en avril 1991 et la maison reçut alors l'appellation de «Maison des Artistes-Galerie d'Art». Le lieu est ouvert à tous les artistes francophones et néerlandophones. Chaque année trois expositions thématiques y sont organisées.

Exposition de photographies (partim) "Anderlecht, paysages urbains, paysages humains", organisée par la Mission locale d'Anderlecht et la Papeterie

58

ECLUSE DU MIDI
boulevard Poincaré 77
Anderlecht

de 10h a 16h
tram 18
bus 47

La «Grote Spuy» (la grande écluse) se trouvait à l'endroit précis où la Senne pénétrait dans Bruxelles. Elle permettait, en cas de fortes pluies, de régler le débit des eaux et d'éviter ainsi des inondations. En 1807 l'écluse, attribuée à l'architecte Auguste Payen, est démolie pour faire place, l'année suivante, à une nouvelle écluse: une construction basse et cubique avec trois ouvertures de porte en demi-cercle, de style néo-classique. Elle se trouvait à peu près au milieu de l'avenue du Midi, telle un pont au-dessus de la Senne.

Au milieu du siècle dernier, on envisage de voûter la Senne car, malgré le système d'écluses, les inondations sont fréquentes et leurs conséquences désastreuses pour la population. Le voûtement de la Senne s'inscrit dans le plan d'assainissement à grande échelle du bourgmestre Jules Anspach. Un projet qui reçoit immédiatement le soutien du roi Léopold II.

59

La mission est confiée à l'architecte Léon Suys à qui il faut quatre ans (de 1867 à 1871) pour acheminer les eaux de la rivière dans un circuit de canalisations sur une distance de plus de deux kilomètres. Le centre de Bruxelles s'en trouve profondément modifié. Sur la Senne voûtée on crée un axe nord-sud: les boulevards du centre.

Lors des travaux de voûtement, une écluse plus grande - l'écluse du Midi - est construite sur le tracé de l'actuel boulevard Poincaré. Léon Suys s'inspire de l'édifice de Payen dont il réutilise, dans la mesure du possible, une partie des matériaux. Le 30 novembre 1871, c'est à l'écluse du Midi que se déroule l'inauguration officielle du voûtement de la Senne. Un système ingénieux est mis au point: l'eau s'écoule sous l'édifice dans deux canalisations et l'adduction d'eau est réglée par des cylindres à commande hydraulique qui actionnent deux portes d'écluse coulissant verticalement dans des rainures. En 1955, lorsque le cours de la Senne est dévié vers l'extérieur du Pentagone, l'écluse du Midi est désaffectée. L'édifice, seul vestige apparent du voûtement de la Senne, est inutilisé depuis plus de trente ans. Il est actuellement question de le restaurer.

Exposition
Visites guidées assurées grâce à la collaboration de l'asbl ARCADIA à 10h, 11h, 14h et 15h

59

MAISON COMMUNALE
rue du Comte de Flandre 20
Molenbeek-Saint-Jean

de 10h à 18h
bus 89

Sise à l'angle de la place Communale et de la rue du Comte de Flandre, la maison communale de Molenbeek-Saint-Jean est l'oeuvre de l'architecte Jean-Baptiste Janssens, directeur des travaux de la commune, à qui on doit également la conception du quartier du port.

L'administration communale occupait depuis 1861 un bâtiment néo-classique qui, en raison de son état de délabrement, a rapidement cédé la place à l'actuelle maison communale, pourvue d'un remarquable porche d'entrée.

Un escalier mène à un perron sous portique. La façade est ornée de quatre colonnes toscanes engagées et est surmontée d'une coupole en cuivre qui repose sur des piliers et des colonnes ioniques. Une lanterne couronne la coupole.

Dans la rue du Comte de Flandre, une deuxième entrée conduit à une cour intérieure autour de laquelle sont aménagés les bureaux de l'administration communale. La polychromie des façades à trois niveaux est remarquable: les murs sont en pierre blanche de Gobertange, les éléments décoratifs en pierre bleue et la coupole vert-de-gris en cuivre oxydé.

Pour des raisons avant tout fonctionnelles, le rez-de-chaussée est occupé par les services mis à la disposition du public. Un escalier d'honneur aboutit à un grand hall éclairé d'une verrière. De là, on accède à un double escalier. Salles du conseil, du collège, cabinet du bourgmestre et secrétariat communal se trouvent au premier étage. Amédée Lynen a participé à la décoration du cabinet du bourgmestre et de la salle du conseil; les lustres ont été exécutés par la Compagnie des Bronzes locale.

Une restauration complète de la décoration intérieure a été réalisée en 1957.

60

SITE: HABITATIONS, CAFE «LA COURONNE», BRASSERIE
place de l'Eglise, rue J.B. Vandendriesch, rue du Wilder
Berchem-Sainte-Agathe

de 10h à 18h
les bâtiments sont accessibles aux personnes à mobilité réduite
bus 20

Les abords de la place de l'Eglise correspondent au coeur du village où se dressait au XIe siècle une chapelle dédiée à la Sainte Croix. L'église Sainte-Agathe est érigée aux XIIe et XIIIe siècles, lors de l'extension de la paroisse. Après avoir été successivement détruite, reconstruite et agrandie elle est finalement classée en 1950 et restaurée en style roman en 1975. Aujourd'hui, elle abrite le centre culturel «La Vieille Eglise».

Les bâtiments groupés au centre du village ont avant tout une valeur d'ensemble. En face de l'église, une rangée de maisons (les numéros 1 à 13 de la place de l'Eglise) est édifiée en style éclectique d'inspiration néo-classique; au numéro 15 de la place on peut remarquer la Brasserie de style néo-Renaissance flamande et à l'angle (rue du Wilder 2-8) l'ancienne brasserie. Celle-ci, les bureaux, les écuries, les ateliers et la cour intérieure ont été construits en 1870-1880 par une famille de brasseurs, les Van Calck. En 1918, elle est reprise par la famille Merten qui y brasse, jusqu'en 1950, de la gueuze, de la lambic et de la faro. La brasserie cesse toute activité en 1965.

A l'angle de la place de l'Eglise et de la rue Vandendriesch, se trouve l'ancienne auberge «La Couronne» dont un des premiers exploitants, Jean-Baptiste Vandendriesch, était à la fois brasseur et échevin de la commune. Construite en 1869 en style néo-classique, elle faisait office d'auberge de village, de restaurant, de magasin et de relais de poste. En 1980, le Ministère de la Communauté flamande l'acquiert et après d'importantes transformations, y fonde un centre de rencontre.

La commune envisage la rénovation du centre du village. Le projet prévoit le réaménagement de la place de l'Eglise et la démolition des maisons situées aux numéros 5 et 7 de la rue Vandendriesch. Les deux anciennes auberges «Le Violon» et «Le Repos de la Montagne» devraient, après rénovation, être affectées au logement. On projette aussi de reconvertir la brasserie en un complexe de logements comprenant 38 appartements.

De 10h à 18h au café «La Couronne», montage audiovisuel sur le néo-classicisme à Bruxelles et plus particulièrement à Berchem-Sainte-Agathe. Promenades guidées dans la commune de 11h à 11h45 et de 14h à 14h45; point de départ: place Dr. Schweitzer, arrivée à l'ancienne église
Exposé sur les brasseries, les bières artisanales et régionales de jadis à Bruxelles, à 15h

61

ANCIENNE DEMEURE ABBATIALE DE DIELEGHEM
rue Jean Tiebackx 14
Jette

de 10h à 18h
le rez-de-chaussée est accessible aux personnes à mobilité réduite
bus 53

L'abbaye de Dieleghem est fondée en 1095 par Gauthier, évêque de Cambrai et Onulphe, seigneur de Wolvertem. Des bâtiments anciens il ne subsiste que le Palais abbatial dont la construction de style Louis XVI remonte aux environs de 1775. Laurent-Benoît Dewez, premier architecte de Charles de Lorraine, en dessine les plans.

Sous le régime français, le couvent est fermé, les religieux expulsés, les livres et les oeuvres d'art pillés. L'abbaye et son mobilier sont mis en vente en 1797, avec l'obligation de détruire les bâtiments religieux. C'est ainsi que l'église, le cloître et la salle du chapitre sont rasés et que seuls sont conservés la demeure de l'abbé, le mur d'enceinte et le porche d'entrée.

Le coup de grâce est donné par une société immobilière vers 1929: ▶

MOLENBEEK-SAINT-JEAN

BERCHEM-SAINTE-AGATHE

JETTE

LAEKEN

61

▶ le mur d'enceinte et le porche d'entrée disparaissent; seul vestige de l'ancienne abbaye, la demeure de l'abbé, appelée aussi «le Palais abbatial», est épargnée. En 1815 un certain Dekin écrivait: «En entrant dans le palais de l'abbé, car il mérite l'honneur de ce nom, une majestueuse rotonde vous reçoit; le stucateur, le sculpteur et le doreur y ont, à l'envi, étalé les ouvrages de leur art. Deux galeries, comme suspendues en l'air l'une au-dessus de l'autre, forment le plus élégant ornement de cette précieuse pièce... De superbes parquets de bois de différentes couleurs, un escalier unique dans son genre, dont les balustres de bois d'acajou, délicatement travaillés et incrustés de bronze, commandent votre admiration».

L'édifice est acheté en 1950 par la Commune de Jette et classé en 1953. L'architecte S. Brigode est chargé de sa restauration en 1959. L'ancienne demeure abbatiale devient musée communal et abrite le Musée du Comté de Jette et le Musée National de la Figurine Historique, ainsi qu'une riche collection de porcelaines de Bruxelles et de maquettes de bateau.

Exposition sur l'architecture néo-classique à Jette

62

CHATEAU BONAVENTURE
avenue du Sacré-Coeur 2-8 Jette

de 10h a 18h
trams 18-19-94
bus 53

Nicolas Bonaventure, l'un des premiers bourgmestres de Jette, acquiert aux environs de 1800 un vaste domaine, dépendant de la propriété de l'ancienne abbaye de Dieleghem, au milieu duquel il fait édifier un ravissant petit château.

La demeure est de style classique et a conservé son apparence d'origine. La façade blanche est parée de quatre pilastres ioniques surmontés de vasques décoratives reliées les unes aux autres par une balustrade à colonnettes. Le fronton triangulaire est percé d'un oculus. Les gravures de Paul Lauters (1806-1875), professeur de dessin au pensionnat installé ultérieurement dans le château, nous renvoient l'image d'un domaine du plus pur romantisme, parsemé de fontaines, d'escaliers, de labyrinthes, de cascades, d'une petite île, de sculptures et de pavillons. De tout cela il ne subsiste malheureusement que peu de choses; même le Temple de Jupiter, restauré pour abriter un buste du roi Baudouin, a été abandonné en 1985.

Nicolas Bonaventure a vécu dans son château jusqu'à sa mort, survenue en 1831. Il est enterré dans le cimetière de Jette. En 1834, le domaine est vendu à une communauté de religieuses françaises «les Dames de la Société du Sacré-Coeur de Jésus» qui y érigent un cloître, une chapelle et un pensionnat pour jeunes filles. Mère Barat, fondatrice de l'ordre, y meurt en 1865. Son corps intact est exhumé en 1893 et repose maintenant dans une châsse de cristal, sous l'autel de la chapelle de l'école.

63

CIMETIERE
parvis Notre-Dame 16 Laeken

trams 81-94

Souvent appelé le Père-Lachaise belge, le cimetière de Laeken est non seulement le plus ancien des quatre cimetières bruxellois mais il est aussi l'un des plus importants du pays au niveau historique et artistique. Etabli autour de l'ancienne église de Laeken, il est agrandi aux environs de 1850 selon un tracé rigoureux que l'on peut comparer à celui du Parc royal. Entre la fin du XIXe siècle et 1921, date de son annexion à Bruxelles, il est le lieu de sépulture privilégié des notables de Bruxelles et de ses environs. Les monuments funéraires du cimetière de Laeken offrent un éventail complet des différents styles des XIXe et XXe siècles. On y découvre des oeuvres des architectes Henri Beyaert, Tilman-François Suys, Paul Saintenoy ou des sculpteurs Isidore de Rudder, Guillaume Geefs, Julien Dillens, et même un exemplaire original du «Penseur» d'Auguste Rodin sur le tombeau de Jef Dillen. Parmi les tombes, dont la plupart sont sinistres et inquiétantes, on peut admirer de réelles oeuvres d'art. Certains monuments funéraires d'inspiration classique sont dignes d'être mentionnés comme la chapelle de Poelaert, oeuvre de Joachim Benoît, avec le buste de l'architecte signé par A.F. Bouré; le tombeau de Partoes avec un buste de Guillaume Geefs et le monument de la famille Ghémar. D'autres monuments sont de style éclectique comme la tombe d'Alphonse Balat, l'architecte des serres de Laeken ou encore la chapelle funéraire de la famille Cogher attribuée à J.P. Cluysenaar et ornée d'un gisant sculpté par Guillaume Geefs dans du marbre de Carrare.

Près de l'entrée principale du cimetière se trouve l'ancien atelier de sculpture de la famille Salu qui a connu trois générations successives de sculpteurs de monuments funéraires. Une partie de cet atelier est actuellement mise à la disposition de l'asbl «Epitaphe» qui se consacre aux cimetières, monuments funéraires et tombes en Flandre.

Visites guidées d'environ 45 minutes, en rapport avec le thème

Chapelle de l'Institut Pacheco

BRUXELLES ET LE NEO-CLASSICISME

La tendance «classique» dans l'architecture bruxelloise peut s'enorgueillir d'une longue tradition. Dès la reconstruction de la ville après le bombardement de 1695, le somptueux baroque italo-flamand est supplanté par un style baroque classicisant d'inspiration française. La nouvelle aile de l'Hôtel de Ville et les principales maisons des corporations sur la Grand-Place donnent le ton. Le rococo frivole, si florissant dans le courant du XVIIIe siècle dans des villes comme Gand et Liège, n'a trouvé ici qu'une maigre expression.

Depuis les années 1750-60 un regain d'intérêt pour l'Antiquité classique s'annonce. Des fouilles sont entreprises à Pompéi et Herculanum, Winckelmann publie sa «Geschichte der Kunst des Altertums». Le «Grand Tour» amène de nombreux voyageurs à Rome et à Athènes. La rencontre avec les vestiges de l'art grec et romain favorise la naissance d'un style nouveau ou d'une mode, le classicisme. Des entablements et des frontons classiques, des colonnes et des pilastres monumentaux, des guirlandes et des entrelacs décoratifs, des rudentures et des rosettes, ainsi que la feuille d'acanthe omniprésente, caractérisent une architecture qui, à l'origine, ne vise qu'une imitation purement décorative.

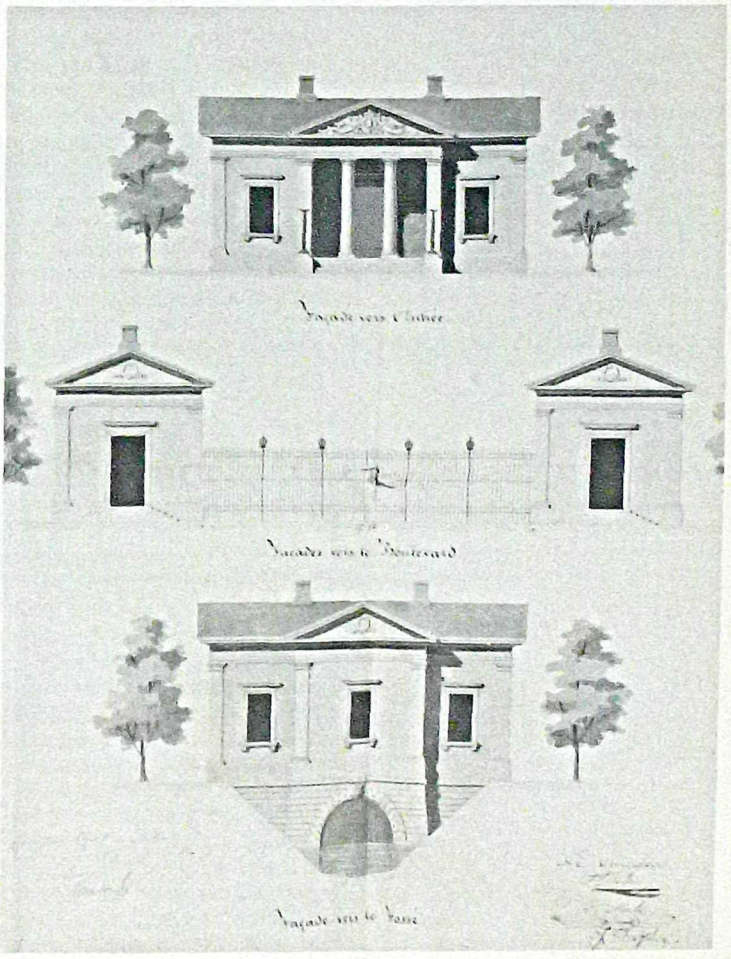
Dans nos régions, le classicisme emporte la préférence des autorités autrichiennes, suivies par la noblesse et le haut clergé. Ce n'est pas un hasard si le nouveau palais du gouverneur général Charles de Lorraine **10**, création de l'architecte de la Cour Jean Faulte, orné de sculptures allégoriques de Laurent Delcaux, appartient aux premières manifestations du classicisme. Dans le haut de la ville, les ruines de l'ancien palais sont remplacées par un élégant quartier conçu par Jean-Vincent-Benoît Barré et Barnabé Guimard, d'après le modèle français. La place Royale et la Warande forment - ainsi que la place des Martyrs **3** de Claude Fisco - un ensemble clos, avec des effets scénographiques très forts, rendus à l'aide du compas et de l'équerre. C'est dans ces splendides coulisses que la vie mondaine connaît rapidement un florissement exceptionnel. En outre, l'introduction du style va de pair avec un renouveau important dans la culture de l'habitation, basé sur les principes de «convenance» et de «confort».

A la campagne, devenue la nouvelle Arcadie, le classicisme se manifeste dans l'édification de châteaux, résidences et abbayes. Dans la résidence archiducale Schoonenberg à Laeken, conçue par Charles De Wailly, le nouvel attrait pour le romantisme et pour l'exotisme se manifeste clairement dans le parc à l'anglaise, par de petits temples, des serres aux plantes tropicales et une pagode chinoise. De nombreuses villas, comme celle de J.B. Rol à Schaerbeek **42** attribuée à Antoine Payen, et celle de Nicolas Melciade Bonaventure à Jette **62**, en offrent un modeste écho. Les abbayes et les couvents déploient leur puissance et leur richesse dans la reconstruction de leurs bâtiments, qui rivalisent sans peine avec leurs homologues partout ailleurs dans le monde. Laurent-Benoît Dewez, maître incontesté du genre, dessine entre autres le porche de l'abbaye de Forest **54** et la prélature princière de l'abbaye de Dieleghem à Jette **61**. La violence révolutionnaire met fin à ce monde idyllique. L'architecture de l'an I, chargée d'idéaux utopiques, est le plus souvent restée lettre morte dans nos régions. Sous la période hollandaise et pendant les premières années de l'indépendance de la Belgique, Bruxelles prend progressivement l'allure d'une capitale moderne. Cette période coïncide avec le début de l'industrialisation du pays, la montée de la bourgeoisie et l'exode vers la ville.

Depuis Paris, le néo-classicisme est prôné comme une architecture rejetant l'inutile et remplaçant l'ornement par le fonctionnel, les formes pures, la symétrie rigoureuse et l'uniformité. L'architecte théoricien Jean-Nicolas-Louis Durand exerce une grande influence sur son temps. Il subordonne la construction à des modèles typologiques basés sur des trames orthogonales. Faire un stage chez les deux architectes de l'Empire, Percier et Fontaine, est considéré comme la formation idéale. Partout on redécouvre la plastique de Palladio.

Pour la première fois, la ville est débarrassée des murs d'enceinte médiévaux qui la gênent. Ils sont remplacés par un imposant boulevard, une promenade aux larges perspectives, conçu par l'ingénieur hydrologue de l'Etat Jean-Baptiste Vifquain. Les octrois d'Auguste Payen remplacent les anciennes portes de la ville. Dans le haut de la ville, des palais majestueux sont construits pour le roi et le prince héritier. Leurs salons en marbre richement dorés, leur donnent la prestance royale souhaitée. Charles Vander Straeten et Tilman-François Suys, qui a étudié à Paris, embrassent une carrière au service de la Cour et de l'aristocratie. Des bâtiments prestigieux, tels que la Monnaie **2**, temple de l'art lyrique dessiné par Louis-Emmanuel-Aimé Damesme, sont implantés au centre d'ensembles architecturaux homogènes. La place des Barricades **26**, de forme circulaire, et la place du Musée, toutes deux construites par Nicolas Roget, ont lentement mais sûrement transformé le cadre familier de la ville. L'organisation de la structure sociale se traduit par de nouveaux programmes de construction, tels que les écoles, les hôpitaux, le palais de justice, la prison centrale ou encore les gares.

POINTS D'HISTOIRE

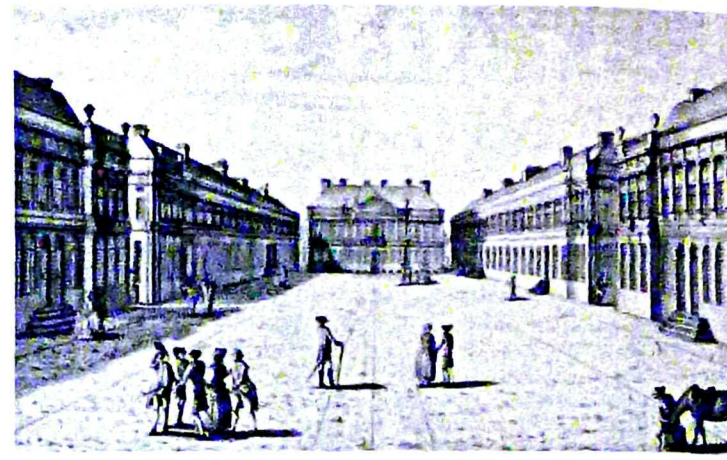


Pavillon d'octroi de la porte d'Anderlecht, projet d'Auguste Payen, 1833

Eglise Saint-Joseph, square Frere-Orban

Henri-Louis-François Partoes se spécialise dans l'architecture des hôpitaux. Au Grand Hospice (Institut Pachéco) 4, il allie la qualité hollandaise à la métrique française et réalise un monument exemplaire à la philanthropie. Vers le milieu du siècle la ville s'étend progressivement au-delà de son tracé ancien. Les classes les plus aisées quittent leurs anciennes demeures et vont s'installer dans les luxueux hôtels de maître de l'aristocratique «Quartier Léopold», projet de Suys dominé par l'église Saint-Joseph 34. Une nouvelle génération d'architectes prend la relève: Jean-Pierre Cluysenaar, Alphonse Balat, François Derre. De cette période datent les façades enduites de blanc, soulignées par des cordons, à peine scandées par des bossages, avec un seul balcon ou un entablement, qui caractérisent encore beaucoup de quartiers de Bruxelles. Parallèlement à l'exode vers les nouveaux quartiers, on est confronté à une paupérisation grandissante des quartiers populaires.

L'apport d'un décorum inspiré par la Renaissance italienne a ouvert la voie à l'éclectisme hybride qui caractérisera la seconde moitié du XIXe siècle. Sous l'influence de l'enseignement académique de l'architecture, les canons néo-classiques ont survécu et ont continué à déterminer le courant principal de l'architecture. Les Galeries royales Saint-Hubert de Cluysenaar,



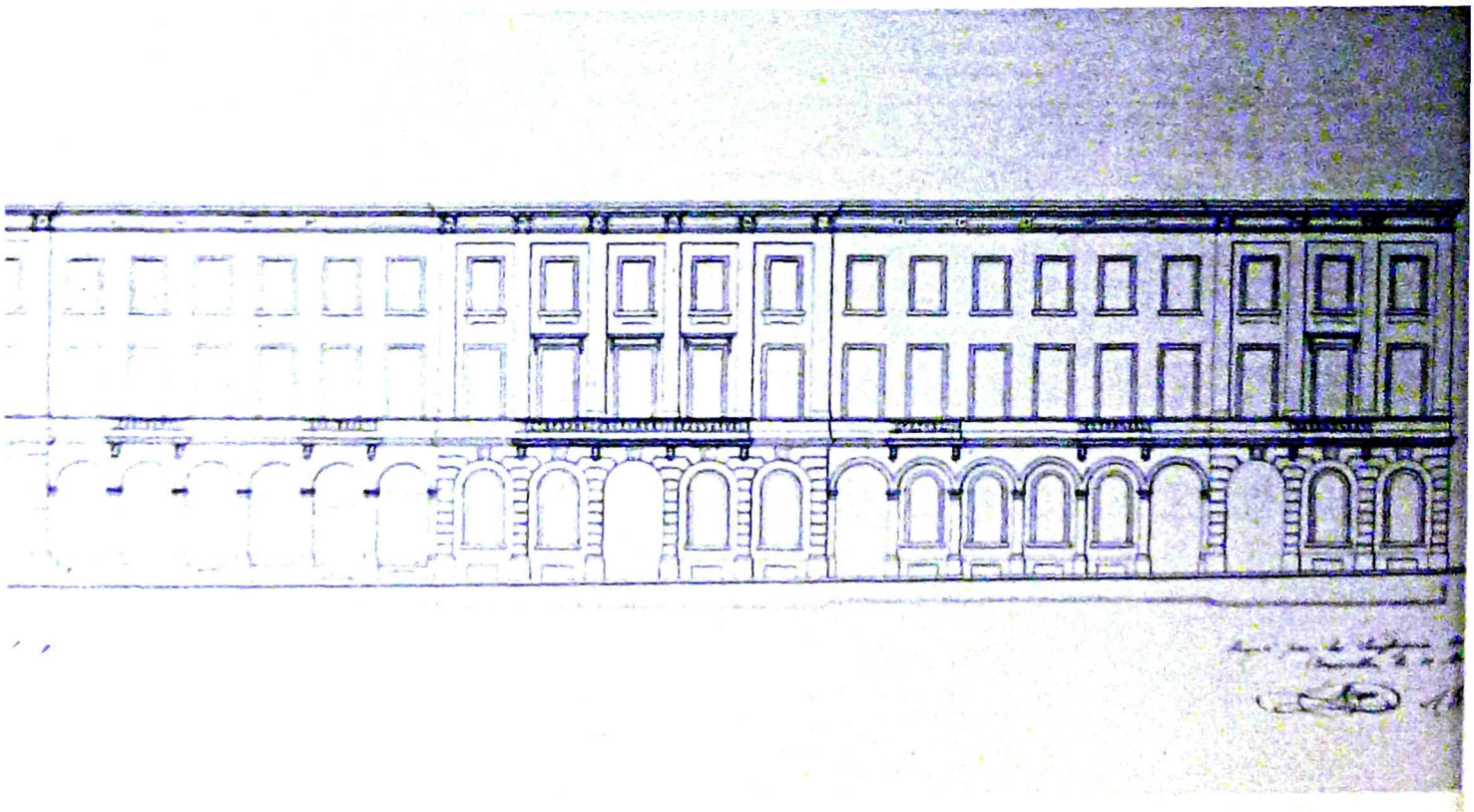
Place des Martyrs, gravure de Ridderbosch, XVIIIe siècle

novatrices pour l'époque, le gigantesque Palais de Justice de Joseph Poelaert et le très raffiné Musée d'Art ancien 17 de Balat en sont des témoins éloquents. Le décorum inspiré du néo-classicisme est également resté en vigueur dans l'architecture des maisons bourgeoises.

Peu avant et après la première Guerre Mondiale, les mêmes architectes renouent avec la tradition en réaction à l'Art Nouveau. Le retour exagéré au style Louis XVI français est la caractéristique mondialement connue du style «Beaux-Arts». Cette dénomination réfère à l'école d'architecture parisienne, émanation de l'architecture classique. Léopold II est le propagateur de cette forme d'architecture monumentale, avec la reconstruction du Palais royal 31 de Henri Maquet et l'arc de triomphe monumental du Cinquantenaire de Girault. Le caractère représentatif, la solidité et la confiance qui s'en dégagent en ont fait le style convenant par excellence aux grands hôtels, aux banques, aux grands magasins, aux immeubles de bureaux, et aux nouveaux palais d'une nation prospère.

Jo Braeken
Secrétaire d'Administration,
Bestuur Monumenten en Landschappen

Projet d'une facade d'ensemble pour la place du Luxembourg, par Trappeniers (1854)



ARCHITECTURE ET URBANISME

Le dernier quart du XVIIIe siècle se caractérise par une mutation importante de Bruxelles. A cette époque, la ville abandonne définitivement son caractère moyen-âgeux. La démolition systématique des vieilles portes de la ville aux environs des années 1780 en est un signe évident. Dans la structure de la ville médiévale, les rues se frayent un parcours sinueux allant des portes de la cité vers son centre nerveux, la Grand-Place.

Un changement structurel s'opère vers la fin du XVIIIe siècle. Çà et là, le vieux tissu urbain va se trouver traversé par des trames de caractère rectiligne qui se différencient de la ville ancienne. Ce qui frappe le plus, c'est la transformation qui s'est opérée dans la partie ouest. La vieille Cour de Brabant, détruite par un incendie en 1731, ainsi que les jardins avoisinants se voient remplacés par un nouvel agencement au caractère strictement géométrique.

La géométrie qui prévaut dans l'aménagement du Parc de Bruxelles et de ses environs immédiats, la rue Royale, la rue Ducale et la place Royale est la caractéristique principale qui permet de typer cette période. Les rues, les places et les parcs ne naissent plus d'une évolution spontanée, mais sont créés sur une table à dessin d'architecte.

En ce qui concerne le contenu architectural de ces nouveaux projets à grande échelle, l'influence de la France sera prédominante. Le style Louis XVI et le néo-classicisme rigoureux font leur entrée chez nous.

L'UNITE ARCHITECTURALE NEO-CLASSIQUE

L'aménagement de la place des Martyrs **3** - qui s'appelait à l'origine place Saint-Michel - est une des applications les plus formelles de l'architecture et de l'urbanisme néo-classiques à Bruxelles. La place est un rectangle agencé sur les terrains d'une ancienne blanchisserie selon les plans de l'ingénieur Claude Joseph Antoine Fisco. L'intention architecturale était de réunir des habitations bourgeoises indépendantes dans un concept total. Les deux bâtiments principaux, au nord et au sud de la place, ont l'allure d'édifices monumentaux, coiffés d'un fronton triangulaire. En réalité, l'arrière compte d'un côté trois habitations différentes et de l'autre quatre. Le même phénomène se retrouve sur les côtés latéraux. Cet enchaînement de bâtiments séparés, à l'arrière d'une longue façade, avait déjà été appliqué à la Maison des Ducs de Brabant, Grand-Place, plus de cent ans auparavant.

A la place des Martyrs, tout est basé sur ce principe qui est à l'origine de la conception de la place. Le principe de l'unité architecturale s'est développé durant la période du néo-classicisme et deviendra d'un usage courant pendant plus d'un demi-siècle dans l'agencement des nouvelles places et des nouvelles rues. L'unité et la symétrie en sont les caractéristiques principales. Une travée - partie de la façade ayant la largeur d'une fenêtre et des panneaux muraux adjacents - est répétée sur toute la paroi de la rue ou de la place. La seule variation consiste, selon la nécessité, dans l'aménagement d'une porte ou d'une fenêtre au niveau du rez-de-chaussée. Ce système n'est volontairement rompu que pour mettre l'accent sur le bâtiment central ou sur l'immeuble d'angle. Place des Martyrs, nous voyons comment les immeubles d'angle, situés rue du Persil et rue Saint-Michel, deux rues latérales qui accentuent l'axe central de la place, nous frappent de par leur composition et leur forme divergentes. Les premiers et seconds étages sont flanqués de colonnes monumentales qui soutiennent un attique décoré de festons, de triglyphes et de métopes. Si l'on considère le détail et la décoration, la référence à l'Antiquité classique est formellement présente. La monotonie est brisée et une structure hiérarchique se crée à l'intérieur de la place. Il est évident que les habitations situées dans les bâtiments principaux et dans les pavillons d'angle sont les plus prestigieuses, les plus attrayantes mais aussi les plus onéreuses. La place des Martyrs avait à l'origine un caractère spécifiquement résidentiel.

Pendant que les premières maisons de la place des Martyrs se construisent, un second projet, d'une plus grande ampleur, prend forme petit à petit. A la suite d'un incendie, en 1731, le vieux palais ducal a été complètement détruit. L'idée d'aménager une nouvelle place sur le site des ruines grandit peu à peu. Charles de Lorraine encourage ce projet qui évolue en une opération architecturale à grande échelle, qui restructurera toute la partie ouest de la ville.

La place Royale, la Warande et les environs ont été agencés selon des axes strictement géométriques.

Les plans du Parc sont confiés à l'architecte autrichien Joachim Zinner qui a créé un jardin dont les trois allées principales partent d'une pièce d'eau. Vu à vol d'oiseau, le tracé du parc forme une patte d'oie ou plutôt un compas. La place Royale se situe dans la prolongation d'un des trois axes. Le modèle architectural du projet est l'oeuvre de l'architecte français Barré.

La réalisation fut confiée à son compatriote, l'architecte Barnabé Guimard. Aussi bien les maisons bordant la place Royale que celles de la rue Royale et de la rue Ducale appartiennent au même concept.

Nous reconnaissons dans l'architecture de la place Royale les mêmes principes que ceux rencontrés à la place des Martyrs, mais ici, ils sont plus rigoureusement appliqués.

Une travée est répétée sur toutes les parois de la place. Les angles ne reçoivent pas de composition différente et sont intégrés dans l'ensemble. Seule la façade de Saint-Jacques sur Coudenberg **20** se différencie et prend la forme d'un fronton de temple grec.

Dans l'architecture de la place Royale, une simplification est perçue par rapport à la place des Martyrs. Cette tendance vers la sobriété se renforcera encore vers la fin de ce siècle.

SYMÉTRIE, RÉGULARITÉ, SIMPLICITÉ

Le message de l'architecte et théoricien français J.N.L. Durand a trouvé chez nous un grand écho. Il donne cours à «l'Ecole Polytechnique» de Paris et publie ses théories dans un ouvrage intitulé «Précis des leçons d'architecture» qui est lu avec intérêt et sert de référence aux architectes bruxellois. Certains sont même les élèves de Durand et parmi ceux-ci, on peut citer entre autres Auguste Payen.

Dans son projet pour l'Hospice Pachéco **4** et le quartier environnant (en 1824), l'architecte Partoes s'en inspire. La façon dont il a par exemple élaboré le fronton central - une fenêtre avec un grand arc en plein cintre - peut être qualifiée de «à la Durand». Les maisons qui encadrent l'édifice se caractérisent par une forme très sobre, entièrement réglée sur celle de l'hospice qui occupe la place centrale. Ici, la symétrie est poussée à l'extrême.

Si un balcon ne s'adapte pas à l'aménagement intérieur de la maison, la porte du balcon est alors remplacée par une niche aveugle. Le caractère fonctionnel de la disposition intérieure est ici clairement subordonné à la symétrie et à l'unité des façades.

Dans les autres réalisations bruxelloises datant de la même période, les mêmes principes sont appliqués. La place des Barricades **26** - créée par l'architecte de la Ville N. Roget en 1824 - en est un bon exemple. La place, de forme circulaire, est entourée d'habitations privées. Souvent un mur mitoyen se trouve derrière le meneau d'une porte ou d'une fenêtre. Aujourd'hui on peut déterminer les limites de propriété du fait des différentes couleurs des façades, ce qui brise malheureusement l'ensemble.

ANIMATION

LE QUARTIER LEOPOLD, UN DAMIER EN PLEIN CHAMP

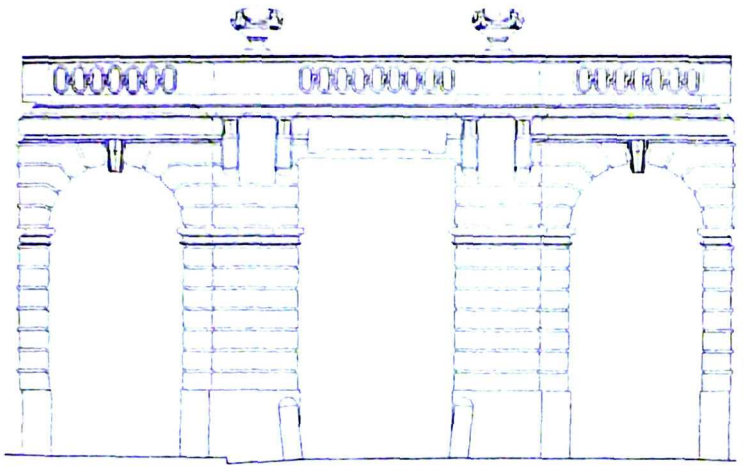
Tel un damier tout neuf dressé en plein champ, le Quartier Léopold fut créé entre 1837 et 1865. Il était destiné à la haute société bruxelloise, et tout fut fait pour le rendre attractif. Il est exemplaire de la conception néo-classique de l'architecture et de l'urbanisme.
Cent ans plus tard vinrent s'y installer de nouveaux groupes financiers et économiques. Devenu véritable centre des affaires, le quartier subit d'importants problèmes de circulation tandis que la fonction résidentielle y est gravement compromise. Il connaît en outre le développement des infrastructures européennes. Certains bâtiments témoignent encore de son caractère architectural d'origine.

Inter-Environnement Bruxelles, en collaboration avec Brukselbinnenstebuiten, donne un aperçu de l'histoire et de l'architecture du quartier au cours de cinq promenades d'environ une heure.

Les départs ont lieu square Frère-Orban
à 10h30, 11h30, 14h30, 15h30 et 16h30.

Pour plus de renseignements:
Inter-Environnement Bruxelles,
rue Marcq 16
1000 Bruxelles - 223.01.01

Réalisé avec le soutien du Comité organisateur de la Journée du Patrimoine.



Dessin d'une arcade de la place Royale

LA VILLE BLANCHE

L'introduction d'une réglementation de la construction coïncide avec l'avènement de l'architecture néo-classique.

Lors de la réalisation de la place des Martyrs et de la place Royale, tous les propriétaires sont soumis à de très sévères réglementations, mentionnées dans leur contrat d'achat.

Ces contrats servent de base, au début du XIXe siècle, aux premières réglementations de la construction. Depuis 1819, il est en effet obligatoire d'introduire une demande de permis de bâtir à l'administration de la ville. La construction unitaire est liée à une application stricte des premières réglementations ainsi qu'à un contrôle très sévère. En particulier les conditions ayant trait aux obligations de peindre ou de rénover les façades sont déterminantes pour le paysage urbain néo-classique. Déjà auparavant, en 1808, l'administration française rend obligatoire la pose d'un enduit blanc sur toutes les façades, une mesure résultant de considérations hygiéniques. Même une partie de la Grand-Place fut revêtue d'un enduit blanc.

Néanmoins, il faut interpréter le terme «blanc» avec prudence. Pour la place des Martyrs, on choisit le «gris perle», mais en général c'est la couleur de la «pierre de France» qui a la préférence. Un échantillon de la couleur est mis à disposition par les services de la Ville, à titre de référence. Les propriétaires qui entreprennent des travaux de peinture dans un ton qui s'écarte des normes risquent une amende et doivent recommencer!

Tout au long du XIXe siècle, la réglementation concernant la peinture et la rénovation des façades reste en vigueur. Mais vers le milieu du siècle, une tendance opposée se fait de plus en plus sentir. On refuse de peindre la belle pierre bleue ou les pierres naturelles. Des exemples apparaissent où la pierre naturelle reste non peinte. Les grands architectes en donnent les premiers l'exemple et ouvrent la voie qui conduira à l'architecture éclectique.

LA TRANSITION VERS L'ÉCLECTISME

En 1838, le Quartier Léopold est aménagé d'après les plans de T.F. Suys. Dans cette structure en damier, les axes principaux - les rues Belliard, de la Loi et Guimard - sont tracés à partir des axes latéraux du Parc de Bruxelles.

La construction des hôtels de maître commence assez laborieusement. La plupart sont construits vers 1850. Ainsi les environs de la place centrale - à l'origine «place de la Société Civile», rebaptisée plus tard «Frère Orban» - datent du milieu du siècle passé.

T.F. Suys y construit l'église monumentale Saint-Joseph **34**, influencé par la Santa Trinita dei Monti à Rome. On trouve encore des références à la Renaissance italienne, en particulier à l'architecture du Cinquecento, dans la façade de la maison avoisinante du marquis d'Assche, abritant actuellement le Conseil d'Etat **33**. Alphonse Balat conçoit le bâtiment en 1858 et y applique des formes nouvelles pour l'époque. Les matériaux employés - pierre naturelle de Gobertange et pierre bleue - sont utilisés à leur juste valeur dans cette architecture.

Le néo-Renaissance italien peut être traité de style de transition entre le néo-classicisme et l'éclectisme ainsi que les autres styles «néo». Les Galeries Saint-Hubert, au centre de Bruxelles (1837-47, architecte J.-P. Cluysenaar), en sont un bon exemple.

L'architecte J.-P. Cluysenaar contribue dans une mesure importante à la libération des formes.

Au square Frère-Orban, il construit les deux hôtels de maître monumentaux qui flanquent l'église Saint-Joseph et surcharge les façades d'une multitude d'éléments décoratifs tels que guirlandes et festons. Surmontant la corniche, une crête de couronnement presque baroque est imaginée.

Dans le quartier, d'autres maisons plus modestes sont inspirées par ces deux immeubles d'exception.

Que l'on ne fasse plus référence au principe d'une unité architecturale pour la place la plus importante du Quartier Léopold et qu'on laisse la liberté aux architectes respectifs d'exprimer leur vision personnelle est significatif. La fin de l'architecture néo-classique y est annoncée par quelques exemples très frappants.

Cela n'empêche pas, à quelques centaines de mètres de là, à l'angle extrême du Quartier Léopold, l'édification de la place du Luxembourg (à partir de 1854) où l'on applique encore le principe de l'unité architecturale. A l'architecte A. Trappeniers revient l'honneur de mettre le dernier en oeuvre un tel concept. Il suit la tradition néo-classique en recouvrant encore les façades d'enduit mais s'accorde la liberté de ne pas respecter la symétrie à la lettre: une porte ou une fenêtre sous la même structure en arcade peut parfois être déplacée. La place forme par ailleurs le cadre de la gare Léopold nouvellement inaugurée.

GLOIRE PASSÉE

L'architecture néo-classique a déterminé de manière importante l'image de Bruxelles et est encore souvent présente dans le paysage urbain.

Mais cette image est souvent faussée parce que l'on n'a pas continué à respecter l'unité et la cohérence qui sont essentielles à cette architecture. De nombreuses places et rues font l'objet de ce que l'on appelle une «servitude». En ce qui concerne la place des Barricades, cette obligation a été supprimée à la fin du siècle dernier et les conséquences en sont aujourd'hui manifestes.

Une des parties les plus vulnérables de l'architecture est la décoration intérieure. En effet les intérieurs d'habitations privées se sont rapidement adaptés aux évolutions de la vie moderne.

Que l'intérieur néo-classique n'ait pas encore été abordé ici, découle du fait que Bruxelles n'a pu en conserver que de rares ensembles authentiques.

Un de ces intérieurs intacts, datant du début du XIXe siècle, est celui de l'Hôtel Errera **22**, au début à la rue Royale, dont la «salle des miroirs» évoque l'atmosphère d'un art de vivre prestigieux mais perdu depuis longtemps.

Linda Van Santvoort,
Collaborateur scientifique
à Sint-Lukasarchief.

Place Royale, église Saint-Jacques sur Coudenberg

LE NEO-CLASSICISME AU FIL DES RUES

LA NAISSANCE DE LA VILLE MODERNE

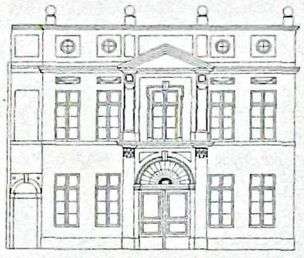
L'image de la ville néo-classique est le plus souvent associée aux grands ensembles monumentaux et à l'architecture de représentation. Bien que protégé, ce patrimoine a connu bien des déboires: il ne conserve souvent d'authentique qu'une mince façade derrière laquelle des bureaux standardisés ont été aménagés. Mais on oublie souvent que la ville était essentiellement faite de petites places, de simples rues bordées de maisons, qui donnaient précisément leur échelle aux ensembles monumentaux: c'est là un patrimoine urbain qui est moins spectaculaire et, par conséquent, encore plus directement menacé. Il n'est donc pas inutile de rappeler que la ville néo-classique est le premier pas franchi dans la direction de la ville moderne et que, dans le contexte très hiérarchisé de la première moitié du XIXe siècle, le rapport du particulier à l'ensemble motivait toute démarche architecturale. Aussi, la préservation de témoignages isolés de cette époque est-elle particulièrement dénuée de sens.

A Bruxelles, l'émergence du néo-classicisme va de pair avec la formulation de règlements urbains précis qui couvrent, pour la première fois, la totalité de la capitale. Ils projettent une ville unitaire, reflet de préoccupations à la fois hygiénistes et esthétiques. La règle est imposée par le permis de bâtir sans lequel on ne peut désormais plus construire. Elle concerne uniquement les façades: ce qui se passe derrière appartient à la vie privée, un parti qui montre combien la vie publique et son décor - la rue, la place - s'imposent comme l'élément structurant essentiel de la ville néo-classique. Il s'en dégage l'image forte d'une ville rectiligne et homogène, tout en noir et blanc (enduit et tuiles noires), qui prend rang parmi d'autres cités en voie de «modernisation» et qui se situe aussi par rapport à un ordre culturel plus global, européen celui-là.

Cette modernisation de la ville s'est faite progressivement, selon des processus qui, en fonction des caractéristiques locales, ont produit des formes urbaines parfois différentes les unes des autres, même si elles appartiennent à la même pensée.

Les premières interventions se situent dans la vieille ville, toujours retranchée derrière la barrière des octrois qui ne seront supprimés qu'en 1866. Elles sont motivées par un souci d'assainissement ou d'embellissement et se manifestent par la reconstruction de rues anciennes ou par le percement de nouvelles voiries à travers le tissu existant. Ces opérations sont généralement réalisées à l'initiative de la ville qui décide aussi du tracé de nouvelles rues destinées à prolonger la cité hors les murs. Par contre, le développement urbain des faubourgs obéit à d'autres logiques, plus directement liées à la spéculation favorisée par l'accroissement de la population aux marches de la ville, là où la vie est moins chère. Le mécanisme qui se met spontanément en place est le lotissement de terrains vierges sous forme d'une rue. Dans ce cas, le propriétaire est généralement attentif à concéder le moins de place possible à l'espace public considéré comme un «manque à gagner». Souvent, les autorités communales taxent la plus-value engendrée par le lotissement en s'y réservant un emplacement pour un bâtiment public. En marge de cette urbanisation spéculative coexiste une autre forme de «colonisation» des faubourgs: l'implantation, dans des sites pittoresques, de villas et maisons de plaisance édifiées par l'aristocratie et la riche bourgeoisie urbaine. Après quelques décennies cependant, force est de constater les limites de ces tentatives: rues trop étroites, îlots mal dessinés, mauvais raccords avec le tissu urbain existant...

Vers 1860, le pouvoir qui se met en place dans les communes ressent la nécessité d'intervenir de manière autoritaire pour coordonner les initiatives privées. Des regroupements parcellaires, effectués sous son autorité, permettent de planifier les extensions par des lotissements de plus grande ampleur, localisés à des points stratégiques, par exemple autour d'équipements publics: abattoirs, justices de paix, maisons communales, écoles, hospices, gares, marchés couverts... En 1866, Victor Besme, inspecteur voyer des faubourgs de Bruxelles, dessine un *Plan d'ensemble pour l'extension et l'embellissement de l'agglomération bruxelloise* qui tente d'inscrire le développement des communes avoisinantes dans une conception urbanistique globale et qui améliore les liaisons entre celles-ci et la ville. Malgré de grandes réticences de la part des communes, ce plan sera partiellement réalisé.

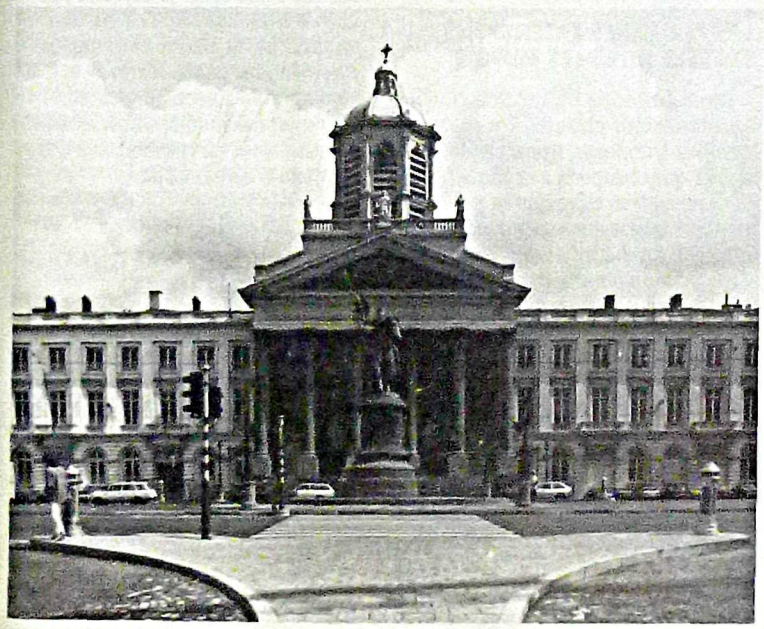


Dessin de la maison personnelle de l'architecte L.B. Dewez, rue de Laeken

RECONSTRUCTION AU CENTRE DE LA CITE: LA RUE DE LAEKEN

Dans le pentagone, la création de la ville néo-classique passe d'abord par la reconstruction de milliers de maisons anonymes. Aujourd'hui, la rue de Laeken et ses abords, malgré un état d'abandon général, offrent sans doute l'exemple le plus authentique de cette volonté de remodeler entièrement le visage de la ville.

La vocation néo-classique de la rue de Laeken débute, de manière presque symbolique, par la réalisation d'une des plus intéressantes demeures de la fin du XVIIIe siècle: la maison personnelle de l'architecte L.B. Dewez. Construite quelques décennies à peine avant le reste de la rue, elle permet de mesurer l'évolution rapide qui mène du premier néo-classicisme, à l'ornementation complexe et sophistiquée, aux formes épurées du début du XIXe siècle.



ANIMATION

NEO-CLASSICISME ET RENOVATION AU CENTRE-VILLE: LE PATRIMOINE AU QUOTIDIEN

Au fil des rues, le circuit pédestre proposé par le Centre Urbain met en valeur le bâti non monumental d'esprit néo-classique qui forme la trame de la ville, lui donne sa physionomie et sa personnalité. L'itinéraire permet d'aborder les différentes facettes du traitement des façades à travers des exemples choisis au sein d'ensembles architecturaux représentatifs de l'époque néo-classique.

Heures de départ:
10h, 10h30, 11h, 13h30, 14h, 14h30, 15h et 15h30

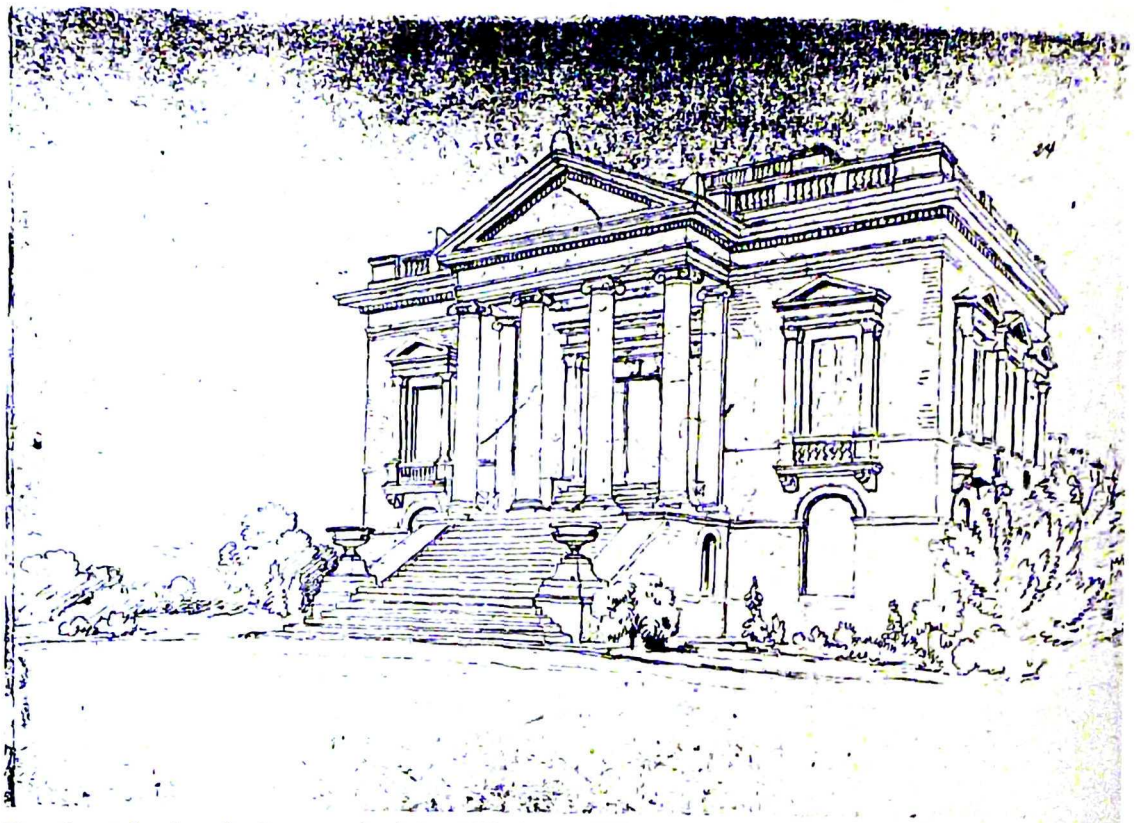
Lieu de départ:
place Fontainas
pré-métro Anneessens: trams 52-55-58-81

Lieu d'arrivée: place du Jardin-aux-Fleurs

Durée du circuit: 1h30
Pendant la promenade, visite d'intérieur: maison des Compagnons du Devoir en cours de rénovation.

Renseignements et réservations:
le Centre Urbain
place Saint-Géry 24
1000 Bruxelles - 512.86.19.

Réalisé avec le soutien du Comité organisateur de la Journée du Patrimoine



Tilman-Francois Suys, le pavillon Cazeaux rue Royale (vers 1835 - détruit en 1870)

A partir de la période française, l'ensemble de la rue se renouvelle peu à peu. Tous les bâtiments ne sont pas entièrement reconstruits; souvent, le remplacement du pignon par une corniche horizontale, la régularisation des baies, l'adjonction d'un portail, l'exhaussement d'une ancienne maison à un seul étage, suffisent à mettre l'édifice au goût du jour.

La cohérence architecturale repose d'abord sur la législation particulièrement précise mise en place au début du XIXe siècle: l'obligation de «plâtrer» les façades et d'utiliser des toits de couleur sombre (en ardoises ou en pannes bleues), l'interdiction de la moindre saillie, l'encouragement à la destruction des pignons,... imposent d'emblée une unité exceptionnelle. Sur cette base, le moindre élément acquiert une intense valeur expressive. Le plus souvent, l'individualité de la façade est assurée par des variations d'une extrême sobriété que l'on a perdu l'habitude de percevoir dans le chaos de la ville actuelle: murs lisses ou à refends, proportions des baies, attiques à fenêtres carrées, rectangulaires ou en demi-lune. En général, le portail est rejeté dans une travée latérale, discrètement accentuée par un léger élargissement, un débordement ou un retrait de quelques centimètres, à peine perceptible. La décoration des fenêtres se limite à une barre d'appui métallique dont la sobriété répond à celle de l'ensemble de la façade.

Dans cette trame urbaine épurée, la mise en valeur d'un élément monumental se fait également avec des moyens limités. Une symétrie plus rigoureuse, un très léger décalage d'échelle, suffisent à mettre en évidence une place comme l'ancienne place d'Anvers (actuelle extrémité de la rue de Laeken) ou l'entrée d'une rue (rue de Namur, entrée de l'avenue Louise).

Les percées nouvelles, monumentales ou modestes, complètent la transformation des artères anciennes. Parmi les plus originales, la rue tracée et construite en 1827 par l'architecte F. Coppens qui lui donne son nom.

LES PREMIERES EXTENSIONS TRACEES HORS LES MURS

Parallèlement à l'urbanisation spontanée des chaussées menant vers les faubourgs, apparaissent des tracés qui obéissent aux règles de la composition classique et prolongent les nouveaux ensembles. Le quartier royal sera ainsi à l'origine de plusieurs extensions importantes: la rue Royale, la rue de la Loi et le quartier Léopold. La rue Royale prolongée offre l'exemple d'un des axes les plus longs de la capitale. Commencé en 1775, prolongé hors les murs à partir de 1827, il est poursuivi au XIXe et au XXe siècle pour aboutir à la gare de Schaerbeek, en passant par l'église Sainte-Marie (commencée par Van Overstraeten en 1848), la place Lehon et l'église Saint-Servais, la place Colignon et l'Hôtel de Ville de Schaerbeek, la place Verboeckhoven... L'église Sainte-Marie est le pivot de la composition en patte d'oie sur laquelle se branche la rue des Palais. Son dôme répond à l'ancien Observatoire de Bruxelles situé place Quetelet, et constitue l'arrière-plan d'une percée interrompue: celle de la rue du Méridien. Cette rue est tracée dans un but scientifique, à la demande d'Adolphe Quetelet, nommé astronome à l'Observatoire de Bruxelles en 1828. Inquiet de voir son observatoire enfermé par les constructions, Quetelet demande et obtient de garder libre le méridien par la création d'une rue de 15 m de large sur 750 m de long. Comme la rue Royale prolongée qui lui est contemporaine et les rues comprises entre l'église Sainte-Marie et la chaussée de Haecht, la rue du Méridien mérite que l'on s'attache aujourd'hui à lui restituer une unité qui tend à disparaître.

LE DEVELOPPEMENT DES FAUBOURGS: LE QUARTIER DU MUSEE D'IXELLES

Comme le quartier situé en contrebas de la Maison communale d'Ixelles, les rues Van Aa et Van Volsem furent urbanisées sous le majorat de Charles Vanderstraeten (1846-1856). En 1850, ce nouveau quartier se greffe sur l'ancienne rue Sans-Souci et s'édifie sur des tracés approuvés par le pouvoir communal, autour d'un «équipement»: les abattoirs d'Ixelles. C'est sur un terrain cédé à la commune que cette

dernière entreprend la construction du bâtiment en échange d'une concession d'exploitation en faveur de l'ancien propriétaire, Van Volsem. Les nombreuses plaintes que cette activité suscite aboutissent à la fermeture de l'abattoir en 1890 et à sa reconversion en musée communal deux ans plus tard. La construction des rues Van Aa et Van Volsem se réalise sur base d'un lotissement régulier et de règlements de bâtisse spécifiant les hauteurs de corniche ainsi que les dimensions et emplacements des baies. La rue van Aa est axée sur l'actuel musée et l'élégante façade de l'école Sans-Souci 50 est édifiée en 1860 pour refermer la perspective de la rue Van Volsem. Aujourd'hui, bien que de nombreuses transformations aient altéré cet ensemble, sa grande unité reste manifeste. Les immeubles d'angles à pans coupés, baies en plein cintre et retour en jardin s'inscrivent comme une variation sur un thème dont la grande rigueur est directement héritée du précis d'architecture de J.N.L. Durand. On trouve encore un exemple très typé d'intervention similaire rue du Berger à Ixelles, aujourd'hui dans un état déplorable, qui mériterait un sauvetage exemplaire.

QUAND LES VILLAS ETAIENT SANS TOURELLES...

Tandis que la ville s'étend sans répit, les sites pittoresques de l'agglomération accueillent un nombre croissant de résidences de plaisance, souvent rattrapées par l'urbanisation quelques décennies à peine après leur construction. Parmi les plus célèbres, le pavillon Cazeaux (vers 1835), petite villa palladienne d'un exceptionnel raffinement réalisée par l'architecte du roi, T.F. Suys, sur le nouveau tronçon de la rue Royale. Détruite dès 1870, elle ne survit malheureusement qu'à travers quelques dessins et une série de fenêtres en tabernacle réutilisées dans la façade de l'Hôtel Puccini 38. A quelques centaines de mètres, le long de l'ancienne chaussée de Haecht, Ch. L. Eenens fait réaliser une autre villa (1826) qui, rachetée par la Commune de Schaerbeek en 1950, constitue l'actuelle Maison des Arts 40. Dans le haut d'Ixelles, le violoniste Ch. de Bériot choisit le site d'un ancien cabaret pour édifier l'élégante villa (1833) qui deviendra la Maison communale 48 dès 1849. Au centre de Boitsfort, c'est également un pavillon néo-classique, la résidence de la famille le Hardy de Beaulieu (1845), qui sera choisi pour abriter l'administration communale à partir de 1866. Agrandi à l'avant et à l'arrière en 1905 puis en 1932, il conserve, sous une décoration d'influence Art Nouveau, l'aspect caractéristique des villas du début du XIXe siècle avec un rythme très sobre de fenêtres en plein cintre sous un niveau d'attique. A deux pas, aux nos 5 et 7 de la rue de l'Abreuvoir, les villas Bloemenberg et Rosenberg permettent de compléter l'image du premier noyau urbain de la commune. A la limite de l'agglomération bruxelloise, le Château Calmeyn de Drogenbos, conçu par J.P. Cluysenaar en 1860, offre encore l'un des rares exemples de résidence dans son cadre de verdure original.

ENTRE NEO-CLASSICISME ET PITTORESQUE

Le *Plan d'ensemble pour l'extension et l'embellissement de l'agglomération de Bruxelles* de Victor Besme et celui qu'il produit en 1873 pour l'aménagement du quartier des étangs d'Ixelles, traduisent bien les progrès de l'esthétique pittoresque dans l'aménagement urbain: la préservation de sites naturels sous forme d'espaces paysagers devient une donnée importante de la création des nouveaux quartiers. Ce changement dans les mentalités est contemporain de l'évolution rapide que connaîtront, à la fin du XIXe siècle, la manière d'habiter et l'architecture domestique. L'articulation des sites paysagers à la ville néo-classique donne lieu à des solutions architecturales et urbanistiques originales, comme c'est le cas pour la série des douze maisons situées entre le bas de la chaussée de Vleurgat et l'avenue du général De Gaulle, à Ixelles. Du côté de la chaussée, les façades principales enduites composent un ensemble néo-classique extrêmement sobre tandis que, vers les étangs, les façades arrières multiplient les effets pittoresques: alternance de typologies contrastées (pignons à redents, toits en croupe, bow-windows et avant-corps) et polychromie des parements (brique ocre, brique rouge, pierre apparente...). Cet ensemble est un des témoignages les plus significatifs de la souplesse d'adaptation du dernier néo-classicisme qui trouvera parfois des prolongements jusqu'à la première guerre mondiale.

Eric Hennaut,
Collaborateur scientifique aux Archives d'Architecture moderne

Anne Van Loo,
Conservateur du Musée des Archives d'Architecture moderne

Maisons entre la chaussée de Vleurgat et les Etangs d'Ixelles (vers 1880): façades vers les Etangs

Maisons entre la chaussée de Vleurgat et les Etangs d'Ixelles (vers 1880): façades principales vers la chaussée

LE NEO-CLASSICISME ET L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE

Dans l'étude de l'évolution des styles, le néo-classicisme est évidemment sous-tendu par le classicisme, mouvement artistique né en Italie à l'époque de la seconde Renaissance et illustré par de grands maîtres qui avaient pour noms Bramante (1444-1515), San Gallo (1455-1534) ou Palladio (1508-1580).

L'idéal de ces architectes était le retour aux formes antiques dont les éléments se dégageaient chaque jour un peu plus de ruines omniprésentes. Cette résurrection se manifesta, comme toujours en pareil cas, de deux façons fort divergentes: dans les oeuvres bâties, d'une part,

Theodore van Berckel, médaille à l'effigie de Charles de Lorraine, 1778

et dans les démonstrations théoriques d'autre part, les premières pouvant fort bien précéder les secondes et vice versa.

Ce classicisme gagna la France qui mit bien du mal à se défaire du savant système de transmission des poussées obliques auquel l'avaient habituée les tailleurs de pierre du moyen âge. Ceux-ci, au contact d'artistes transalpins expatriés, tels Dominique de Cortone (vers 1470-1549), s'appliquèrent tout d'abord à habiller les structures traditionnelles d'un décor repris aux monuments antiques avant d'affirmer à nouveau leur capacité de créer un style basé cette fois sur un système de disposition d'éléments architectoniques empruntés et non plus sur leur simple juxtaposition. Pierre Lescot (1510-1578) à la Cour carrée du Louvre et Philibert de l'Orme (1510-1570) aux Tuileries, figurent parmi les premiers représentants de leur profession en France, à sortir franchement de l'anonymat.

A Bruxelles, l'architecture classique n'apparut que comme un produit importé, sans aucun lien avec le génie du lieu: le Palais Granvelle, aujourd'hui disparu, de Sébastien Van Noye (1493-1537) ou Le Pigeon, Grand-Place, de Pierre Simon (mort en 1700) en sont de rares exemples. Les Bruxellois, tout comme les Flamands, les Bavarois, les Autrichiens et même les Russes, apprécièrent en effet davantage les formes éclatées de l'architecture baroque à laquelle Maderno (1556-1629), le Bernin (1598-1680) et Borromini (1599-1667) avaient ouvert la voie en Italie. Et les Français? Drapés dans leur label national du classicisme, ils se complaisaient plutôt à toutes les déviances du style que lui imprimèrent les règnes successifs des Henri et des Louis. Tant d'imagination n'excluait toutefois pas l'envie de réglementer les données de base, d'élaborer une grammaire, en quelque sorte, qui permit l'étude systématique des caractéristiques formelles des éléments architectoniques anciens et des rapports qui doivent exister entre eux afin d'éviter des écarts jugés inesthétiques.

Débarrassé de la gangue professionnellement contraignante dans laquelle les corporations des métiers l'avaient maintenu jusque-là, l'enseignement de l'architecture se vulgarisa grâce à la diffusion de nombreux traités théoriques dont le commun dénominateur était le souci de proportions acceptables qui ne pouvaient naître que de l'agencement des ordres antiques, le dorique, l'ionique et le corinthien, auxquels s'adjoignirent des dérivés du premier et du troisième, le toscan et le composite.

Il revient à Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), surintendant des bâtiments sous Louis XIV, d'avoir tiré profit de cette diffusion pour démocratiser l'enseignement des arts en général et de l'architecture en particulier, dont les arcanes n'étaient jusque-là dévoilés aux apprentis que par le seul maître qu'ils s'étaient choisi.

L'Académie d'architecture, fondée à Paris en 1671, deviendra ainsi le berceau de la plupart des architectes oeuvrant au sein de toutes les cours européennes qui auront à coeur de se mettre au diapason français.

La centralisation des moyens devait nécessairement entraîner des réactions que commandait l'envie d'égaler.

Chez nous, Charles-Alexandre de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens de 1744 à 1780 et grand bâtisseur, s'est vite rendu compte de la carence de formation des architectes du terroir, dont les meilleurs s'étaient d'ailleurs fait la main à Paris.

Aussi, le prince n'eut-il de cesse d'adjoindre aux académies des beaux-arts créées bien souvent sous son impulsion, une section spécialement réservée à l'enseignement de l'architecture, «cet art trop négligé dans ce pais où il est presque abandonné à la mécanique grossière des simples ouvriers».

Le règlement de l'Académie de peinture et de sculpture, institution dérivée d'une Ecole de dessin qui vit le jour à l'Hôtel de Ville de Bruxelles en 1711, fut donc complété par un programme pour élèves-architectes et approuvé par le gouverneur général le 5 mai 1766.

L'horaire prévu - de 5 à 7 heures le matin et de 6 à 8 heures le soir - laisse supposer que cet enseignement était aussi ouvert aux jeunes gens qui pratiquaient un métier toute la journée: maçons, tailleurs de pierre, couvreurs, menuisiers, orfèvres, tapissiers... tous professionnels du bâtiment dont l'apprentissage exigeait la connaissance du dessin.

Pour les élèves-architectes, il s'agissait cependant, en plus de travaux de copie d'après des modèles en plâtre, de «lever un plan ou profil à l'échelle, conformément aux ordres, aux proportions et dimensions imposées, d'un élément d'architecture précisé par le professeur tel que la distribution d'un bâtiment, la construction d'une colonnade, l'élévation d'un frontispice, l'érection d'un arc de triomphe ou la construction d'une écluse». Par «ordres», il faut évidemment comprendre la mise en place méthodique des éléments d'architecture antique et plus particulièrement de la colonne, que Giacommo Barozzi dit Vignole (1507-1573) avait décrite dans un ouvrage fondamental - *Regola degli cinque ordini* - publié en 1562 et que d'innombrables traductions allaient assimiler au bréviaire des architectes près de quatre siècles durant.

Alors que les «académistes» fêtaient la Saint-Luc, patron des peintres et qu'en guise d'étude de l'histoire, ils décortiquaient les versets de la Bible, voilà que l'Antiquité païenne s'infiltrait officiellement dans l'enseignement par le truchement de l'architecture!

Ce n'est pas sans réticence, pour répondre au désir du prince, que les artistes qui avaient en charge l'enseignement à l'Académie, proposèrent qu'un poste de régent sur les cinq prévus au cadre fut obligatoirement réservé à un architecte «car on en trouvera rarement,

disaient-ils, qui soit en même temps entendu au dessin» (?) comme, ajoutaient-ils «on trouvera aussi rarement des peintres et des sculpteurs qui se soient appliqués à l'architecture».

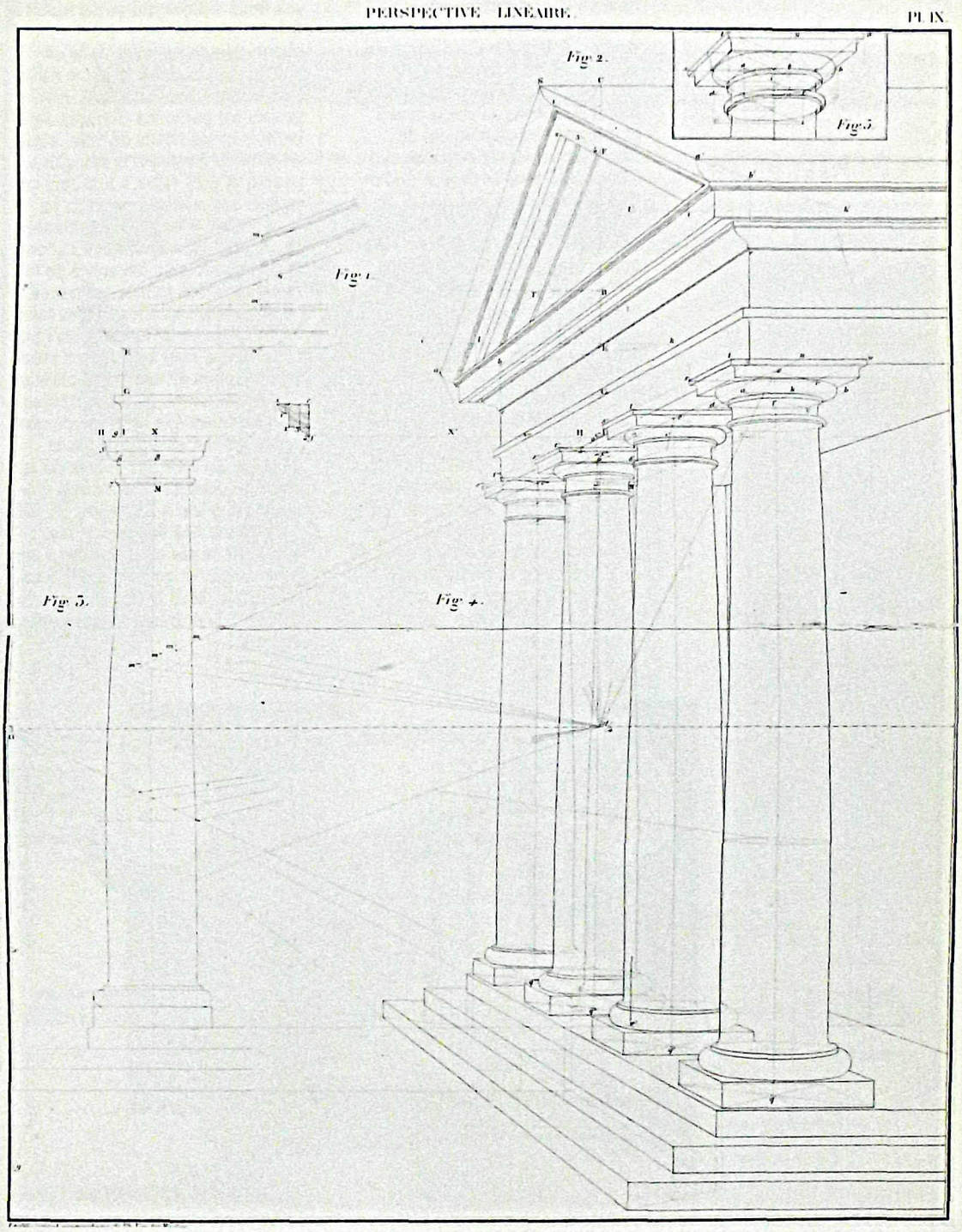
Quoique, aux dires du magistrat, il n'ait pas été tenu compte du programme de l'Académie d'architecture de Paris, les travaux désormais imposés aux élèves-architectes de Bruxelles sont dans l'air du temps: les sources d'inspiration seront grecques et romaines, seul moyen pédagogique, semblait-il, de suivre l'exemple de la France dont le néo-classicisme rayonnait alors sur l'Europe entière.

Rien d'étonnant, dès lors, que pour la désignation de l'un des régents de l'Académie qui aurait la qualité d'architecte, le choix se soit porté, au lendemain même de l'approbation du nouveau règlement - et sur recommandation de la Cour - sur un sujet français, Gilles-Barnabé Guimard de Larabe (1734-1805), dessinateur au Bureau des bâtiments du prince. Mais Guimard démissionna aussitôt que nommé, informé qu'il fut de la gratuité de la charge. L'architecte français allait trouver une compensation plus conforme à ses intérêts dans l'aménagement de la place Royale, dernier exemplaire des places rectangulaires à programme en Europe, dont le caractère fermé et le parti répétitif de travées semblables avaient été suggérés par la France depuis près de deux siècles déjà.

C'est Bernard Verschoot (1730-1783), peintre de la Cour, qui remplira dès lors cet office. Des «*sous-professeurs d'architecture*» seront cependant désignés, mais ils n'ont pas beaucoup de pratique du métier: Philippe de Tournay, premier de classe en 1761 et Martinus de Gueldre, lauréat en 1773.

Il faudra attendre la fin du XVIIIe siècle pour voir un architecte prendre la direction de la section architecture de l'Académie de Bruxelles. Ce privilège reviendra à Claude Fisco (1736-1825), formé à l'Académie militaire de Bruxelles en 1764-1765, contrôleur des travaux de la Ville en 1772 et, à ce titre, auteur des plans de la place Saint-Michel, aujourd'hui place des Martyrs **3** (1774), autre joyau de l'architecture néo-classique de Bruxelles.

C'est avec Claude Fisco et Jean-François Wincqz (1743-1791), professeur d'architecture de 1784 à 1790, que s'ancra définitivement au sein de l'Académie de Bruxelles, l'idée que l'enseignement de l'architecture doit être dispensé par des architectes. Leurs successeurs, les architectes Jean-Alexandre Werry (1773-1847), Ghislain-Joseph Henry (1754-1820) et François Verly (1760-1828) étaient également de tradition néo-classique. Pouvait-il en être autrement: un «règlement pour les Elèves de première Classe d'architecture à l'ouverture du Concours» du 15 janvier 1806, rappelle encore que les bases fondamentales de l'enseignement sont «les cinq ordres d'architecture de Vignole ainsi que l'entablement dorique moderne et l'entablement ionique avec son chapiteau». Par entablement dorique moderne, il faut vraisemblablement entendre celui qui, selon Vitruve déjà au Ier siècle avant Jésus-Christ, prend assise sur des chapiteaux toscans (Livre IV, chap. VII). Quant à la première classe, elle était réservée à la composition architecturale. Les sujets à traiter par les élèves y étaient malgré tout réalistes à juger par ce programme dont on a conservé le souvenir et qui porte sur «l'aménagement en un seul et même édifice des bâtiments disposés de part et d'autre de la rue Hydraulique», là où plus tard Tilman-François Suys (1783-1861), élève de Percier à Paris et professeur d'architecture à l'Académie de Bruxelles, concevra une façade néo-classique en 1827 avant que Henri Maquet (1839-1909) ne transforme celle-ci à la manière «Beaux-Arts» en 1904.



Jean Moreau, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, planche IX des *Leçons de perspective linéaire*, 1858

Les événements de septembre 1830 ne furent pas sans conséquence pour l'enseignement en général, celui des beaux-arts en particulier. A Bruxelles, les cours de géométrie, de perspective, de physique mécanique et d'ornement furent renforcés ou créés tandis qu'à Gand l'enseignement de l'architecture civile organisé à l'Université sous le régime hollandais se définissait, par arrêté du 13 juillet 1840, comme «l'étude de la construction d'un bâtiment»... qui comprenait aussi «l'origine et l'étude des ordres grecs et romains et leurs applications» !

Malgré la possibilité offerte depuis 1820 du calcul de la déformation des corps solides soumis à des sollicitations extérieures qui allait permettre l'emploi rationnel du fer et de «penser autrement» l'architecture, les ordres antiques avaient donc la vie dure. Les copier fidèlement, ce n'était pas seulement se perfectionner dans la technique du dessin linéaire et du tracé des ombres, mais essayer de saisir l'esprit qui a conduit à leurs proportions et leur modulation.

Et cependant, la recherche d'une identité culturelle qui fut commune aux deux ethnies qui se partagent la Belgique, la flamande et la francophone désormais unies dans un nouvel état, poussait la jeune nation à se trouver des racines sur son propre sol parmi les clochers, les beffrois et les hôtels de ville, autant de témoins matériels d'une gloire passée et qu'il fallait à tout prix conserver, consolider, restaurer. Le romantisme aidant, les architectes on ne peut plus classiques s'adonnèrent dès lors au jeu subtil de la re-création des formes gothiques, et ce, bien avant que les Ecoles Saint-Luc organisées à Gand en 1863 par J.B. Béthune n'en fassent leur crédo «par réaction à l'esprit anti-chrétien des Académies». Le néo-gothique devenait ainsi une arme de combat autant qu'une esthétique parmi d'autres. En 1882, les Frères de la doctrine chrétienne ouvraient une Ecole Saint-Luc à Bruxelles. En 1898, l'Académie des Beaux-Arts leur emboîtait le pas en inscrivant à son programme un cours d'architecture médiévale. Mais ce fut en vain et l'étude des ordres antiques garda la vedette.

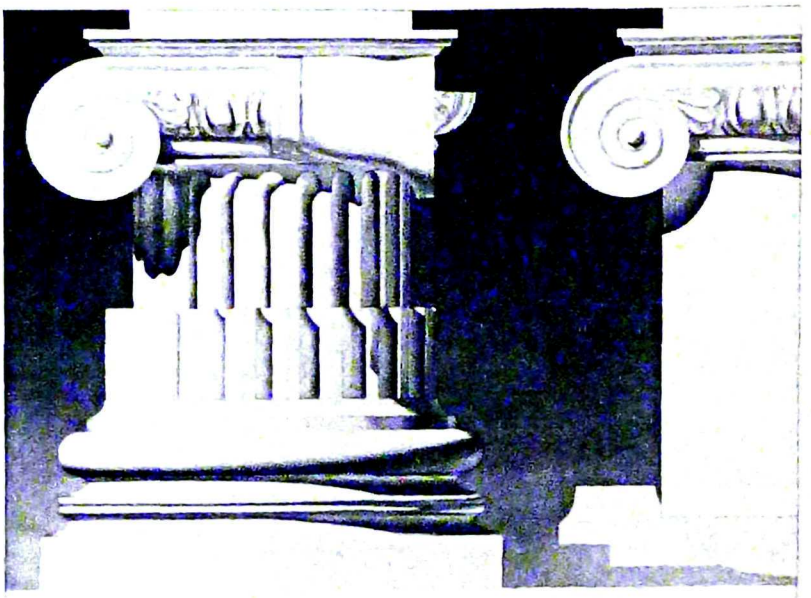
Toutefois, cet enseignement était en porte-à-faux avec ce qui se construisait effectivement alors et il faut beaucoup de bonne volonté pour en trouver des réminiscences chez des mentors comme Emile Janlet (1839-1919), Henri Beyaert (1823-1894) ou Jules Van Ysendijck (1836-1901) par exemple. Le parti architectural que l'on pouvait tirer de l'emploi judicieux des ordres fut néanmoins encore bien mis en lumière lors des grandes expositions qui marquèrent le 50e et le 75e anniversaires de l'indépendance du pays avec Gédéon Bordiau (1832-1904), ancien élève et Ernest Acker (1852-1912), professeur puis directeur de l'Académie. Mais dans leurs oeuvres, proportions, rythme, symétrie ne semblent plus avoir le même sens que leur donnèrent les Anciens. Félix Laureys (1820-1897), professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, n'avait-il pas «décimalisé» le module traditionnel en 1870?

Paradoxalement, c'est Victor Horta (1861-1947) qui aura été le dernier «(néo)-classique» du XIXe siècle non pas en copiant les modèles antiques mais en s'inspirant de leurs proportions agréables à l'oeil lorsque tous leurs éléments sont en un certain ordre assemblés. La forme de ces éléments n'a d'ailleurs aucune valeur de contrainte: on peut la renouveler sans nuire à l'esprit «classique». Le pavillon des «Passions humaines», que Victor Horta éleva dans le parc du Cinquantenaire en 1896, a tout d'un temple *in antis* tel qu'on en voit encore ici et là en Grèce. Mais allez l'admirer de près, en détail... vous y trouverez un vocabulaire architectural tout autre que celui utilisé sous le ciel bleu de l'Attique. Ici, un «art nouveau» est né. Pour réaliser un tel chef-d'oeuvre, nul doute qu'il fallait «connaître ses classiques».

Aussi, lorsque succédant en 1913 à Ernest Acker à la direction de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, Victor Horta sera-t-il appelé à proposer une réorganisation de l'enseignement de l'architecture, n'hésitera-t-il pas à maintenir au programme la copie de l'Antique et l'étude des ordres, deux matières qu'il considérait essentielles pour la connaissance du dessin, cette écriture fondamentale de l'architecte.

C'est l'emploi abusif et contraire à la logique de la création d'origine des éléments de l'architecture antique - colonnes, entablements, frontons, balustres - qui aboutit à cet éclectisme des formes qui caractérisa la majeure partie de l'architecture domestique du XIXe siècle en Belgique, à Bruxelles en particulier. Et c'est en réaction à cette exagération - et ces mensonges - que devaient naître les formes végétales de l'Art Nouveau d'abord, des lignes

Academie des Beaux-Arts de Bruxelles, exercice de copie, Armand Cornut, 1922-23



géométriques de l'architecture moderne ensuite. A noter que les novateurs, à l'égal de Victor Horta, ont quasi tous été formés aux sources de l'architecture antique. Les uns, comme Victor Bourgeois (1897-1962), renièrent cette formation; les autres, comme Léon Stynen (1899-1989), ne manquèrent jamais de reconnaissance envers les maîtres qui la leur avaient dispensée.

Henri Van de Velde (1863-1957), autodidacte, par son *Déblaiement d'art* (1894) - et par ses oeuvres - tentera de faire oublier l'Antiquité. Oubli que l'enseignement qu'il organisa à l'Institut supérieur des Arts décoratifs (future école de La Cambre) à partir de 1927 ne fit que renforcer. A l'Académie royale des Beaux-Arts, on persista à apprendre à dessiner par le truchement des éléments anciens dont l'éventail s'était complété par des incursions dans le moyen âge, la Renaissance et le classicisme. A l'Ecole Saint-Luc, le «Cours de construction rationnelle» du Frère Floribert, daté du 24 août 1922 - et dont tous les exemples graphiques sont empruntés au style gothique - fut mis à portée de tous les étudiants.

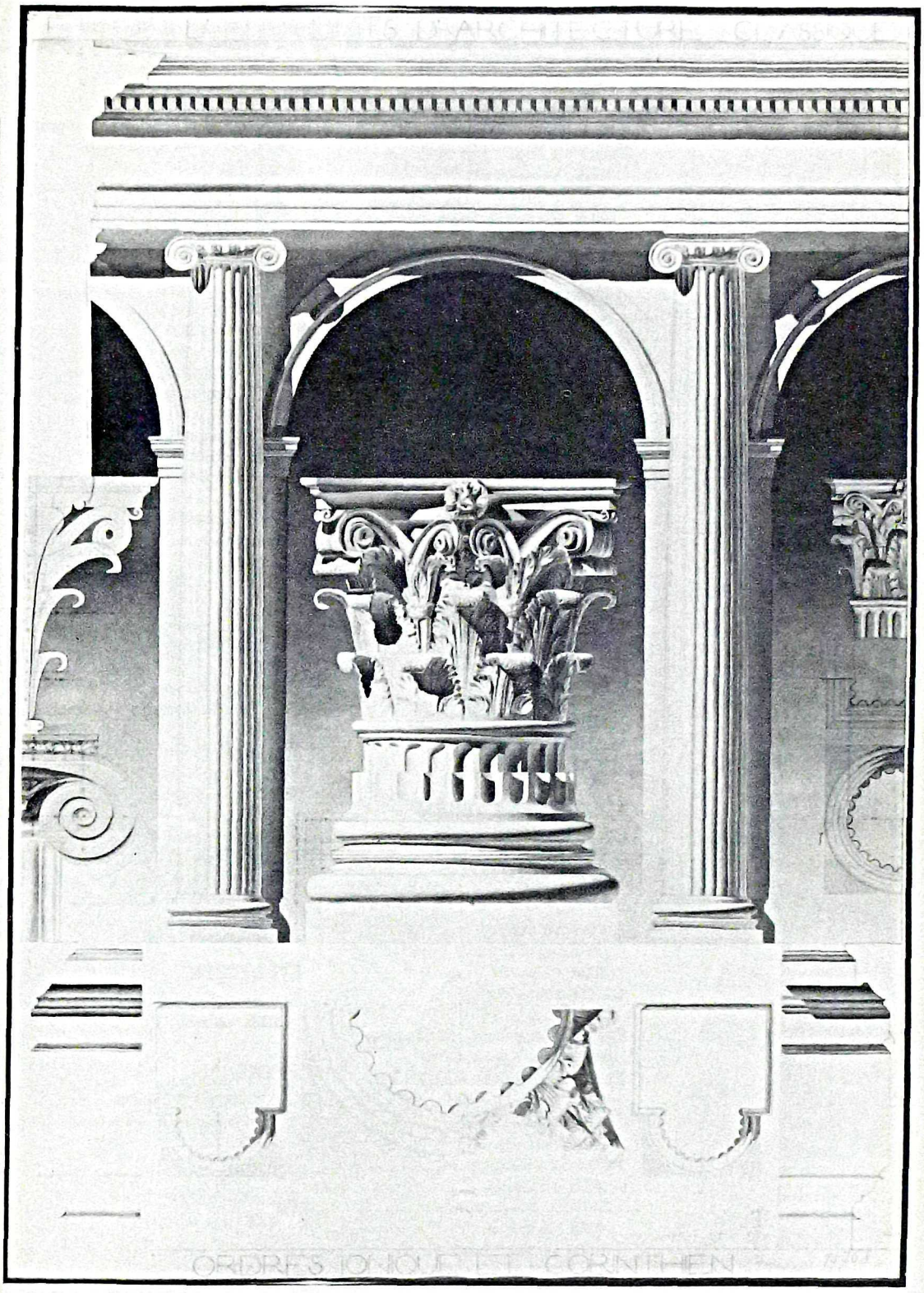
Ces dilemmes pousseront le législateur lors de la première organisation officielle de l'enseignement de l'architecture, pour toute la Belgique, le 5 mai 1936, à laisser toute initiative aux pouvoirs organisateurs quant à la méthode et à l'orientation artistique de leur enseignement en ce qui concerne les travaux graphiques et pratiques. A l'Académie, l'analyse remplaça la simple copie; les monuments anciens cédèrent le pas aux édifices contemporains.

Après la seconde guerre mondiale, cubistes, fonctionnalistes, intimistes... s'affrontèrent. Venus de tous les horizons, ils ne s'accordèrent que sur un point: la mort de la colonne décrétée par Henri Van de Velde dès 1942.

Puis il y eut le revirement des années '70, l'envie de remonter aux sources, le besoin de retrouver des racines. La colonne, l'entablement, le fronton, les balustres refirent surface sans grand discernement. Un certain «post-modernisme» les a repris en palette comme on choisit des éléments dans des albums de modèles. Mais il a oublié Vignole.

Serait-ce là un «néo-classicisme» d'un nouveau genre?

Victor G. Martiny,
Président de la Commission Royale des Monuments et des Sites.



Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, exercice de copie, Jean Polak, 1940

REPERTOIRE DES MONUMENTS PAR COMMUNE

ANDERLECHT

Ecluse du Midi
88 boulevard Poincare 77

Justice de Paix
86 place de la Resistance 3

Maison des Artistes
57 rue du Bronze 14

Portail de la maison Vandepeereboom
55 place de la Vaillance 17

AUDERGHEM

Rouge-Cloître
45 rue du Rouge-Cloître 10

BERCHEM-SAINTE-AGATHE

Site: habitations, café «La Couronne», brasserie
40 place de l'Eglise, rue J B Vandendriesch, rue du Wilder

BRUXELLES EXTENSION

Conseil d'Etat
33 rue de la Science 33

Ecole Royale Militaire
36 avenue de la Renaissance 30

Eglise Saint-Joseph
34 square Frère-Orban

Maison de la Francité
35 rue Joseph II 18

BRUXELLES LAEKEN

Cimetière
43 Parvis Notre-Dame 16

BRUXELLES PENTAGONE

Anciennes écuries du Palais d'Egmont
11 boulevard de Waterloo 31

Cercle Royal Gaulois
29 rue de la Loi 5

Conservatoire Royal de Musique
12 rue de la Regence 30

Ecole d'application Charles Buls
10 boulevard du Midi 86

Eglise protestante
19 place du Musée 2

Eglise Saint-Jacques sur Coudenberg
20 place Royale

Fondation Roi Baudouin
32 rue Brederode 21

Galerie de sculptures du Musée d'Art ancien
17 rue de la Régence 3

Hoger Instituut en Atheneum Karel Buls
14 rue de Rollebeek 22

Hôtel de maître
15 place du Grand Sablon 5

Hôtel de maître
13 rue des Sablons 7

Hôtel de maître
6 rue l' Kint 42

Hôtel Errera
22 rue Royale 14

Hôtel Pullman Astoria
28 rue Royale 103

Institut Pachéco
4 rue du Grand Hospice 7

Institut supérieur De Mot-Couvreur
8 place du Nouveau Marché aux Grains 24-25

Institut supérieur De Mot-Couvreur
9 rue Terre-Neuve 114

Institut supérieur industriel de Bruxelles
24 rue Royale 150

Maison patricienne
6 rue du Chêne 10

Musée Bellevue
21 place des Palais 7

Orgue de l'Eglise Notre-Dame des Victoires au Sablon
16 rue de la Regence 3b

Palais des Académies
30 rue Ducale 1

Palais de la Bourse
1 place de la Bourse

Palais de Charles de Lorraine
18 place du Musée 1

Palais royal
31 place des Palais

Parlement
27 place de la Nation 1-2 (rue de la Loi)

Place des Barricades
26

Place des Martyrs: Crypte du monument
3

Résidence du Gouverneur
7 rue du Lombard 69

Siège de la Société Générale de Belgique
23 rue Royale 30

Théâtre Royal du Parc
28 rue de la Loi 3

Théâtre Royal de la Monnaie
2 place de la Monnaie

ETTERBEEK

Ecole communale "Les Marronniers"
47 rue Fétis 29

EVERE

Cimetière de Bruxelles
43 avenue du Cimetière de Bruxelles 151

FOREST

Ancienne abbaye
54 place Saint-Denis 9

IXELLES

Ecole Edmond Peeters
49 rue Sans-Souci 94

Ecole Sans-Souci
50 rue Sans-Souci 130

Habitation
51 rue Paul Emile Janson 36

Maison communale
48 place F. Cocq / chaussée d'Ixelles 168

JETTE

Ancienne demeure abbatiale de Dieleghem
61 rue Tiebackx 14

Château Bonaventure
62 avenue du Sacré-Coeur 2-8

MOLENBEEK-SAINT-JEAN

Maison communale
59 rue du Comte de Flandre 20

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE

Le Botanique - Centre culturel de la Communauté française
37 rue Royale 236

Hôtel Puccini
38 rue Royale 294

SCHAERBEEK

Point central d'information: Hôtel communal, place Colignon

Ancienne villa J.B. Rol
42 rue Chaumontel 5

Eglise Saints-Jean et Nicolas
39 rue de Brabant 73-75

Lycée de la Communauté française
41 rue Verwée 12

Maison des Arts
40 chaussée de Haecht 147

UCCLE

Eglise Saint-Pierre
53 Parvis Saint-Pierre

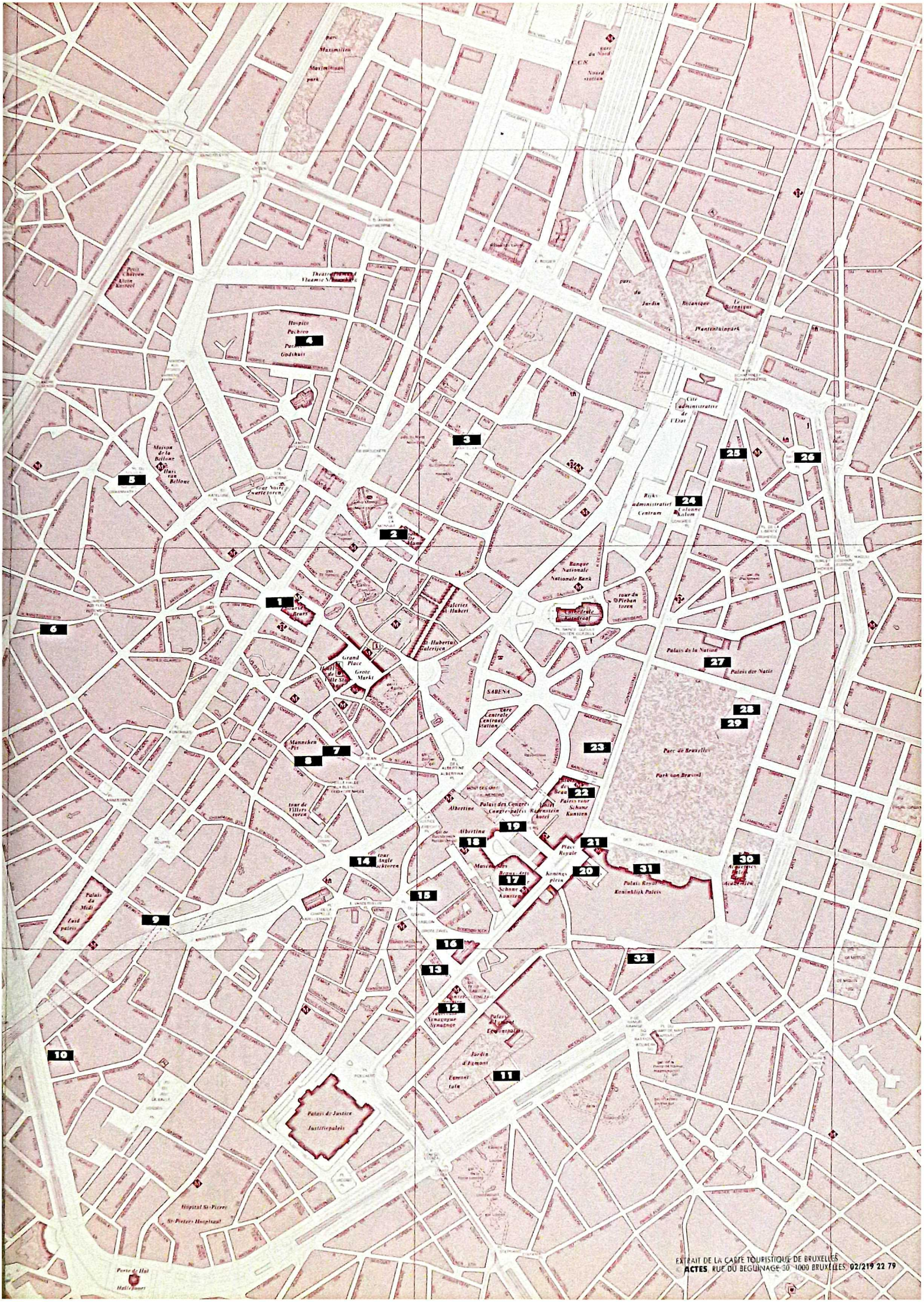
Observatoire royal
52 avenue Circulaire 3-5

WATERMAEL-BOITSFORT

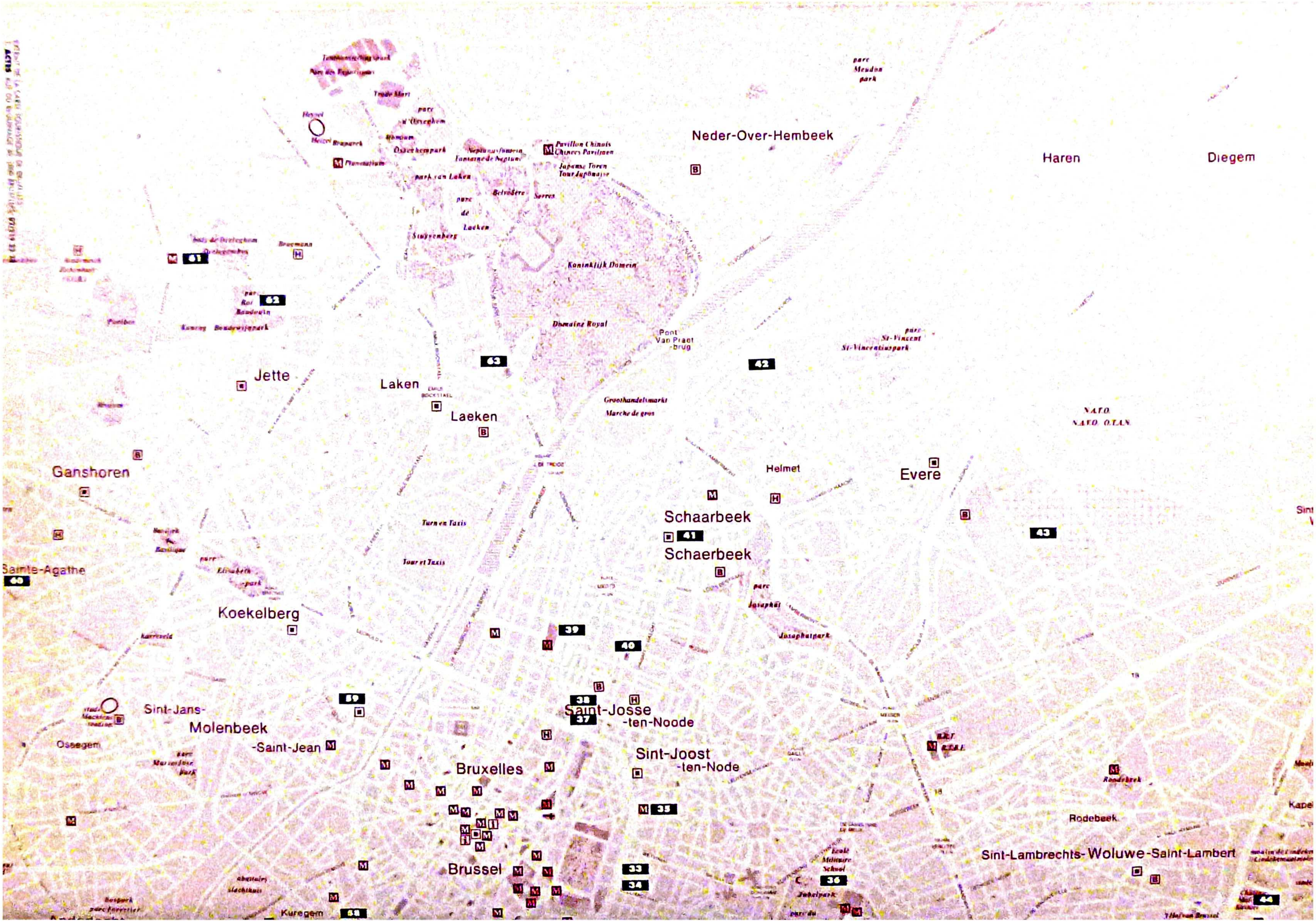
Château Bischoffsheim
46 Kattenberg 19

WOLUWE-SAINT-LAMBERT

Château Malou
44 chaussée de Stockel (Parc Malou)



EXTRAIT DE LA CARTE TOURISTIQUE DE BRUXELLES
ACTES, RUE DU BEGUINAGE 30 - 1000 BRUXELLES. 02/219 22 79


Neder-Over-Hembeek
Haren
Diegem
Pavillon Chinois
Chinees Paviljoen
Japanse Toren
Tour Japonaise
Koninklijk Domein
Domaine Royal
Pont Van Praet -brug
Groothandelsmarkt
Marché de gros
parc St-Vincent
St-Vincentiuspark
NATO
NATO OTAN
Jette
Laken
Laeken
Ganshoren
Helmet
Evere
Schaarbeek
Schaerbeek
Sainte-Agathe
Koekelberg
Tour et Taxis
Josaphatpark
Sint-Jans-
Molenbeek
-Saint-Jean
Saint-Josse
-ten-Noode
Sint-Joost
-ten-Node
Bruxelles
Brussel
Osseegem
Kuregem
Rodebeek
Sint-Lambrechts-Woluwe-Saint-Lambert
Jubelpark
61
62
63
42
43
41
39
40
38
37
35
33
34
36
59
58
60
44

Etterbeek
Saint-Gilles
Elsene
Woluwe
Forest
Sint-Gillis
Ma Campagne
Vogelzang
Chant d'Oiseau
Putdaal
Ixelles
Auderghem
Oudergem
Vorst
Abbaye St-Denis
Abdij St-Denijs
Vorst-Nationaal
Forest-National
Transvaal
Floréal
Watermaal-Bosvoorde
Le Logis
Boendaal
Uccle
Watermael-Boitsfort
Wolvenberg
Ukkel
Fort Jaco
Karegat
Coin du Balai
Bezemhoek
Drogenbos
Calevoet
Homborg
Linkebeek
forêt de Soignes
Duden park
parc Duden
parc de Forest
park van Vorst
prisons
gevangenissen
Ter Kameren
La Cambre
La Bascule
Université Libre de Bruxelles
bois de La Cambre
parc Brugmann -park
Ferme Rose
Hof ten Hove
Le Cornet
Hof ten Horen
parc Wolvendael -park
Observatoire
Sterrewacht
Terkamerenhos
hippodrome de Boitsfort
renbaan van Bosvoorde
parc Tournay-Solvay -park
Hooghuis
Maison Haute
Jagers-veld
Leybeek
parc Sauvagère -park
Kauwberg
Verrewinkel
moulin Crockaert -molen
parc Seny -park
parc Ten Reuken -park
Centre Sportif de la Forêt de Soign
Rouge Claire
étangs Mellaerts
vijvers
Parmentier
Val Duchesse
Hertoginne-dal
Vrije Universiteit Brussel
Université Libre de Bruxelles
kazernen
casernes
vijvers van Elsene
étangs d'Ixelles
parc de Woluwe
park van Woluwe
Maison Stoclet -huis
Bemel
La Chasse De Jacht
Kelle
-Saint-Pi
DETAIL VAN DE TOERISTISCHE KAART VAN BRUSSEL
ACTES, BEGIJNHOFSTRAAT 30, 1000 BRUSSEL, 02/219 22 79